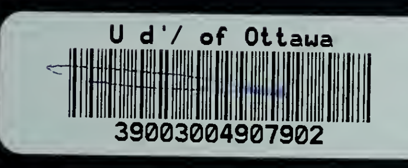

U d'/ of Ottawa
39003004907902

# Christophe Colomb

et la découverte

# du Nouveau Monde

Paul de JORIAUD



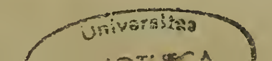
# Christophe Colomb

## et la découverte du Nouveau Monde

*Illustré de 17 gravures*




SOCIÉTÉ SAINT-AUGUSTIN
Desclée, De Brouwer et Cie
Lille - Paris - Bruges - Bruxelles



## *DÉCLARATION.*

*L'auteur déclare se conformer absolument et entièrement au Décret du Pape Urbain VIII. En employant des termes d'éloge ou de vénération pour parler du grand chrétien et amiral dont il écrit la vie, en racontant plusieurs faits extraordinaires, il n'a voulu préjuger en rien sur les décisions du Saint-Siège. Il déclare n'avoir rien affirmé que de foi humaine et selon le langage communément reçu. A l'avance, il désavoue tout ce qui, contre sa volonté, ne serait pas conforme à la doctrine, aux lois ou aux traditions reçues par la Sainte Eglise Romaine.*

---

NIHIL OBSTAT:
Insulis, die 8 Novembris 1913.
H. QUILLIET, s. t. d.,
*librorum censor.*

IMPRIMATUR:
Insulis, die 9 Novembris 1913.
† ALEXIUS ARMANDUS, ep. Miletopolitanus,
Auxiliarius Cameracensis,
*Vicarius Insulensis.*



---



---

# *Introduction*

LA découverte du Nouveau Monde est une des plus grandes œuvres que l'homme ait jamais conçues et une des plus grandes entreprises qu'il ait jamais exécutées. Pour la réaliser, il fallait à la fois une expérience consommée des choses de la navigation, une audace incomparable, une constance que rien ne peut ébranler, et, si nous expliquons notre pensée tout entière, un génie capable de devancer la science de son siècle et qui fût armé également de la foi robuste des siècles passés. Dieu choisit Christophe Colomb.

Un grand génie éclairé par les splendeurs de la foi, tel a été en deux mots l'homme admirable dont nous donnons ici la vie : vie toute faite d'espérances et d'amertumes, d'éclatants triomphes et de malheurs plus éclatants encore.

Les documents ne nous eussent point manqué si nous avions voulu écrire une histoire complète de Christophe Colomb. Les auteurs espagnols, Herrera et Las Casas en première ligne, Bernaldez et Juan de Ferreras, pour ce qui se rapporte à l'histoire d'Espagne, peuvent être consultés avec fruit. Le fils de Colomb, Fernando, qui vécut à la cour de Charles-Quint et qui écrivit l'*Histoire de l'Almirante*, a

donné sur ce grand homme, touchant son caractère et ses projets, des détails que l'on ne doit point omettre. On peut y trouver, longuement développés, les motifs qui déterminèrent le navigateur gênois à entreprendre la découverte des Indes Occidentales; motifs qui furent au nombre de trois: fondements naturels, autorités des écrivains anciens ou contemporains, et enfin les indices et les observations des gens de mer. Enfin, l'ouvrage le plus curieux, comme le plus authentique et le plus intéressant auquel on puisse recourir, est le Journal de Colomb où il relata jour par jour tous les événements de sa navigation, aussi bien que les sentiments qui l'agitaient.

Nous nous sommes servi de ces divers éléments pour composer ce petit volume où l'on ne trouvera que des leçons de piété, d'humanité et de résignation. Malheureusement nous avons dû, limité par l'espace, négliger presque complètement les faits qui se passèrent pendant les derniers voyages de l'Amiral de l'Océan, dans la colonie qu'il avait fondée à Hispaniola. Il nous a paru d'un plus grand intérêt de le suivre au milieu de ses découvertes, que de nous arrêter à décrire les progrès des Espagnols qui eurent, pour s'établir à sa place, recours aux plus perfides manœuvres.

La plupart des récits qui concernent Christophe Colomb commencent au moment de sa découverte

et ne traitent que sommairement des faits qui l'ont précédée. En revanche, ils s'étendent avec complaisance sur les établissements des Castillans aux Antilles et sur les difficultés que leur suscitèrent parmi les insulaires leur cupidité et leur barbarie. C'est le contraire que nous avons fait : nous avons écrit une biographie de Colomb et non pas un résumé de l'Histoire des colonies espagnoles.

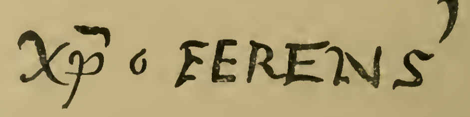
Quelques ouvrages modernes nous ont été d'un grand secours, notamment l'*Abrégé de l'Histoire générale des voyages* de Laharpe, auquel nous avons emprunté le résumé du Journal de Colomb durant sa première expédition, et l'*Histoire Universelle* de C. Cantu qui a donné quelques pages pleines de renseignements sur le sujet qui nous occupe.

Il serait aussi injuste que ridicule de ne point mentionner le meilleur livre qu'on ait écrit sur Colomb et qui a valu tant de légitimes approbations à son auteur, M. le comte Roselly de Lorgues.



*Buste de* CHRISTOPHE COLOMB,

**à l'Université de Pavie.**




Fac-simile de la signature de Christophe Colomb, Christophe, Christum ferens, Porte-Christ.

# CHRISTOPHE COLOMB

## ET LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

---

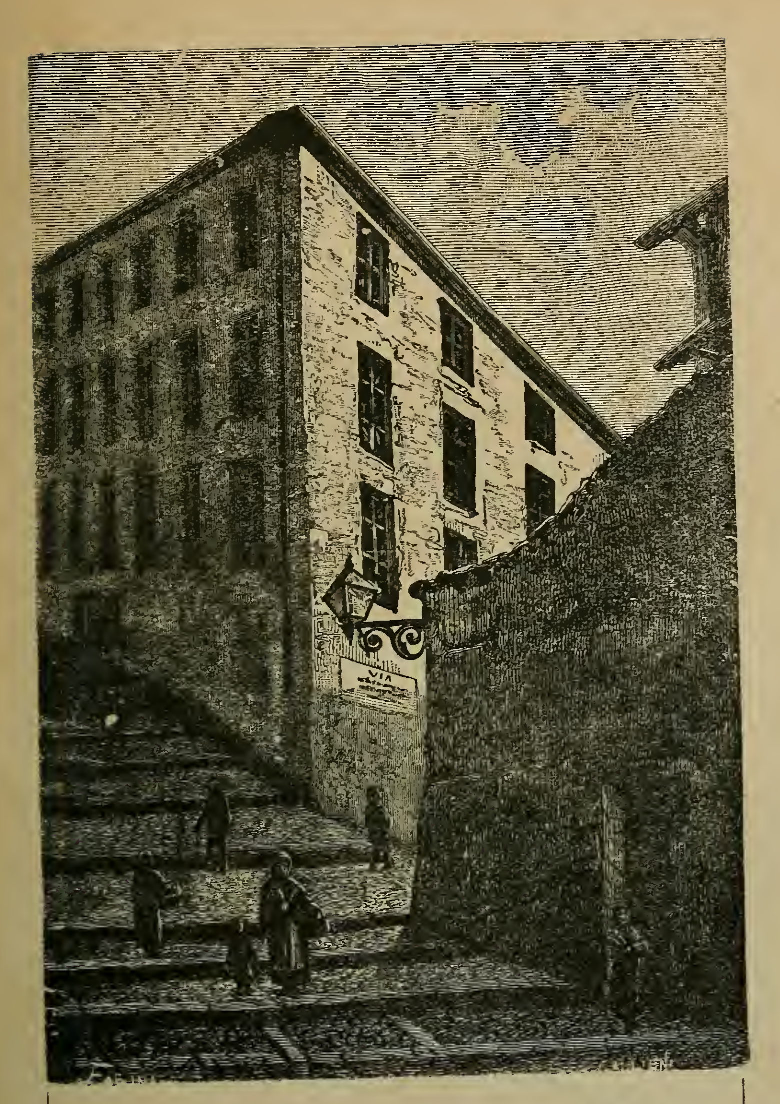
### CHAPITRE I

Christophe Colomb. Sa naissance. Plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. D'après son propre témoignage, il est gênois. — Ses humbles commencements. Sa famille ; son père, le tisserand Dominique ; sa mère et ses frères. Colomb était d'origine noble. — Dominique Colomb envoie le jeune Christophe à l'Université de Pavie ; ses progrès ; il revient à la maison paternelle. — Il s'embarque à l'âge de 14 ans. Plus tard il commande une galère. — Son navire est incendié dans un combat, et Colomb se sauve à la nage. Il atteint les côtes de Portugal.

S'IL est un nom fameux dans les annales de l'humanité, un nom populaire autant que glorieux, c'est bien celui de Christophe Colomb. Il en est de plus éclatants peut-être, de plus retentissants; et les conquérants qui ont ensanglanté la terre ont laissé des souvenirs qui ne peuvent point périr. Mais Christophe Colomb, conquérant d'un nouveau monde que lui révèle son génie, Christophe Colomb navigateur intrépide aussi bien qu'apôtre de la foi catholique, Christophe Colomb qui va planter l'étendard de la croix sur le continent qu'il a découvert, a

travaillé autrement que tous les faiseurs d'empire au progrès de la civilisation. Spécialement prédestiné de Dieu, il a toujours été, malgré les déceptions, malgré les amertumes et les angoisses sans nombre qu'il eut à subir, l'admirable chrétien que devait choisir la Providence pour l'exécution de ses desseins. Jamais sa foi ne fut rebutée, jamais ne s'éteignit en lui cette flamme divine que nous appelons le génie, parce que c'est en Dieu qu'il cherchait sa clairvoyance et parce que c'est à Dieu qu'il attribuait les résultats de son œuvre gigantesque. Instrument précieux, digne en tout de la main puissante qui le conduisait, c'est par lui que le Créateur du monde, selon la parole d'un Psaume, « a renouvelé la face de la terre ».

Il y a peu de temps encore, l'on ne savait rien de certain sur les premières années de Christophe Colomb. Où était-il né? Où avait-il passé son enfance? Quelle était sa famille? Autant de questions qu'avait à se faire l'investigateur sans pouvoir y répondre sûrement, entouré qu'il était dans ses recherches de récits contradictoires, de détails purement légendaires, d'anecdotes dues bien plus à l'imagination des poètes qu'à la critique judicieuse des historiens. Transporté, lui aussi, parmi des mers inconnues dans ce pénible voyage vers le passé, le lecteur pouvait à son gré choisir sa route, mais rien ne venait l'éclairer au milieu




Maison où naquit Christophe Colomb, à Gênes

de l'obscurité amassée autour de lui. Et l'auteur de l'ouvrage le plus connu qui ait paru sur Christophe Colomb, Washington Irving, pouvait dire : « Telle a été la stérilité fatigante des commentateurs, qu'il est difficile d'approcher de la vérité dans ce dédale de conjectures. »



Aujourd'hui l'on peut préciser les réponses aux questions que l'on vient de poser. Christophe Colomb naquit à Gênes, en 1435. Plusieurs villes ont revendiqué l'honneur d'avoir donné le jour au grand homme. Cuccaro, Oneglia, Finale, Quinto, Nervi, Savone enfin ont tour à tour ambitionné la gloire qui n'appartient qu'à Gênes. Parmi toutes les preuves qu'on en pourrait donner, il n'y en a point de plus forte et de plus irrécusable que le témoignage de Colomb lui-même. Dans l'acte d'institution du majorat établi le 22 février 1498 au profit de ses descendants, Christophe Colomb, alors grand amiral de l'Océan et vice-roi des Indes, dit formellement qu'il est né à Gênes : *Siendo yo nacido en Genova, ciudad noble y poderosa por la mar.* « Je suis né à Gênes, cité noble et puissante sur mer ; » et il ajoute : « Je recommande à mes héritiers de faire tout ce qui peut être à l'honneur et à l'avantage de ma ville natale, sans nuire toutefois à la couronne d'Espagne. »

Les commencements de celui qui devait soumettre à

l'Empire de la croix un monde barbare, furent modestes. C'est dans une humble condition que son génie allait acquérir les moyens de se développer ; et qui sait si la pauvreté de son origine n'a pas elle-même contribué pour beaucoup à former son caractère, à lui donner cette trempe et cette fermeté qui lui ont permis d'affronter tous les dangers, de vaincre tous les obstacles ?

Son père s'appelait Dominique. Il possédait pour tout bien un peu de terre, dont les revenus plus que modiques étaient loin de le faire vivre. Aussi s'était-il établi à Gênes dans une maison située hors des murailles, et là il exerçait patiemment et laborieusement son métier de cardeur de laines. Il avait épousé une villageoise de Bisagno, Suzanne Fontanarossa, qui ne lui apporta qu'une dot insignifiante, mais qui était riche de sagesse et de vertu. Dieu bénit cette union et envoya à Dominique et à Suzanne cinq enfants, une fille et quatre fils : Christophe, Barthélemy, Pellegrino et Jacques. Pellegrino mourut avant d'avoir atteint sa vingtième année.

Quelle que fût la pauvreté de Dominique Colomb, il paraît certain que ses ancêtres étaient d'ancienne extraction. Il descendait d'une famille lombarde dont les branches avaient pris racine soit en Piémont, soit en Ligurie. En même temps que Dominique, plusieurs habitants de Gênes portaient le nom de

Colomb, mais la différence de leur fortune avait amené quelque froideur entre ces rejetons d'une même souche ; et tandis que les uns, fameux par leurs services ou leurs talents, occupaient les premières charges de la République, d'autres, comme Dominique, demandaient au travail de chaque jour le pain quotidien. Il ne nous appartient pas de rechercher ici les preuves nécessaires à établir la noblesse de Christophe Colomb. S'il ne reçut point de son père la noblesse du sang, son père en tout cas lui transmit les traditions élevées qui constituent la seule grandeur enviable ; et, soit que Christophe Colomb ait donné à une vieille race un éclat nouveau, soit qu'il ait été le premier de sa race, il a eu la plus vraie noblesse qui puisse exister et que Dieu seule se plaît à conférer : celle du génie.

Dominique Colomb, frappé de l'intelligence de son fils, émerveillé des progrès rapides de Christophe, résolut de faire tous ses efforts pour développer en même temps son cœur et son esprit. Il l'envoya, quand il eut atteint l'âge de dix ans, à l'Université de Pavie, une des plus fameuses qu'il y eut à cette époque. et notamment pour l'étude de la philosophie naturelle et de l'astronomie. Christophe suivit les cours de cette école célèbre pendant quelque temps ; mais la position peu aisée de Dominique ne lui permettant pas de

continuer les sacrifices qu'il s'était imposés, le jeune garçon dut revenir à la maison paternelle où il fut contraint d'aider son père et ses frères dans leur profession de cardeurs de laines.

Si assidu que fût Christophe à son travail, sa pensée toutefois allait plus loin. La mer, cette mer magnifique qui baigne la ville de Gênes de ses flots bleus, exerçait sur l'imagination de l'adolescent sa mystérieuse attraction. Combien de fois, alors que ses doigts s'appliquaient machinalement au métier qui nourrissait sa famille, son âme ardente, franchissant les bornes étroites de l'humble maison, s'en alla-t-elle errer à la poursuite de l'inconnu, là-bas, là-bas, par delà l'immensité des Océans! Coups de main contre les pirates, navires battus par la tempête, monstres marins, îles fortunées, mers ténébreuses, et qui sait, peut-être aussi la vision d'un continent perdu dans les espaces illimités, que de choses séduisantes, que d'images terribles ! et tout en rêvant, l'enfant accomplissait sa tâche monotone....

L'existence d'un marin dans la Méditerranée était alors toute faite de périls. Les États qui étaient situés sur les côtes étaient presque continuellement en guerre, et les navires de l'une ou de l'autre nation avaient perpétuellement l'occasion d'attaquer ou de se défendre. Les capitaines d'aventure, quand ils n'avaient

pas la possibilité de combattre pour quelque puissance, combattaient alors pour leur propre compte et cherchaient ainsi le moyen d'assurer leur subsistance. Des seigneurs, sous prétexte de garantir leurs droits et leurs privilèges, armaient des flottilles, et ne se faisaient point faute de piller les vaisseaux marchands que leur amenait le hasard de la route. D'autres, véritables écumeurs de mer, tombaient sur n'importe quel bâtiment, à quelque nation qu'il appartînt, du moment que sa prise leur promettait un riche butin. Ceux qu'avaient épargnés les vents ou les fureurs de la mer avaient à lutter contre des ennemis encore moins cléments. De plus les combats incessants que se livraient les chrétiens et les musulmans, combats acharnés de la civilisation contre la barbarie, faisaient de la navigation la plus rude des écoles, le plus pénible des apprentissages.

Tout cela n'effraya pas notre héros, qui préférait à la vie sédentaire du foyer l'existence aventureuse du marin. Au sortir de l'université de Pavie, après quelques mois passés dans sa famille, le futur inventeur du nouveau-monde s'embarqua : il était alors âgé d'environ quatorze ans. L'instruction qu'il avait acquise ne lui servit que par la suite, car il dut s'enrôler seulement en qualité de mousse. Mais il est permis de supposer que, même en débutant si petitement dans la carrière qu'il avait choisie parce qu'il l'aimait, les

plus ordinaires leçons ne furent point perdues pour son esprit sérieux et méditatif.

Pendant une dizaine d'années, depuis son embarquement jusqu'en 1459, il n'est possible que de faire des conjectures sur les actions de Christophe Colomb. On sait qu'il navigua à travers la Méditerranée, qu'il parcourut l'Archipel et les mers du Levant, qu'il eut plusieurs fois à lutter contre les pirates, les corsaires mahométans et les forbans des États barbaresques: on sait aussi qu'il reçut dans un abordage une dangereuse blessure, qui ne se cicatrisa qu'à la longue, et dont il souffrait encore à la fin de sa vie.

Ce n'est qu'à partir de 1459 qu'on retrouve sa trace, indiquée par des documents certains. Cette année-là, Jean d'Anjou, duc de Calabre, arma une flotte dans l'intention de faire voile vers Naples et de reconquérir ce royaume au nom de son père, René, comte de Provence. Christophe Colomb apprenant qu'une expédition se préparait, ayant entendu dire que la ville de Gênes devait fournir au duc de Calabre un secours en argent, en hommes et en vaisseaux, s'empressa d'aller demander du service à Jean d'Anjou. Nous le voyons sous les ordres d'un de ses parents, Colombo l'Archipirate, hardi corsaire, célèbre par ses coups de main contre les infidèles. Plus tard, il est lieutenant d'un autre Colombo, Colombo le Jeune, neveu

de l'Archipirate, non moins fameux que son oncle.

L'intrépide Colombo le Jeune, sachant que quatre galères vénitiennes revenaient de Flandre richement chargées, résolut de les attaquer avec sa petite escadre. Il le fit en vue de la côte portugaise, entre Lisbonne et le Cap Saint-Vincent. Le combat dura toute une journée, avec une égale fureur des deux côtés. Les navires s'étant abordés l'un l'autre et demeurant enchevêtrés par leurs agrès, les équipages combattaient corps à corps, ainsi qu'ils l'auraient fait sur la terre ferme. Christophe Colomb avait ce jour-là le commandement d'une galère. Malheureusement le navire vénitien qu'il avait abordé ayant pris feu, l'incendie gagna son bord. Christophe Colomb essaya de dégager du brasier le bâtiment qu'il montait, mais il n'y put parvenir, tant les deux vaisseaux étaient étroitement attachés l'un à l'autre par les grappins et les chaînes de fer. Quand il ne fut plus possible de rester sur le pont, et quand sa galère ne fut plus qu'une masse enflammée, Colomb se jeta à la mer avec les hommes de son équipage. Un large aviron se trouvant sous sa main, il s'en servit pour se maintenir sur l'eau, et grâce à cet appui, il put atteindre le rivage éloigné d'environ deux lieues de l'endroit où s'était livré le combat.

Le naufragé se rendit aussitôt à Lisbonne. Il devait y rencontrer plusieurs de ses compatriotes, et parmi eux, son frère cadet, Barthélemy Colomb.

Si nous admettons la version de quelques écrivains, ce n'est pas à la suite d'une aussi tragique aventure que Colomb aurait abordé en Portugal, mais simplement parce que l'amour des voyages et la curiosité de voir l'y auraient poussé, autant que le désir de perfectionner son instruction et d'augmenter ses connaissances. Bien qu'on ne puisse l'affirmer d'une manière absolue, on croit cependant que Colomb avait préludé par des expéditions, dans toute l'étendue des mers explorées jusqu'alors, à la découverte qui devait bouleverser le vieux monde.



# CHAPITRE II

Les découvertes au XV$^{e}$ siècle. Impulsion que donne aux voyages d'exploration le prince Henri de Portugal. Lisbonne était à cette epoque le centre de l'activité scientifique. Le monde connu avant Christophe Colomb. — Colomb copie des manuscrits et dresse des cartes marines pour subvenir à ses besoins. — Ses mœurs, son caractère ; sa piété sincère et enthousiaste. — Il contracte à Lisbonne un premier mariage. — Son beau-frère, le marin Pedro Correa. — Fables et légendes concernant les mers inconnues. Renseignements donnés par des navigateurs à Christophe Colomb. Il y ajoute les résultats de ses propres expériences, et s'embarque pour Porto Santo. Il visite successivement Madère, les Açores, la Guinée. — Il prend la résolution d'entreprendre une expédition vers l'Ouest, expose ses plans à la république de Gênes et de Venise, mais échoue dans ses tentatives.

QUELQUE temps déjà avant la naissance de Christophe Colomb, de hardis navigateurs s'étaient lancés à la découverte. Les expéditions maritimes étaient devenues plus fréquentes, à mesure que les principes de la navigation avaient été développés par l'expérience, à mesure aussi que l'art de la construction des vaisseaux avait progressé. Le prince Henri de Portugal, fils de Jean 1$^{er}$, avait, autant qu'il lui était possible, favorisé ces pénibles mais glorieuses recherches. Passionné pour l'étude de la science nautique, de la géographie, de la cosmogra-

phie et des mathématiques, il s'était retiré de la cour pour se livrer à des travaux devenus son plaisir. Il se procurait les relations de tous les voyages dont il avait entendu parler, faisait copier et traduire les manuscrits arabes, s'entourait de pilotes et d'hommes experts aux choses de la mer. Grâce à lui, la ville de Lisbonne était, à la fin du XVe siècle, le centre de l'activité scientifique. C'est là qu'on construisait les navires les plus excellents, là qu'on dressait les planisphères les plus exacts, les meilleures cartes marines, là encore que se vendaient les meilleurs ouvrages, les meilleurs instruments.

La mort de Don Henri de Portugal arrêta pour un temps tout ce mouvement de progrès dont il avait été l'inspirateur. Lisbonne néanmoins conservait sa réputation, et les pilotes les plus expérimentés, les géographes les plus savants continuaient de s'y rendre. Barthélemy Colomb, frère cadet de Christophe, dont la réputation comme géographe ne laisse pas de doutes, s'y était lui-même établi pour y exercer un métier auquel il avait été appelé par une véritable vocation.

Le monde connu au temps du prince Henri de Portugal était toutefois bien limité. L'Europe, les côtes d'Afrique baignées par la Méditerranée, une grande partie de l'Asie méridionale, voilà à quoi se réduisait la terre. Au delà, c'était l'étrange et l'ignoré. Les planis-

phères ne représentaient qu'une moitié de l'ancien continent, où l'Afrique prenait elle-même la forme bizarre d'une île étroite et allongée parallèlement à la Méditerranée. Et comme pour effrayer davantage ceux que troublait déjà l'idée de l'inconnu, les géographes avaient soin de marquer les espaces pressentis par des




Carte du Monde connu des anciens.

figures d'hippogriffes et d'anthropophages. L'imagination humaine est enfantine par plus d'un endroit, et là où elle ne sait pas ce qui existe, elle suppose qu'il existe des monstres.

Sous le prince Henri, les cartes géographiques et maritimes subirent des améliorations évidentes. A cette époque d'ailleurs s'était généralisé l'usage du compas.

Les côtes d'Afrique avaient été explorées en partie depuis le Cap Blanc; les îles du Cap Vert et les Açores avaient été reconnues.

Christophe Colomb fréquentait à Lisbonne le milieu qui pouvait le mieux lui convenir. Les découvertes des Portugais avaient attiré l'attention de l'Europe tout entière. Désir de science, attrait de curiosité ou bien goût prononcé pour les aventures, beaucoup de marins habitaient Lisbonne, tout prêts à prendre part à quelqu'une des expéditions qu'on y préparait.

Notre héros se trouvait là l'hôte de son frère Barthélemy ; il essaya du moins de ne pas lui être à charge, et comme il avait une belle écriture et une certaine pratique du dessin, il copiait des manuscrits et dressait des cartes marines. Il s'occupait aussi d'acheter des livres et de les revendre. Bref, il s'ingéniait, par tous les moyens qui étaient à sa disposition, à suffire à ses propres besoins et à ceux de son père, le cardeur Dominique. Nous devons remarquer de quelle piété filiale il entoura les dernières années du vieillard, alors pourtant qu'il se voyait lui-même dans un état voisin de la pénurie.

Christophe Colomb avait environ trente-cinq ans à l'époque où nous nous trouvons. Il était dans toute sa vigueur physique et intellectuelle. D'une taille moyenne, mais bien prise ; le nez aquilin, les yeux gris-clair,

le regard expressif et plein de vivacité ; les cheveux blonds, mais bientôt devenus blancs par les veilles et les préoccupations de la pensée, un caractère ardent que tempérait une grande douceur ; simple dans ses habits, modeste dans ses actes et dans ses paroles,bien que naturellement éloquent ; avec cela grave, un peu sérieux, affable, poli, il avait su intéresser à sa personne tous ceux qui l'approchaient, et gardait au milieu de sa pauvreté une dignité sans hauteur, une noblesse exempte de toute affectation. En un mot, c'était un cavalier accompli, et nul ne s'entretenait avec lui sans comprendre qu'il y avait en lui quelque chose de supérieur et de spécialement prédestiné qui en faisait un homme à part.

Il est un point que nous devons noter, c'est le sincère attachement qu'il professa toute sa vie pour ses devoirs religieux ; et il ne s'agit pas ici seulement de ses pratiques de dévotion ni du culte extérieur qu'il rendait à Dieu, mais bien d'une piété admirable, d'une ferveur intime, qui rejaillissaient sur toutes ses actions. Car c'est là le côté le plus étonnant du caractère de Colomb : l'esprit et l'enthousiasme religieux.

Durant son séjour à Lisbonne, Christophe Colomb avait l'habitude d'assister chaque matin au service divin dans l'église de Tous-les-Saints qui dépendait d'un couvent. Son recueillement et sa piété furent

remarqués par une jeune fille de noble condition, Dona Felippa de Pelestrello, qui demeurait dans le couvent parmi les dames pensionnaires.

Dona Felippa était fille de Barthélemy Monis de Pelestrello, gentilhomme italien, navigateur distingué, officier de la maison royale, et l'un des favoris du prince Don Henri. Ce prince l'avait nommé gouverneur de l'île de Porto-Santo et lui avait donné en possession une grande partie de son gouvernement.

Chargé de coloniser Porto-Santo, Monis de Pelestrello y mit tous ses efforts, mais il dut bientôt arrêter ses essais. Quelques lapins qu'on avait apportés dans l'île y avaient pullulé à un tel point,que les agriculteurs ne pouvaient plus espérer aucune récolte. On entreprit de détruire ces animaux nuisibles qui s'étaient faits légions, mais les colons n'étaient encore qu'en petit nombre et ne suffisaient pas à cette guerre acharnée, tant les rongeurs se multipliaient sur ce terrain favorable à leur propagation. Quelque considérable que fût l'étendue de ses domaines, Monis de Pelestrello mourut pauvre, à peu près ruiné par les dépenses qu'avaient nécessitées ses essais infructueux de colonisation. Il laissait trois filles mieux pourvues de vertus que de richesses.

Christophe Colomb ne s'inquiéta point de la situation peu fortunée de Dona Felippa ; il demanda la noble demoiselle en mariage et l'obtint. Si sa position

ne devenait pas plus brillante, en revanche ses charges augmentaient depuis qu'il avait contracté cette union. Il ne perdit point courage, travailla avec la même ardeur à ses cartes et à ses manuscrits. Toutefois le rang qu'avait tenu à la cour Monis de Pelestrello, le crédit dont il avait joui auprès de Don Henri de Portugal, donnèrent à Christophe Colomb une situation plus relevée. Il fut admis auprès du roi Alphonse V qui, sans entreprendre d'expéditions, s'intéressait du moins aux découvertes maritimes, et que la conversation du pilote gênois captivait.

Souvent dans les entretiens de l'intimité, la belle-mère de Colomb, la veuve de Monis de Pelestrello, femme aussi distinguée par son intelligence que par sa piété, lui parlait des voyages de son époux, des expéditions auxquelles il avait participé. Elle lui confia même les cartes qu'elle tenait de lui, les notes qu'il avait prises de sa main.

Une des sœurs de Dona Felippa avait aussi épousé un marin, Pedro Correa, gouverneur de Porto-Santo dans la suite. Colomb profita des observations de ce navigateur, et, de tout ce qu'il entendait, il forma un vaste butin dont il devait se servir dans l'avenir. Sa mémoire enregistrait jusqu'aux plus petits faits, et, pour ce génie profondément observateur, il n'y avait guère de détail, si minime qu'il fût, qui n'eût son prix. Mais tout en recueillant à diverses sources des renseigne-

ments plus ou moins certains, il n'y attachait point une importance exagérée. Son esprit éminemment lucide savait distinguer entre l'observation basée sur l'expérience, et les récits un peu vagues et fabuleux qui tenaient plutôt de la tradition.

Les croyances populaires concernant l'Océan étaient tout aussi nombreuses que singulières au temps de Christophe Colomb. Ainsi l'on parlait souvent de l'île aux sept villes. Une vieille légende prétendait que, lors de l'invasion des Maures en Espagne et en Portugal, tous les habitants ayant fui de leur mieux pour échapper à l'esclavage, sept évêques, suivis d'une grande partie de leurs fidèles, s'étaient embarqués, aimant mieux affronter les hasards de la mer que la cruauté des musulmans. Puis, ayant erré çà et là pendant de longues journées, ils avaient enfin abordé à une île située au milieu de l'Océan. A peine débarqués, les évêques avaient fait détruire leurs vaisseaux pour empêcher toute désertion et avaient fondé sept cités.

Quelques pilotes portugais, disait-on, avaient bien touché terre à diverses reprises sur ce rivage lointain, mais aucun n'était revenu d'une expédition aussi hardie.

On racontait même que, au temps où le prince Henri de Portugal se montrait le plus disposé à favoriser les recherches maritimes, plusieurs marins s'étaient

un jour présentés devant lui. Ils arrivaient, disaient-ils, d'un pénible voyage au cours duquel ils avaient reconnu l'île aux sept villes. Ils y avaient débarqué, et les habitants, qui parlaient la même langue qu'eux, les avaient conduits d'abord à l'église, afin de s'assurer si les nouveaux venus étaient comme eux catholiques. Ils avaient paru ravis de reconnaître en eux des observateurs de la vraie foi. Les insulaires demandèrent en outre, et avec le plus vif intérêt, si l'Espagne et le Portugal étaient encore asservis par les Maures. Pendant qu'une partie de l'équipage était à l'église, les autres, ramassant du sable pour quelque usage domestique, avaient été tout surpris de voir qu'il contenait environ son tiers de poudre d'or. Les insulaires souhaitaient que deux des nàvires restassent auprès d'eux quelques jours encore, jusqu'au retour de leur gouverneur qui était absent ; mais les marins, craignant d'être retenus, s'embarquèrent et mirent à la voile.

Telle est la fable qu'avaient débitée ces aventuriers au prince de Portugal, dans l'espoir de recevoir de lui une riche récompense. Le prince leur ordonna de retourner vers l'île qu'ils avaient rencontrée et de se procurer, cette fois, de plus amples détails; mais les marins, craignant sans doute que l'on ne vînt à s'apercevoir de la fausseté de leur récit, prirent la fuite, si bien qu'on n'entendit plus parler d'eux.

A côté de ces inventions mensongères que nous ne

signalons que pour indiquer quelle était à cette époque la tendance des esprits, des renseignements sérieux avaient été fournis à Colomb, renseignements qui sûrement n'eurent pas sur son génie l'influence qu'on leur prête,mais dont il sut se servir dans l'élaboration du prodigieux dessein qu'il avait conçu. Pedro Correa, son beau-frère, avait vu en mer une pièce de bois assez habilement façonnée et que le vent d'Ouest poussait vers l'Europe. Aux Açores, par les grands vents d'Ouest, des arbres d'une essence inconnue venaient échouer au rivage. Des hommes d'une race nouvelle pour les marins portugais avaient été rencontrés au large, montant de grandes barques d'une forme étrange. A la suite d'une tempête, la mer avait rejeté, sur les côtes de l'île des Fleurs, deux cadavres dont les traits n'avaient rien de ceux des Européens. Enfin deux officiers portugais, Martin Vincente et Antonio Leme, racontèrent aussi à Colomb le résultat de leurs observations et de leurs recherches. Le premier, naviguant vers l'Ouest, avait retiré des flots une pièce de bois artistement sculptée et qui semblait venir de l'autre côté de la mer. Le second avait aperçu, dans la direction de l'Occident, à une très grande distance des côtes d'Europe, les sommets de trois îles.

Christophe Colomb put bientôt ajouter ses propres remarques à celles qu'il tenait des autres. Quelque

temps après son mariage, il s'embarqua avec Dona Felippa pour l'île de Porto-Santo où sa femme possédait quelque bien qui lui venait de son père. Il séjourna à Porto-Santo plusieurs mois, et c'est là que Dieu lui envoya son premier-né, auquel il donna le nom de Diègo. Colomb visita ensuite Madère, les Açores, longea la côte de Guinée, ne négligeant rien de ce qui pouvait ajouter à ses connaissances, rien de ce qui devait perfectionner son habileté de pilote, augmentant chaque jour son bagage scientifique, fécondant par l'étude et la méditation les résultats qu'il avait acquis.

C'est vers l'année 1474 que Christophe Colomb prit la résolution de faire un voyage de découverte vers l'Ouest. Il avait déjà parlé de son projet au médecin florentin Toscanelli qui fut entièrement séduit par cette idée de génie.

En 1476, Colomb se rendit à Gênes, décidé à tout tenter pour réaliser le plan qu'il avait conçu. Il lui paraissait tout naturel de s'adresser à sa patrie, et de mettre au service de ses compatriotes sa longue expérience. C'était pour lui un devoir de proposer à Gênes l'exécution d'un dessein qui allait lui donner, s'il réussissait comme il le croyait fermement, la puissance et la gloire. Il demandait au Sénat qu'on lui fournît un petit nombre de navires ; il s'obligeait à marcher vers

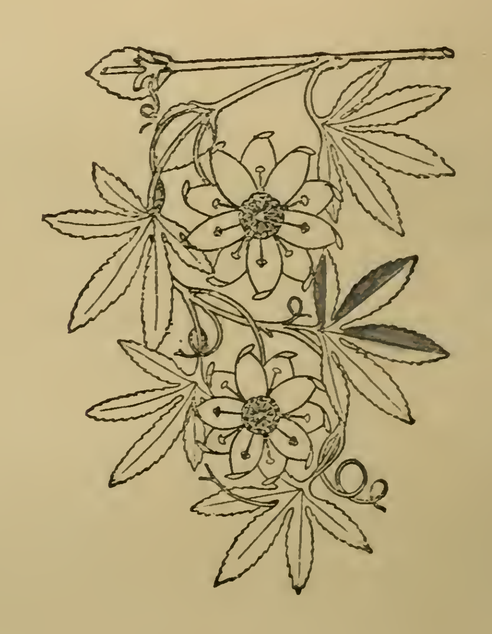
l'Ouest jusqu'à ce qu'il eût trouvé les terres où naissent les épices.

Gênes n'était point encore entrée dans la voie des découvertes. Les résultats très problématiques d'une expédition dont les dépenses étaient certaines et les dangers évidents, ne tentèrent point le Sénat. Les magistrats de la cité marchande, plus pratiques que passionnés pour la science, traitèrent leur compatriote de rêveur. La république, d'ailleurs, était épuisée par les dépenses que nécessitaient les armements. Puis, comme si ce prétexte n'était pas suffisant pour motiver leur refus, les magistrats rappelèrent qu'autrefois, deux cents ans avant Colomb, deux marins appartenant aux plus nobles familles de Gênes, Doria et Vivaldi, avaient fait au Conseil une proposition identique. Ils étaient partis et n'étaient jamais revenus d'une entreprise aussi folle que téméraire.

En parlant ainsi, non seulement le Sénat de Gênes montrait combien peu il croyait à ce qu'il appelait les prétentions d'un songe creux, mais il essayait d'humilier Colomb en exhumant des archives de la République un récit qui, exagéré ou non, montrait que ce fameux projet de navigation vers l'Ouest avait été conçu deux cents ans avant lui.

Christophe Colomb partit alors pour Venise. La cité reine de l'Adriatique, la rivale de Gênes en puissance

et en richesses, ne devait pas mieux accueillir les propositions du grand homme. Sur ses instances le Conseil se réunit, mais répondit à ses offres par un refus.



# CHAPITRE III

Christophe Colomb prend patience, et visite les mers polaires et d'Islande. Revenu à Lisbonne, il perd sa femme, Dona Felippa. — Joan II, roi de Portugal. Colomb obtient une audience du roi et lui expose son projet. Le roi peu à peu s'y intéresse et se montre disposé à le seconder. — Colomb impose des conditions que Joan trouve inadmissibles. Pieuses raisons qui justifient les exigences de Colomb. — Conduite déloyale et perfide de Joan, roi de Portugal. Il fait demander à Colomb communication de ses notes et de ses p ans, et les confie à un capitaine de caravelle avec l'ordre de les suivre à la lettre. Mauvais succès de cette mauvaise action. — Colomb, plein de dédain pour cette lâcheté, ne veut plus reprendre avec le roi les négociations ; il quitte Lisbonne et se rend à Gênes.

CHRISTOPHE Colomb remit à des temps plus favorables l'exécution de son projet. Attendant tout de la Providence, il puisait dans sa foi une patience qui ne se lassait point. Il résolut de continuer ses voyages et d'occuper une activité qu'il ne lui était pas encore permis de dépenser tout entière. En 1476 et 1477, il s'avance vers les mers polaires, visite l'Islande, et revient, ayant, pendant cette nouvelle expédition laborieuse, continuellement pensé à ce qui allait faire maintenant la passion unique de son existence, le but de toutes ses actions, la préoccupation de tous ses instants.

Devenu d'une expérience consommée dans l'art difficile de la navigation, Colomb reprit sa vie accoutumée, copiant des livres ou construisant des sphères. Dieu lui envoya alors une des plus rudes épreuves qu'il eut à subir dans sa voie douloureuse. Sa compagne, la noble Dona Felippa, mourut.

Colomb désormais allait être seul, sans personne pour partager ses espérances, sans personne pour le soutenir dans les souffrances par lesquelles Dieu voulait éprouver son génie.

Alphonse V, roi de Portugal, venait de mourir. Joan II, qui lui succéda au trône, se montra dès son avènement disposé à accueillir les navigateurs et à favoriser leurs entreprises. Reprenant les traditions trop longtemps interrompues de son grand oncle Don Henri, il s'entoura d'hommes de mer fameux, comme Diégo Cano, Pierre et Barthélemy Diaz. Désireux de mener à bonne fin le projet du prince Henri et d'envoyer ses vaisseaux jusqu'aux mers des Indes en longeant les côtes africaines, il accorda facilement une audience à Christophe Colomb qu'il connaissait pour l'avoir vu à la cour du vivant du roi Alphonse, et dont il savait l'étroite parenté avec les deux gouverneurs de Porto-Santo, Monis de Pelestrello et Pedro Correa.

Introduit en présence du roi, Colomb exposa son plan brièvement, simplement, en homme qui l'avait

longtemps étudié et qui se croit sûr de ce qu'il avance. Il se faisait fort, si le roi lui fournissait les navires dont il avait besoin, de les conduire par l'Ouest jusqu'à l'Orient, et d'établir ainsi une communication entre le Portugal et les riches contrées que le Grand Khan d'Asie tenait sous sa domination.

Le plan de Colomb renversait toutes les idées admises alors en cosmographie. Beaucoup de savants s'appuyaient sur ce verset d'un psaume: *Extendens cœlum sicut pellem*, « étendant le ciel comme une peau », pour nier la rotondité de la terre. Les uns croyaient la terre plate et longue ; d'autres lui donnaient la forme d'un carré. Certains prétendaient qu'à l'Ouest était située la mer ténébreuse, mer terrible et dont on ne pouvait approcher, gouffre épouvantable, obstacle formidable qui occupait la moitié du monde. D'autres enfin, qui eussent volontiers admis la rotondité de la terre, niaient la possibilité du retour, en supposant même qu'un navire arrivât jusqu'aux antipodes. Que parlons-nous d'antipodes ? La plupart s'accordaient à affirmer qu'il n'en existait point.

Don Joan qui n'avait pas tout d'abord partagé les vues de Colomb, se montra cependant de plus en plus disposé à le seconder. A mesure que le roi interrogeait davantage le savant navigateur, il comprenait mieux tout ce qu'il y avait de possible dans sa proposition. Tout

en se trouvant surpris de tant d'audace, il ne méconnaissait pas la grandeur d'un semblable projet. Aussi résolut-il de mettre à exécution une entreprise qui le séduisait de tous points et qui assurerait à son règne une gloire plus enviable que celle des conquérants.

Avant de donner des ordres définitifs, le roi interrogea Colomb et lui demanda quelle récompense, s'il réussissait, il souhaitait qu'on lui accordât. Colomb posa ses conditions. Elles furent tellement élevées, que le roi les jugea inadmissibles. Néanmoins, quelques écrivains portugais avancent que Don Joan II voulut, avant d'abandonner l'idée de Colomb, consulter quelques personnages distingués auxquels il soumit son désir et en même temps les raisons qui le faisaient hésiter. La commission que nomma le roi fut composée de l'évêque de Ceuta, Ortiz de Casadilla, et de ses deux médecins, Don Roderigo et Joseph. Ceux-ci étaient les plus habiles astronomes et les plus savants cosmographes qu'il y eût alors en Portugal ; et c'est à leurs recherches, auxquelles prit une part active le célèbre Martin Beheim, de Nuremberg, que l'on doit l'application de l'astrolabe à la navigation.

La commission nommée par le roi, après avoir examiné le projet de Christophe Colomb, fut d'avis de n'y point donner suite.

Le roi, toutefois, voyait plus juste que ceux dont il avait demandé le conseil. Il eût accordé immédiate-

ment au Génois les navires et les secours qui lui étaient nécessaires, si Colomb, obstiné dans son légitime orgueil, n'avait exigé une récompense véritablement exorbitante.

Il demandait à être nommé vice-roi, gouverneur général de toutes les terres qu'il pourrait découvrir, et grand amiral de la mer Océane. Toutes les dignités dont il serait revêtu passeraient à ses descendants. De plus, il recevrait la dîme de l'or, de l'argent, des diamants, des perles que l'on trouverait dans les pays gouvernés par lui ; la dîme aussi de toutes les productions du sol, épices, plantes, fruits et parfums.

A première vue, on est tenté de qualifier d'insensées des prétentions aussi exagérées, surtout si l'on réfléchit qu'elles venaient d'un homme tout à fait pauvre, sans autre protection que celle que lui avait valu son alliance avec une Portugaise, sans autre force que la confiance qu'il avait en lui-même. Et c'est au moment où le rêve qu'il avait si longtemps caressé allait pouvoir se réaliser, que Christophe Colomb se plaît, volontairement, à se créer des obstacles infranchissables !

Don Joan II essaya, mais vainement, de réduire à d'acceptables proportions les exigences de Colomb. Titres, honneurs, revenus et privilèges, il repoussa tout, du moment qu'on ne lui accordait pas intégralement ce qu'il demandait. L'aventurier osait poser des

conditions au roi ; le malheureux étranger que la destinée réduisait au misérable métier de copiste et de libraire, osait parler de privilèges qui eussent satisfait des ambitions royales. Bien plus, drapé dans sa ridicule fierté, il menaçait de se retirer sans hésitation si l'on touchait en quoi que ce fût aux droits qu'il voulait qu'on lui reconnût.

Disons maintenant quel était le dessein de Christophe Colomb en posant de semblables conditions, et justifions ses prétentions par un aveu touchant qui lui échappa dans la suite. Ce n'était pas l'amour des richesses non plus que celui du pouvoir qui inspiraient le grand homme. Il voulait amasser d'immenses trésors et racheter le Saint-Sépulcre des Musulmans qui le détenaient ; et, s'il n'y pouvait parvenir, alors il eût levé, grâce à son or, une armée de cinquante mille hommes, et il eût marché, nouveau croisé, à la conquête des Lieux-Saints. Voilà, dans son admirable naïveté, le secret de l'ambition de Colomb ; et s'il ne souffrait pas qu'on diminuât en rien les privilèges énormes qu'il réclamait, c'est qu'il pensait que ç'eût été consentir à la ruine de sa plus chère espérance. La récompense exigée par notre héros était digne en tout de son entreprise. Découvrir un monde et le soumettre à la royauté temporelle du Christ, voilà l'œuvre que poursuivait son génie ; délivrer le tombeau

du Christ et s'en constituer le gardien, voilà la glorieuse mission qu'il se réservait en échange.

Mais Colomb avait gardé pour lui son secret. Le roi Don Joan, rebuté par cette hauteur qu'il admirait sans en comprendre les motifs, renonçait cependant difficilement à l'exécution d'un projet dont l'entreprise le séduisait. Si le navigateur eût tant soit peu rabaissé ses prétentions, le roi aurait sacrifié résolument ses hommes, son or et ses navires. Colomb demeura inflexible, attendant que la Cour cédât, tandis que la Cour s'imaginait qu'avec le temps elle aurait raison de cet étranger.

Un des conseillers du roi lui indiqua un moyen de concilier ses désirs de découverte avec le maintien de ses droits. Il s'agissait simplement de munir quelque bon pilote des plans et des instructions de Christophe Colomb et de l'envoyer à la recherche des terres que celui-ci avait pressenties. L'honneur en rejaillirait quand même sur la couronne, si l'entreprise réussissait, et en même temps le roi s'épargnerait l'humiliation d'avoir accepté des conditions que les courtisans trouvaient blessantes pour sa dignité.

C'était une infamie, et la plus grande de toutes : dérober au génie, qui l'avait formé de toutes pièces, le plus gigantesque des projets. Don Joan s'abaissa jusqu'à autoriser ce larcin, jusqu'à prendre part à cette infamie.

Colomb reçut de la cour l'ordre de déposer des notes détaillées concernant l'exécution de son projet. Il obéit sans défiance, ne soupçonnant pas ce qui se tramait contre lui, incapable d'imaginer qu'un roi osât jamais se faire le complice ou l'instrument d'une pareille spoliation. Il se prit même à espérer, et crut que la cour, mieux éclairée, allait enfin lui donner le secours qu'il avait si longtemps attendu.

Don Joan dépêcha sans retard une caravelle commandée par un habile capitaine, avec la mission secrète de suivre à la lettre les indications du Gênois, mais sous le prétexte apparent d'envoyer des vivres aux colons du Cap-Vert. Dieu n'était pas avec Don Joan. Après quelques jours de navigation, l'équipage se révolta. Une tempête épouvantable acheva de terrifier ces hommes de peu de foi. La caravelle retourna à Lisbonne, et ceux-mêmes qui avaient eu peur des dangers et de l'inconnu tournèrent en dérision le projet de Colomb.

Celui-ci fut profondément blessé de la conduite du roi. L'âme ulcérée, il résolut de se retirer dans sa patrie. Ayant su que le roi avait dessein de reprendre avec lui les négociations qu'il avait interrompues, il se promit de ne point traiter avec un prince aussi déloyal, et, ayant rassemblé le peu qui lui appartenait, il quitta Lisbonne secrètement, emmenant son jeune fils Diégo et faisant voile pour Gênes.

Hélas ! Gênes devait encore repousser, ainsi qu'elle l'avait fait déjà, les offres magnifiques que lui faisait le génie de Colomb. Le grand homme n'avait rien à attendre de la République. Il eut du moins en arrivant dans sa ville natale la consolation de revoir son vieux père et de recevoir sa bénédiction. Peut-être, avec cette clairvoyance qu'ont parfois ceux qui approchent de la tombe, l'humble cardeur de laines entrevit-il l'avenir que Dieu réservait à son fils, après avoir permis qu'il fût éprouvé par tant de douleurs.



# CHAPITRE IV

Repoussé de nouveau par sa patrie, Colom est résolu à offrir ses services à l'Espagne. Isabelle la Catholique, reine de Castille, et Ferdinand, roi d'Aragon — Le couvent de Sainte-Marie de la Rabida. Accueil que Colomb y reçoit. Le Père Gardien. Juan Perez de Marchena. — Juan de Marchena recommande C. Colomb à la cour. Fernando de Talavera. Colomb contracte une seconde union à Cordoue. — Antonio et Alexandre Geraldini. Gonzalès de Mendoza, grand cardinal d'Espagne. — Colomb obtient une audience des rois. — L'assemblée ou Junte de Salamanque, devant laquelle Colomb développe ses plans, n'est point convaincue de la possibilité de leur exécution ; Elle repousse la proposition du grand homme. — Il est cependant appelé plusieurs fois à la Cour. Nouvelles espérances et nouvelles déceptions. Colomb prend le parti de quitter l'Espagne.

CHRISTOPHE Colomb avait quitté le Portugal pour se rendre à Gênes, en 1484. Après quelques mois passés dans sa patrie, voyant que ses démarches étaient inutiles, et que la République, épuisée, n'accéderait pas à ses propositions, il chercha à poursuivre son entreprise avec la confiance sublime qui ne l'avait jamais abandonné. Il se décida à aller en Espagne. Cette nation brillait alors au premier rang parmi les royaumes chrétiens. L'union de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, régnant conjointement, donnait à l'Espagne



une force et une puissance qu'elle n'avait pas connues jusque-là. De plus, la lutte soutenue contre les Maures continuait parmi les Espagnols les vraies traditions de la chevalerie chrétienne. Christophe Colomb partit. Il était pauvre, inconnu, mais il espérait en un secours qui ne trompe jamais ceux qui ont foi.

Il avait alors près de cinquante ans. Il avait passé toutes ces longues années dans le travail, l'observation, la méditation et la prière ; et, si avancé qu'il fût déjà dans la vie, il ne se décourageait point. Comme le géant Christophe, son saint patron, lui aussi portait un monde, mais ni les déceptions, ni l'âge, ni les labeurs assidus n'avaient fait plier sa robuste espérance.

Où Christophe Colomb aborda-t-il en arrivant en Espagne ? Dans quel port, sur quelle plage ? On l'ignore, mais ce qui reste évident, c'est que Dieu l'accompagnait.

A quelque distance de la ville de Palos se dresse un promontoire autrefois revêtu de verdure. Du milieu des arbustes s'élevaient les toits d'un monastère. Ce couvent, retraite tranquille, lieu favorable à la contemplation, par la grandeur solitaire de la nature qui l'entourait et par l'immensité de l'Océan qui se perdait à l'horizon dans l'infini du ciel, était occupé, en 1485, par des religieux franciscains, et, sous le nom de Sainte-Marie de la Rabida, était dédié à la Vierge.

Le Père Gardien de ce monastère s'appelait Frère Juan Perez de Marchena. C'était un homme d'une piété exemplaire, un humble et fervent disciple de saint François; et, malgré la modestie de sa vie toute faite de prières et de bonnes œuvres, la réputation de sa sainteté s'était étendue si loin, que la reine Isabelle de Castille l'avait plusieurs fois mandé à la cour pour implorer ses conseils. Frère Juan Perez avait même inspiré tant de confiance à la reine qu'elle l'avait choisi pour son confesseur. Mais ce moine n'aspirait qu'à regagner son couvent, et l'austérité de son caractère préférait aux bruits de la cour le silence du cloître.

La science de Frère Juan Perez égalait son humilité et sa vertu. Au sommet du promontoire qui dominait l'Océan, il avait fait bâtir un observatoire, et là, durant les nuits étoilées, il passait dans l'étude et la méditation les heures qu'il dérobait au sommeil, interrogeant les astres, admirant l'harmonie de leur marche régulière, bénissant et louant Dieu devant le splendide spectacle de sa création.

Un jour, vint frapper à la porte du monastère un étranger pauvrement vêtu. Il s'était égaré dans sa route et priait qu'on donnât a son fils, jeune enfant qui l'accompagnait, un peu d'eau et un peu de pain. Pendant que l'étranger parlait au frère portier, le Père Gardien l'aperçut et alla vers lui. Il l'interrogea avec

intérêt, lui demandant qui il était et d'où il venait. Le voyageur lui répondit qu'il s'appelait Christophe Colomb, qu'il venait d'Italie, et qu'il se rendait à la cour, auprès du roi et de la reine auxquels il avait à faire une importante communication. Frère Juan Pérez offrit au voyageur l'hospitalité dans son couvent, et Christophe Colomb l'accepta.

Dieu avait sans doute préparé le cœur de ce savant et humble moine, comme il avait conduit Colomb vers le monastère de Sainte-Marie de la Rabida. Le navigateur, grâce à la Providence, trouvait, toute disposée à l'entendre, une intelligence capable de le comprendre, et, toute prête à le soutenir et à l'encourager, une âme digne de sa grande âme.

Christophe Colomb parla, le moine crut ; et dès lors ce fut entre ces deux hommes une amitié que rien ne put désunir, pas même la mort, puisque ceux qui admirent le génie de Colomb doivent associer à son nom celui du saint religieux qui fut son guide, son conseil et son suprême refuge.

Après avoir vécu quelque temps de la vie paisible des moines franciscains, Christophe Colomb partit pour la cour. Frère Juan lui avait remis une petite somme d'argent pour son voyage, et une lettre de recommandation chaleureuse pour le prieur de Prado, confesseur de la reine. Frère Juan Pérez gardait auprès de lui le

jeune Diégo ; il voulait se charger lui-même de l'éducation de l'enfant, en l'absence de celui que le ciel l'avait inspiré d'accueillir et d'assister.

Christophe Colomb arriva, vers le printemps de l'année 1486, à Cordoue. C'est là que se tenait la cour de Castille. Isabelle et le roi Ferdinand étaient alors tout occupés de la conquête du royaume de Grenade. Les espérances qu'entretenait le pauvre Colomb, et qu'avait ranimées l'amitié de Juan Perrez de Marchena, ne furent pas de longue durée. L'accueil qu'il reçut du confesseur de la reine fut tout autre que celui qu'il s'était promis. Fernando de Talavera, prieur de Notre-Dame de Prado à Valladolid, était recommandable par sa sagesse, sa vertu et ses lumières, mais il s'abstint de parler aux rois du projet de cet étranger.

Sa prudence l'empêchait d'ajouter foi aux rêves de cet italien qui avait pu, par la hardiesse de ses conceptions étranges, séduire l'imagination d'un simple moine, mais en qui il ne voyait guère qu'un solliciteur et un aventurier. Puis, bien que Fernando de Talavera fût un lettré et un érudit, ses études ne l'avaient point porté vers les sciences naturelles, et il jugeait froidement de choses que rien ne le préparait à comprendre.

Colomb se résigna et attendit. La Providence lui ménageait cependant une consolation. Une jeune fille de noble race s'intéressa assez au malheureux Gênois

pour unir sa destinée à la sienne. Béatrix Enriquez, de la maison des Araña, l'une des premières familles de Cordoue, épousa Colomb vers la fin du mois de novembre 1486. Sa fortune n'était pas digne de son rang, mais elle était suffisante pour lui assurer l'indépendance. Il faut voir dans cette union la suite des desseins de la Providence sur Christophe Colomb qui, par ce mariage, allait désormais s'établir définitivement en Espagne.

Peu après, Colomb fut présenté à un prélat de grand mérite, Antonio Geraldini, qui avait été nonce du pape à la cour des rois, et dont le frère, Alexandre, était précepteur des fils de Ferdinand et d'Isabelle. Ces deux personnages se passionnèrent pour les théories du navigateur aussi bien que pour le caractère de l'homme ; grâce à leur entremise, Colomb fut admis auprès de Pierre Gonzalès de Mendoza, archevêque de Tolède, grand cardinal, et dont l'influence sur les souverains était telle, qu'on le désignait sous le nom de troisième roi d'Espagne.

Le grand cardinal fut loin de concevoir contre Colomb les préventions qu'avait eues Fernando de Talavera. Ce prélat habitué aux affaires et aux hommes, et dont l'intelligence lumineuse était capable de prévoir, comprit de quelle importance pouvait être pour l'Espagne un projet comme celui de Colomb. Il promit au

Gênois de parler de lui aux rois ; il le fit en effet, et Christophe Colomb put enfin obtenir l'audience qu'il avait sollicitée si longtemps et attendue avec une si héroïque résignation.

Le grand homme se présenta devant les rois sans embarras comme sans fierté. La royauté du génie le rendait l'égal des souverains. Modestement et respectueusement, mais avec une dignité qui faisait oublier son accent étranger, il parla. Il parla, et à mesure qu'il développait son projet, il sut trouver dans son âme cette éloquence communicative qui touche et qui émeut. Devant Ferdinand et Isabelle, il ne fit point ressortir les avantages matériels des découvertes qu'il se proposait de faire. Il insista surtout sur la gloire qu'il y aurait à étendre le royaume du Christ. L'Espagne délivrait du joug des infidèles le vieux monde : n'était-ce pas à elle qu'il appartenait d'aller soumettre au joug de Jésus-Christ le monde sauvage ? Lui-même exposa quelle était sa mission. Dieu se servait de lui comme d'un lieutenant ; il n'était qu'un instrument dans la main divine, qu'un ambassadeur envoyé par le ciel pour annoncer ses desseins.

Le roi d'Aragon était trop perspicace pour ne pas sentir la supériorité de l'homme qui parlait ainsi devant lui, pour ne pas comprendre que les plans de Colomb avaient été établis sur des données scientifiques longue-

ment et sagement calculées. Son ambition avait aussi été vivement excitée, et il songeait à la possibilité de découvrir quelque terre lointaine, plus riche et plus importante que celles dont les Portugais avaient tiré tant de gloire. Néanmoins il demeura froid et réservé. Il voulut que l'on examinât soigneusement les principes sur lesquels Colomb fondait son système, et chargea Fernando de Talavera de réunir à cette fin les plus savants astronomes et cosmographes du royaume. Devant eux Christophe Colomb développerait ses théories, exposerait ses moyens de les appliquer. Il agirait ensuite selon le jugement de ces hommes de science que devait présider Don Fernando de Talavera, le Prieur de Notre-Dame de Prado.

La reine de Castille, la grande Isabelle, avait écouté l'étranger avec une extrême attention. Elle s'était retirée profondément émue. Dieu allait bientôt se servir de cette femme vaillante pour l'achèvement de ses desseins.

L'assemblée ou Junte que le prieur de Prado avait reçu l'ordre de convoquer, fut composée en grande partie de théologiens, tous hommes vertueux et éminents, mais peu versés dans les sciences naturelles et dans l'étude, toute nouvelle alors, de la cosmographie. Quelque désir qu'eût le prieur de Prado d'appeler à ces conférences des hommes spéciaux, il ne s'en trouvait

que bien peu en Espagne à cette époque, nous pourrions même dire en Europe.

Les conférences s'ouvrirent au mois de novembre 1486, à Salamanque, où la cour devait passer l'hiver. Colomb exposa ses idées avec la chaleur inspirée que lui donnait la foi, avec l'éloquence qui lui était naturelle. On l'écoutait avec étonnement, avec plaisir même, mais il ne parvenait pas à convaincre ceux qui devaient être ses juges. Animés des meilleures intentions, du plus sincère esprit de justice, il était impossible que le système développé par Colomb ne choquât point les idées admises alors et tenues pour d'incontestables vérités.

Qu'on ne s'empresse pas toutefois, comme le fait trop stupidement volontiers l'école incrédule, de jeter l'accusation d'obscurantisme à des hommes coupables seulement d'être de leur siècle. Le plus beau comme le plus dangereux privilège qu'ait le génie est de pouvoir devancer son époque ; mais il est dans l'ordre que les vérités scientifiques s'établissent progressivement, au temps marqué par la Providence pour leur diffusion, et il est tout naturel que le génie trouve des obstacles dans la rapidité de sa marche. Si le génie ne rencontrait point d'opposition, c'est que tout le monde penserait comme lui, et il ne mériterait pas alors le nom que nous lui donnons pour le distinguer entre tous. Quand Dieu suscite un homme pour le progrès

de quelque haute idée civilisatrice, il lui dit d'aller et d'agir ; l'homme va et agit. Qu'importe qu'on ne le comprenne pas maintenant ? L'idée fera son chemin avec lui. Quand il aura achevé sa mission d'instrument, il disparaîtra, mais l'idée restera parce qu'elle vient de Dieu. On associera le nom de l'instrument à l'idée pour laquelle il a servi, et ce sera sa récompense humaine. Les hommes et les choses, même les obstacles, Dieu met tout en œuvre pour l'accomplissement de quelqu'une de ses vues mystérieuses.

Nous avons dit en quelques mots quels étaient alors les systèmes en vogue au point de vue de la configuration de la terre. La plupart des commissaires nommés par Ferdinand d'Aragon considéraient les théories de Colomb comme des innovations dangereuses ; et, au mois de février 1487, la Junte se sépara en rejetant à l'unanimité la proposition. Les uns la regardaient comme chimérique, et ceux qui étaient le plus favorables à Colomb déclaraient impossible sa réalisation.

Si le grand homme se vit reculé dans l'exécution de son projet, il gagna au moins d'acquérir, à la suite des conférences de Salamanque, une certaine popularité. Peu à peu il trouvait des prosélytes, et l'attention publique était attirée sur ce savant aux vues audacieuses, sur ce personnage presque toujours grave et

solitaire dont la constance n'était pas abattue par tant d'échecs. La sincérité de son langage, la force de ses raisonnements, sa vaste érudition, ses connaissances approfondies de la nautique, autant que la fermeté et la noblesse de son caractère, frappaient tous ceux à qui il était donné de s'entretenir avec lui.

Les conférences de Salamanque, si stériles qu'aient été leur résultat, eurent encore ceci d'avantageux pour Christophe Colomb : la cour cessa de lui être fermée. Le roi le fit appeler plusieurs fois, et tout en hésitant à faire les frais d'une expédition, il laissait voir combien le séduisait l'espoir de devenir maître d'une de ces terres inconnues où germe l'or et où se forment les diamants.

A plusieurs reprises il fut de nouveau question d'examiner le plan de Colomb. Mais chaque fois la cour se trouva engagée dans quelque affaire sérieuse, et Colomb dut supporter ces retards successifs avec résignation. Le génie, a dit un écrivain célèbre, est une longue patience ; c'est surtout pour Christophe Colomb que le mot est tristement vrai. Il attendit, sans se plaindre, soutenu par sa foi, fortifié par sa piété.

Il n'avait cependant qu'à vouloir. Le roi de Portugal, regrettant sa conduite déloyale, regrettant peut-être plus encore de ne pouvoir profiter des découvertes de ce navigateur au génie duquel il croyait, fit faire à

Colomb de nouvelles ouvertures. Il essaya de reprendre avec lui ses négociations. Colomb demeura inflexible. Le lâche procédé de Joan II l'avait trop cruellement blessé. Il lui pardonnait parce qu'il était chrétien et qu'il avait naturellement l'âme généreuse ; mais, malgré la gêne qui l'accablait, il persista à ne point répondre aux avances que lui faisait la cour de Portugal.

Christophe Colomb patienta encore pendant quatre mortelles années. Les rois avaient été continuellement occupés, durant ce temps, par la guerre incessante qu'ils faisaient aux Maures. Le siège de Baza, qui dura longtemps, avait absorbé toute leur attention, et maintenant l'on ne parlait rien moins que d'achever par la conquête de Grenade les succès obtenus au nom de la Croix sur les Musulmans.

La Junte assemblée à Salamanque n'avait pas encore statué définitivement sur le projet de Colomb. Celui-ci, grâce à l'influence de quelques personnages, put provoquer une nouvelle réunion des membres de ce conseil ; mais l'opinion des commissaires n'avait point changé. La proposition de Christophe Colomb fut définitivement et unanimement repoussée.

La reine, pourtant, n'accepta pas irrévocablement la détermination de la Junte. Elle fit dire à Christophe Colomb d'espérer. Les frais nécessités par les préparatifs de la guerre contre les Maures étaient trop con-

sidérables pour qu'on pût distraire une partie du trésor en vue d'une expédition ; la lutte commencée touchait de trop près aux intérêts de la chrétienté pour qu'on pût sacrifier des ressources utiles à quoi que ce fût ; mais Isabelle promettait de prendre elle-même l'affaire en main dès qu'elle en aurait la possibilité. Colomb continua de patienter.

Toutefois il crut avoir trouvé une occasion de faire bénéficier l'Espagne des découvertes qu'il regardait comme assurées, sans qu'il en coutât aux rois un homme ni un maravédis. Parmi les plus grands seigneurs de Castille,le duc de Médina-Sidonia se trouvait placé au premier rang, par sa naissance, par ses dignités, juste récompense de son mérite, et par son immense fortune dont il faisait le plus noble usage. Le duc de Médina-Sidonia possédait des flottes et des ports. Colomb s'adressa à lui et lui proposa l'exécution de son projet. Soit que le duc eût peur de tenter une pareille entreprise en son nom particulier, lorsque la couronne lui paraissait y avoir complètement renoncé ; soit qu'il fût tout occupé de prendre part à la campagne qui allait s'ouvrir, toujours est-il que le duc de Médina-Sidonia observa vis-à-vis de Colomb une attitude pleine de courtoisie, mais ne voulut point partager ses illusions.

Un parent de ce puissant seigneur, le duc de Médina-Celi aussi riche que lui, possédant comme lui

des troupes et des navires, fut d'un avis contraire. Par les soins d'un de ses intendants nommé Moralès, il fit offrir à Colomb l'hospitalité dans son palais. Colomb se rendit au Port-Sainte-Marie qui appartenait au duc, et là put surveiller la construction des navires que le grand seigneur mettait à sa disposition. Mais, au moment où Christophe Colomb allait toucher au but, le duc de Médina-Celi, craignant de mécontenter la reine s'il poursuivait en son propre nom la réalisation d'un projet auquel elle était elle-même favorable, écrivit à Doña Isabelle de Castille pour solliciter son autorisation.

La reine demanda au duc de Médina-Celi de lui céder les navires qu'il avait fait armer, lui offrant de l'indemniser de ses dépenses dès que la guerre serait terminée. Elle appela Colomb auprès d'elle et le confia à un homme d'un haut caractère et d'une grande vertu, Alonzo de Quintillana.

Mais, bien que Christophe Colomb se fût fait une habitude de la résignation, il voyait avec amertume l'exécution de ses desseins indéfiniment ajournée. Il vieillissait dans une attente stérile, consumait ses forces et sa vie misérablement : il sentait que le monde qu'il avait deviné allait lui échapper. Il prit alors la résolution de frapper à d'autres portes, qui, il en avait l'intime conviction, s'ouvriraient plus facilement devant lui. Il envoya en Angleterre son frère Barthélemy ;

lui-même se détermina à aller en France initier à ses vues le roi très chrétien. Si le roi de France répondait à ses avances par un refus, Barthélemy Colomb poursuivrait les négociations en Angleterre.



# CHAPITRE V.

Juan de Marchena relève le courage de Colomb et le détourne de quitter l'Espagne. Juan de Marchena écrit à la reine qui le mande à Santa-Fé. — Colomb est appelé à la Cour ; Isabelle lui donne audience, et lui promet de l'aider dans son entreprise. — Mais les prétentions de Colomb sont jugées inacceptables ; le grand homme ne cède point. Au moment où il va abandonner l'Espagne, la Providence vient à son secours. Il est rappelé et l'entreprise est décidée. — Le port de Palos ; les Pinzon ; les préparatifs du voyage. Les trois caravelles, la *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Niña*.

AVANT de partir, Christophe Colomb se rendit au monastère de la Rabida. Il ne voulait pas quitter l'Espagne sans revoir Juan Perez de Marchena, le saint moine franciscain qui l'avait accueilli et consolé. Il comptait aussi ramener auprès de sa femme, Doña Béatrix Enriquez, son fils, le jeune Diégo, qu'il avait, on se le rappelle, confié aux bons soins du Père Gardien.

Lorsque le vénérable religieux eut connaissance de la détermination de Colomb, son patriotisme fut douloureusement affecté. Il voyait avec peine l'Espagne méconnaître le grand homme dont il était l'ami, et le forcer, par tant de négligences et tant de lenteurs, à porter à d'autres nations les glorieuses promesses de

son génie. Il insista d'abord pour que Colomb demeurât quelque temps à la Rabida; puis, ayant soigneusement examiné, avec le médecin du monastère, Garcia Hernandez, savant mathématicien, les plans du navigateur gênois, tous deux restèrent convaincus de la possibilité de leur exécution. Juan Perez se défiait de son propre enthousiasme; c'est pourquoi il avait voulu fortifier sa confiance par l'avis d'un homme éclairé et habile autant que le médecin Hernandez. Alors le Père Gardien de Sainte-Marie de la Rabida se souvint du crédit qu'il avait auprès de la reine, et dont, dans son détachement de toutes choses, il n'avait jamais profité : il écrivit à Doña Isabelle de Castille.

Que disait-il dans sa lettre ? Il lui parlait de l'Espagne et de cette occasion envoyée par Dieu de la rendre glorieuse entre toutes les nations. Il lui montrait le rôle sublime auquel elle était appelée par la Providence : aller porter aux habitants sauvages de contrées inconnues les lumières de la civilisation, les splendeurs de la foi catholique. Par une permission de la Providence, un seul homme encore croyait fermement au génie de Colomb, un seul homme avait l'intuition de la vocation de ce génie, et cet homme était un humble religieux.

Mais ce religieux était un saint. La reine fut touchée de la lettre de son ancien confesseur; elle manda auprès d'elle, à Santa-Fé où elle se trouvait alors, le

Père Gardien de la Rabida. L'éloquence de Juan Perez de Marchena acheva de pénétrer son cœur, et en même temps que sa vive intelligence s'ouvrait aux vues du navigateur, sa foi sincère s'associait à la grande idée d'une conquête au nom de la croix.

Désormais la cause de l'inventeur du nouveau-monde était gagnée. Dieu avait parlé par la bouche de l'humble disciple de saint François.

Christophe Colomb fut appelé à la cour, et, pour qu'il pût se présenter dignement devant elle, sans rougir de la livrée dont l'avait revêtu la pauvreté, la reine lui envoya vingt mille maravédis en florins d'or.

Cependant Grenade s'était rendue. Le jour de l'Épiphanie, 6 janvier 1492, Ferdinand, roi d'Aragon, et son épouse, Isabelle de Castille, firent leur entrée solennelle dans l'Alhambra. Au milieu des fêtes et des triomphes, Isabelle n'oublia point Colomb. Peu de jours après, elle lui donnait audience.

Juan Perez avait fait plus que de croire au génie de Christophe Colomb : il l'avait amenée à y croire elle-même. Quand le Gênois fut admis en présence de la reine, elle ne lui demanda point comment il espérait réussir ; elle était sûre qu'il réussirait. Le caractère de l'homme qui devait, pour la plus grande gloire de l'Espagne, étendre par delà les mers l'empire du Christ, fut-il en ce moment révélé à Isabelle ? La mission

dont la Providence l'avait investi fut-elle clairement dévoilée à ses yeux ? Toujours est-il que la reine, sans plus de débats, sans plus de discussions, adopta comme sien le projet de Colomb. Le patient ouvrier allait donc mettre la main à l'œuvre depuis si longtemps méditée.

Une seule chose restait à régler. En cas de réussite, quelles étaient les récompenses que Colomb ambitionnait ? A quelles conditions offrait-il de donner à l'Espagne d'immenses royaumes et d'incalculables richesses ? La cour désirait être fixée sur les prétentions du Gênois. Ce que l'on pensait devoir être une simple formalité allait, par la seule volonté de Colomb, devenir un nouvel obstacle.

Devant la commission présidée par Fernando de Talavera et chargée de traiter avec Colomb, celui-ci exposa ses demandes. Il voulait être nommé vice-roi, gouverneur général des îles et continents qu'il pourrait découvrir, et grand amiral de l'Océan. Ces dignités seraient transmises par droit d'aînesse à ses héritiers. De plus, il recevrait la dîme de toutes les productions des contrées découvertes, or, argent, perles et pierreries, épices et fruits.

Telles étaient les conditions posées autrefois par Christophe Colomb au roi de Portugal, et que Joan II avait jugées inadmissibles. Les années s'étaient écoulées;

les difficultés s'étaient accrues ; jamais Colomb vieilli ne devait espérer de ressaisir l'occasion s'il la laissait maintenant échapper. N'importe, il demeura inflexible dans ses exigences, ne cédant en rien, alors même que son intérêt lui commandait impérieusement de céder.

La commission présidée par Fernando de Talavera se retira indignée ; elle ne comprenait pas que ce solliciteur tant de fois éconduit, que cet aventurier qui n'avait pour tout bien qu'un rêve, osât traiter en égal avec des souverains ; elle ne comprenait pas que cet étranger, qui, réduit à la dernière des misères, avait tout attendu de la bienveillance de la reine et de son époux, vînt maintenant se poser à côté du trône, dans ses prétentions arrogantes, dans sa témérité presque coupable.

Nous qui savons quels étaient les pieux motifs qui guidaient Christophe Colomb, nous nous demandons ce qu'il fallait le plus admirer, la foi qui lui avait inspiré une pareille conduite, ou bien la fierté et la grandeur d'âme qui l'empêchaient de rien rabattre de ce qu'il exigeait pour la gloire de Dieu.

La commission s'était séparée. Le roi Don Ferdinand ne montrait plus que de l'aversion pour le projet chimérique de cet étranger qui demandait des royaumes et des honneurs réservés aux princes du sang, en échange d'une découverte problématique. Chris-

tophe Colomb, déterminé à ne point céder et pensant qu'il n'avait plus rien à espérer d'une cour qui lui était hostile, résolut de poursuivre les négociations qu'il avait entamées avec la France. Il prit le chemin de Cordoue où l'appelaient quelques intérêts, fit ses adieux à ses amis, et se disposa à quitter la Castille où il avait tant et si longtemps souffert.

Le grand homme méconnu allait pour toujours abandonner l'Espagne, lorsque la divine Providence vint manifestement à son aide. Quelques hommes supérieurs, parmi lesquels le receveur des droits ecclésiastiques en Aragon, Don Luiz de Santangel, et Alonzo de Quintillana, prirent ouvertement le parti de Christophe Colomb. Passionnés pour la grandeur de leur patrie, ils voyaient avec douleur lui échapper le génie de Colomb et les avantages qu'il promettait avec une certitude qu'ils partageaient eux-mêmes.

Don Luiz demanda une audience à Isabelle ; il l'obtint ; et là, tout en gardant avec la reine le respect qu'il devait avoir pour une femme dont il était le serviteur, il lui représenta la petitesse qu'il y avait à hésiter devant une offre semblable et qui, après tout, ne nécessiterait que peu de frais ; si Christophe Colomb échouait dans sa tentative, l'Espagne ne perdrait rien à se soumettre à ses conditions, puisqu'il ne devait rien recevoir avant d'avoir donné ; si d'autre part il

réussissait dans l'expédition projetée, qu'était-ce qu'il se réservait à lui-même, au prix de découvertes qui assuraient à l'Espagne autant de richesses que de gloire ? Il appuya principalement sur les résultats d'une protection qui aiderait si puissamment au triomphe de Jésus-Christ ; il toucha si fortement le cœur d'Isabelle, en la faisant responsable de l'issue de cette affaire, que la reine se sentit peu à peu gagner. Don Alonzo de Quintillana et Juan Perez de Marchena ayant joint leurs instances à celles de Don Luiz de Santangel, la reine déclara qu'elle était irrévocablement résolue à favoriser l'entreprise. Et comme, depuis l'entretien qu'elle avait eu avec le Père Gardien du couvent de la Rabida, la seule raison de son hésitation avait été le mauvais vouloir de son époux, c'est à son propre compte qu'elle entendait agir, sans que la couronne d'Aragon fût engagée en rien dans les frais d'une expédition dont elle assumait la charge et dont elle revendiquait l'honneur. Quoique tout parût se faire également au nom des deux rois ; quoique dans la suite Ferdinand, qui représentait son épouse, ait pris à la souveraineté du Nouveau-Monde une part qui ne lui revenait pas ; quoique les actes postérieurs fussent passés au nom du roi et de la reine, et quelquefois même uniquement au nom du roi ; il n'en est pas moins vrai qu'Isabelle seule a droit aux louanges de l'histoire, et que la Castille avait seule droit à bénéficier des

avantages d'une conquête à laquelle Ferdinand d'Aragon n'avait apporté que des retards et des difficultés.

Pour ménager les finances que la guerre avait épuisées, la reine voulait engager, afin de subvenir aux frais de l'expédition, une partie de ses pierreries. « Santangel répondit que cela ne serait point nécessaire, et qu'il fournirait la somme de son propre fonds. La reine fit aussitôt rappeler Colomb, qui était déjà au port de Piños, à deux lieues de Grenade. » Colomb oublia les motifs de son ressentiment, et le souvenir des ennuis qu'il supportait avec tant de résignation depuis huit ans eut bien vite disparu. La démarche subite de la reine et son rappel à la cour lui faisaient maintenant juger l'exécution de son entreprise comme certaine.

Don Juan de Colonna, secrétaire d'État, reçut d'Isabelle l'ordre de traiter directement avec Christophe Colomb, et de lui expédier des lettres patentes qui devaient l'accréditer auprès de tous les princes du monde, afin que rien ne vînt l'entraver dans son voyage d'exploration.

Le Gênois n'eut dès lors plus de repos qu'il ne fût à Palos où étaient poussés activement les préparatifs de l'armement. Il avait lui-même désigné ce port où se trouvaient les meilleurs marins qui fussent en Espagne. Le port de Palos, en punition d'un soulèvement,

était obligé de fournir à la couronne, pendant trois mois de l'année, deux caravelles pour la garde des côtes; elles furent destinées à Colomb. « Il lui restait à vaincre l'opposition des marins de Palos, qui considéraient comme perdus inévitablement ceux qui s'aventuraient dans un voyage qu'on déclara plus tard facile et sans importance, afin d'amoindrir le mérite du grand navigateur. Il fallut recourir à des ordres despotiques, qui ne servirent qu'à porter l'exaspération à son comble ; car on prétendait que le roi usait d'artifice envers les mutins pour les châtier de l'émeute précédente. »

Le Père Juan de Marchena vint encore au secours de Colomb dans cette pénible conjoncture. Il le mit en rapport avec quelques gens de mer de Palos, et notamment avec les frères Pinzon qui passaient pour les plus riches habitants de la ville et les plus habiles et intrépides navigateurs du pays. Les Pinzon, et surtout l'aîné, Martin-Alonzo, dont l'idée d'une expédition séduisait l'esprit aventureux, ayant consenti à engager une partie de leur bien dans l'entreprise projetée et à y participer eux-mêmes de leurs personnes, leur exemple entraîna quelques matelots. Alonzo Pinzon donna même à Colomb le moyen d'armer un autre navire.

Les trois caravelles, petits bâtiments découverts, sans pont, assez mal gréés, ayant à la poupe et à la proue des « châteaux » ou baraquements de bois où

logeait l'équipage, furent prêtes à prendre la mer vers la fin de juillet 1492. C'est avec d'aussi faibles navires, mal construits, mal aménagés, et encore plus mal équipés que Colomb allait entreprendre de traverser l'Atlantique. Lui-même montait le plus grand qu'il



Les trois caravelles : la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Niña*, d'après une ancienne estampe.

appela la *Santa-Maria*. Les deux autres, la *Pinta* et la *Niña*, étaient commandés par Martin-Alonzo Pinzon, qui avait pris son plus jeune frère Francesco-Martin à son bord en qualité de pilote, et par son frère cadet Vincent-Yaniz, très bon marin. Environ quatre-

vingt-dix hommes formaient les équipages de cette petite escadre, les uns volontaires, et qu'avait excités l'ardeur des voyages et des découvertes, les autres embarqués de force comme mariniers. Enfin l'on emportait des vivres pour une année.



# CHAPITRE VI

Colomb met à la voile le vendredi 3 août 1492. Relâche aux Canaries. Dessein du roi de Portugal que Colomb déjoue par son départ précipité. — Le Journal de Colomb. — Sa navigation ; incidents. — Variations de la boussole observées par Colomb. — Les craintes des équipages s'augmentent à mesure qu'on avance vers l'Ouest ; leurs espérances tour à tour déçues et ranimées. — L'Océan parait couvert d'herbes et de plantes aquatiques ; elles sont si épaisses parfois que les compagnons de Colomb s'imaginent que les caravelles ne pourront jamais s'en dégager. — Les compagnons de Colomb conspirent contre lui ; il tient tête à la révolte ; sa fermeté. Il poursuit sa route. — Il prédit la découverte pour le 12 octobre. — *Terre ! Terre !*

APRÈS s'être recommandé à Dieu et lui avoir remis le soin de le diriger vers les contrées qu'il pressentait, Colomb mit à la voile le vendredi 3 août 1492. Année mémorable qui devait voir à la fois son départ d'Espagne et sa découverte du nouveau continent.

On arriva le 11 à la vue de la Grande Canarie, dont on partit le 1$^{er}$ septembre ; et, quatre jours après, on jeta l'ancre à la Gomera où l'on prit des rafraîchissements, de l'eau et du bois. Colomb précipita son départ : il venait, en débarquant à la Gomera, d'apprendre que le roi de Portugal avait envoyé trois caravelles

à sa poursuite, avec ordre de l'enlever. Joan II commençait à regretter la conduite qu'il avait tenue avec Christophe Colomb, et aucun moyen ne lui répugnait pour ôter au grand homme la possibilité d'une découverte dont, par sa faute, l'Espagne devait profiter.

Le jeudi 7 septembre, l'on perdit de vue la terre des Canaries, et l'on gouverna vers l'Occident.

Colomb avait, dès son départ de Palos, commencé un journal qui nous est resté comme le témoin de ses espérances et de ses déceptions, et aussi comme le confident intime de ses souffrances. Nous allons pouvoir suivre sa navigation pas à pas.

« Bientôt quelques-uns de ses gens, effrayés de se voir dans une mer inconnue, sentirent diminuer leur courage jusqu'à s'abandonner aux larmes. Il leur fit honte de leur faiblesse, et tous ses soins furent employés à les soutenir et à leur promettre le succès pour certain. Chaque jour il eut l'adresse de cacher une partie du chemin, pour rassurer ceux qui craignaient s'éloigner trop des côtes d'Espagne.

« Le 11, à cent cinquante lieues de l'île de Fer, on rencontra un mât de navire qui devait avoir été entraîné par les courants. Colomb s'aperçut que ceux-ci portaient au Nord avec beaucoup de force, et le 14 septembre au soir, cinquante lieues plus loin à l'Occident, il observa que l'aiguille déclinait d'un degré vers le Nord-Ouest ; le lendemain cette déclinaison

était augmentée d'un demi-degré ; mais elle varia beaucoup les jours suivants, et le navigateur fut surpris lui-même d'un phénomène qui n'avait point encore été remarqué. »

Le 15, à trois cents lieues de l'île de Fer, on vit tomber dans les flots, pendant la nuit, et par un temps fort calme, une grande flamme, dans la direction du Sud-Est, à la distance de quatre ou cinq lieues des vaisseaux.

L'équipage de la *Niña* aperçut, avant le jour, un oiseau qui fut nommé *rabo de junco*, c'est-à-dire « queue de jonc », parce qu'il avait la queue longue et menue. Le lendemain, on fut fort effrayé de voir sur la surface de l'eau « des herbes dont la couleur était mêlée de vert et de jaune », qui paraissaient nouvellement détachées de quelque île ou de quelques roches. On en découvrit bien davantage le jour suivant, et la vue d'une petite langouste vivante qu'on remarqua dans ces herbes, et dont Colomb voulut s'emparer, lui fit juger que la terre ne pouvait être éloignée. D'autres s'imaginèrent qu'on était près de quelque terre submergée. Cette idée fit renaître parmi les compagnons du Génois la frayeur et les murmures. On observa d'ailleurs que l'eau de la mer en ces parages était peu salée.

Pendant la nuit, une très grande bande de thons s'approcha des caravelles, et de si près que les gens de la *Niña* en prirent un. L'air était si doux et la tem-



Christophe Colomb sur son vaisseau,
d'après *Les Grands Navigateurs.*

pérature si clémente qu'on se serait cru en Andalousie à l'entrée du printemps.

A trois cent soixante-dix lieues à l'Ouest de l'île de Fer, on vit encore un *rabo de junco*. Le mardi 18 septembre, Martin-Alonzo Pinzon, qui avec la *Pinta* avait pris une avance assez grande sur Colomb et les deux autres caravelles, dut attendre l'amiral pour lui annoncer qu'il avait aperçu une quantité d'oiseaux prenant leur vol vers l'Occident. Il en concluait que la terre ne pouvait pas être à plus de quinze lieues, s'imaginant même qu'il l'avait entrevue à l'horizon. Le Génois le détrompa, lui assura que ce qu'il prenait pour la terre n'était qu'un gros nuage ; et en effet le nuage ne tarda pas à se dissiper.

La brise fraîchissait. Les caravelles naviguaient depuis dix jours toutes voiles dehors. Ce spectacle continuel de l'Océan et du ciel se confondant dans le lointain, et ne présentant pas un rocher où l'œil pût s'arrêter, faisait renouveler à tout moment les plaintes. Christophe Colomb n'en continuait pas moins ses observations et ses remarques, faisant faire des sondages, relevant la position des astres, consultant ses cartes marines.

Le 19 septembre, on vit un de ces oiseaux que les Portugais ont appelé *alcatras*, et plusieurs autres vinrent, vers le soir, voler autour des caravelles. Cet

indice parut d'heureux augure, et sur ce présage favorable, persuadés qu'on approchait de la terre, les matelots jetèrent la sonde. Mais on ne trouva point le fond, bien qu'on eût filé deux cents brasses de corde. On reconnut que les courants portaient au Sud-Est.

Le 20, deux alcatras volèrent quelque temps près de la *Santa-Maria*. A la tombée de la nuit, on s'empara d'un gros oiseau de la famille des palmipèdes, dont le plumage était noir et qui avait la tête ornée d'une tache blanche. On vit aussi une grande quantité d'herbes et de varechs, et les murmures s'augmentèrent, les gens de l'équipage supposant que les caravelles se trouvaient au milieu d'îles flottantes dont elles ne pourraient plus se dégager. Mais, après les avoir traversées sans aucun danger, les plus timides commencèrent à se rassurer.

Le lendemain, trois petits oiseaux vinrent s'abattre sur les vergues des caravelles. On pensa qu'ils ne pouvaient être partis de bien loin, incapables qu'ils étaient de fournir un long vol. « L'herbe cependant devenait plus épaisse et se trouvait mêlée de limon. » On se désespéra encore et l'on crut que les navires allaient demeurer arrêtés parmi ces plantes marines, si enchevêtrées qu'elles entravaient leur marche.

Le 21, on vit une baleine, et le lendemain quelques oiseaux. Pendant les trois journées suivantes, le vent souffla du Sud-Est, contrariant la direction qu'on avait

prise. Colomb en fut extrêmement affligé, mais il affecta de n'en rien faire paraître, attribuant au contraire cette brise à la faveur du ciel. Continuellement il usait de semblables artifices pour calmer l'esprit de ses compagnons dont il voyait tous les jours diminuer la confiance.

Le 23, heureusement, le vent souffla du Nord-Est et il put reprendre la route qu'il s'était promis de suivre. On continua d'apercevoir des oiseaux de différentes espèces ; et, ce qui rendit un peu d'espoir aux matelots, ce fut la vue de deux tourterelles qui venaient de l'Occident.

Il y avait plusieurs semaines que l'on naviguait ainsi, dans des alternatives d'espérances et de craintes, et chaque soir « le soleil se couchait sur un horizon sans rivages ».

Le vent avait été jusque-là favorable aux projets de Colomb ; mais les équipages, en raison même de la facilité qu'ils avaient eue à s'avancer vers l'Ouest, et à cause de cette persistance de la brise à souffler du même point, crurent que leur retour en Espagne en serait d'autant plus impossible. Un esprit de révolte s'empara des équipages. La plupart furent pénétrés de frayeur en considérant qu'ils étaient au milieu d'un abîme sans fond et sans bornes, toujours prêt à les engloutir. Une idée si terrible agit avec tant de puis-

sante efficacité qu'on ne parla plus que de retourner en Europe. « Sans doute, disaient les plus modérés, nous n'aurons pas rempli notre mission, mais nous aurons pénétré plus loin qu'on ne l'a fait jusqu'ici. La cour ne saurait raisonnablement nous reprocher d'avoir perdu la foi dans le succès de l'entreprise ; elle ne saurait nous faire un grief de ce que nous aurons refusé de servir la folle ambition d'un aventurier. »

D'autres s'emportèrent jusqu'à proposer hautement de jeter le Génois, dans les flots, et de dire en Espagne qu'il y était tombé accidentellement « en observant les astres ». Colomb comprit la grandeur du péril ; il feignit de ne rien entendre et affecta un calme qu'il était loin de posséder.

Parfois, cependant, pour apaiser ses matelots, il avait recours tour à tour aux exhortations les plus pressantes et aux plus sévères menaces. Tantôt il se prévalait de l'autorité dont le roi d'Espagne l'avait revêtu ; tantôt il faisait miroiter à leurs yeux les espérances les plus séduisantes, ou employait pour les convaincre les raisonnements les plus spécieux.

Le mardi 25 septembre, à la fin du jour, Pinzon s'écria: *Terre ! terre !* et fit remarquer, en effet, à plus de vingt lieues au Sud-Est, quelque chose qui avait l'apparence d'une île. Immédiatement les récriminations cessent et la joie devient si vive que les matelots

se jettent à genoux pour remercier la divine bonté. Ils ne s'étaient nullement aperçus que l'annonce de cette nouvelle était une pure invention de Pinzon, un stratagème concerté avec Colomb pour les amener à de meilleurs sentiments.

Ils furent détrompés le lendemain en reconnaissant que ce qu'ils avaient pris pour une île n'était que de simples nuages. Cependant, comme les oiseaux et les poissons qu'ils avaient remarqués les jours précédents avaient reparu à l'Ouest et qu'ils ne cessaient plus de se présenter en grand nombre, ils se prirent à espérer et continuèrent leur route avec moins d'inquiétude. On vit des poissons ailés, des dorades, des empereurs et l'on reconnut que la violence des courants était fort diminuée. Ces indices révélateurs réconfortaient Colomb lui-même, que la responsabilité qu'il avait assumée effrayait sans abattre.

Il n'apportait pas moins d'attention à l'observation des signes célestes. Il remarqua que, pendant la nuit, l'aiguille variait de plus d'un quart de cercle, et que, le jour, elle demeurait fixe au Nord. « Les deux étoiles qu'on nomme les *Gardes* étaient ensemble à l'Occident durant la nuit, et lorsque le jour commençait à paraître, elles se rencontraient au Nord-Est. » Il expliquait toutes ces apparences aux pilotes qui en marquaient autant de crainte que d'étonnement, et la confiance

qu'il trouvait moyen de leur inspirer se communiquait aux équipages.

Le 1er octobre, un pilote jugea qu'on était à cinq cent quatre-vingt-huit lieues des Canaries ; un autre, qu'il y en avait six cent trente-quatre, et le troisième qu'on n'en avait pas fait moins de six cent cinquante. Colomb était sûr d'en avoir fait sept cent sept ; mais, pour éloigner tout ce qui était capable de causer de l'effroi, il assura froidement que, suivant son calcul, il y en avait cinq cent quatre-vingt-quatre.

Chaque jour de la semaine offrit de nouvelles indications ; le 8 octobre, au lever du soleil, on crut voir une terre ; et la petite caravelle qui s'était plus avancée que les autres, tira un coup de canon pour avertir la *Santa Maria* et la *Pinta.* Mais on reconnut encore que c'était une erreur causée par la forme de quelques nuages : les murmures et la mutinerie recommencèrent. L'amiral comprit que le danger était plus grand que jamais. Les Pinzon eux-mêmes ne firent point difficulté de se déclarer ouvertement pour les mécontents ; et la révolte devint si générale, que, n'espérant plus rien de la sévérité ni de la douceur, Colomb prit le parti de faire aux plus furieux une proposition qui suspendit aussitôt leur emportement. Il leur promit que, si dans trois jours la terre ne paraissait point, il reconnaîtrait qu'il les avait trompés et qu'il s'abandonnerait volontairement à leur vengeance.

Cette déclaration les toucha, mais ils jurèrent aussi que, s'ils ne voyaient rien de certain après les trois jours, ils reprendraient la route de l'Europe.

Depuis quelque temps Colomb, d'ailleurs, trouvait fond avec la sonde, et la qualité du sable ou de la vase devait lui faire juger qu'il approchait réellement de la terre. Assurément il l'eût découverte plus tôt s'il eût tourné au midi vers lequel prenaient leur vol tous les petits oiseaux qu'il avait vus. On continuait d'en apercevoir de nouvelles troupes, et l'on distinguait même leur couleur. Les thons étaient en plus grand nombre.

Mais les deux jours suivants offrirent des indices d'une autre nature qui ne purent manquer de donner du cœur aux plus lâches. Les matelots de la *Santa Maria* virent passer un gros poisson vert, de l'espèce de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers. Ceux de la *Pinta* virent flotter un roseau fraîchement coupé, et prirent un morceau de bois travaillé, ainsi que des herbes qui paraissaient arrachées depuis peu du bord de quelque rivière. Ceux de la *Niña* virent une branche d'épine avec ses baies. On respirait un air plus frais ; et ce qui fit encore plus d'impression sur un navigateur tel que Colomb, les vents étaient inégaux et changeaient souvent pendant la nuit comme à l'approche des côtes. Aussi, n'attendit-il point que le

troisième jour fût passé pour déclarer que, cette nuit même, il comptait voir la terre.

Il ordonna des prières publiques, après avoir recommandé aux pilotes de se tenir sur leurs gardes. Il voulut que toutes les voiles fussent carguées, à l'exception d'une « trinquette » basse ; et dans la crainte que les caravelles ne fussent séparées par un coup de vent, il fit des signaux afin de les réunir. Enfin, il promit qu'à la récompense ordonnée par les souverains pour celui qui verrait le premier la terre, récompense qui consistait en une rente de dix mille maravédis, il joindrait une mante de velours.

Vers dix heures du soir, se trouvant lui-même dans le château de poupe, il découvrit une lumière. Aussitôt il fit appeler secrètement Pedro Guttierez, ancien valet de la garde-robe de la reine, qui crut la voir comme lui. Ils appelèrent ensemble Rodriguez de Salcedo, contrôleur militaire de la flotte, qui ne la distingua pas tout d'abord ; mais bientôt ils constatèrent tous trois que cette lumière changeait de place, comme si on la transportait d'un lieu à un autre.

A deux heures après minuit, les matelots de la *Pinta*, qui avait pris le devant, crièrent : *Terre, terre !* Ils avaient en effet découvert la côte dont ils n'étaient qu'à deux lieues.

Le premier qui l'aperçut, nommé Rodriguez Triaña, crut sa fortune assurée. Mais, sur le témoignage

de Guttierez et de Salcedo, les dix mille maravédis furent dans la suite adjugés à Christophe Colomb, et furent pris sur les revenus des boucheries de Séville.

Les premiers rayons du jour firent reconnaître une île longue d'environ vingt lieues, plate et remplie d'herbes. La *Pinta,* qui avait continué d'avancer la première, attendit les deux autres caravelles, et tous les équipages, se jetant à genoux devant Colomb, réparèrent par des transports d'admiration et de respect les chagrins qu'ils lui avaient causés.

Cet étranger, qu'ils avaient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes, et les excès de leur joie furent portés jusqu'à l'enthousiasme.



## CHAPITRE VII

Joie et reconnaissance de Christophe Colomb. Sa prière en abordant sur la terre du Nouveau-Monde. L'île de *San-Salvador* ; l'archipel des Lucayes. Il fait planter sur le rivage une croix. — Colomb use de douceur avec les insulaires ; détails qu'il donne dans son Journal sur les sauvages. — Recherche de l'or. — Échange avec les naturels. Navigation au milieu des îles. — Découverte de *Sainte-Marie de la Conception*, de la *Ferdinandine*, de l'île *Isabelle*. — Beauté de ces îles ; Colomb ne peut exprimer son admiration. — Les îles d'*Arena ; Cuba*, la reine des Antilles. La mer de *Notre-Dame*. — Désertion de Martin-Alonzo Pinzon qui s'enfuit avec la *Pinta*, dans l'espoir d'arriver avant Colomb au pays de l'or.

« SEIGNEUR, Dieu éternel et tout-puissant qui, par ton Verbe sacré, as créé le firmament et la terre et la mer, que ton nom soit béni et partout glorifié. Que ta Majesté soit glorifiée, ô Toi qui a permis que, par le moyen de ton humble serviteur, ton saint nom fût connu et prêché dans cette autre partie du monde ! »

Telle est la prière qui s'échappa des lèvres de l'inventeur du Nouveau-Monde quand, pour la première fois, il aborda sur cette terre si ardemment souhaitée. Prière admirable et qui lui était inspirée par la foi la plus grande et par la reconnaissance la plus vive. Se prosternant sur le sol, l'amiral l'embrassa trois fois ;

ses yeux, qui plus tard ne devaient point se lasser de contempler tant de merveilles, ne les regardaient point encore : ils ne voyaient que Dieu dont la divine bonté s'était en toute occasion manifestée à lui d'une aussi éclatante manière. Il pleurait d'abondantes larmes ; larmes de joie à la vérité, et qu'il ne pouvait contenir dans l'émotion de son cœur et l'effusion de sa gratitude. Tant d'amertumes, tant de déceptions, tant de misères, il oubliait tout maintenant, et il lui semblait qu'il avait souffert bien peu en comparaison d'un si grand bonheur. Il n'avait jamais douté d'un succès que lui affirmait sa croyance soutenue par l'inspiration d'en haut. Quand on l'avait raillé sur ses prétentions. il s'était contenté de répondre : « David a gardé les moutons, et je suis le serviteur du même Dieu qui l'a placé sur le trône. » Et voilà que Dieu permettait la découverte, et plaçait bien haut son serviteur dans l'admiration des hommes.

Puis, après avoir remercié Dieu qui l'avait fortifié dans ses angoisses et auquel il rendait hommage comme à son naturel souverain, l'amiral déploya sa bannière ornée d'une croix ; et pour rappeler comment il avait été miraculeusement sauvé de tant de périls, il donna à l'île qu'il venait de découvrir le nom de *San-Salvador*. Tirant alors son épée, il prit possession de cette terre pour la couronne de Castille. Tous ses compagnons

lui renouvelèrent leurs assurances de soumission et de fidélité, et le reconnurent, maintenant que la découverte était accomplie, pour Vice-Roi des Indes et Amiral de l'Océan. Comme étendard, et afin d'indiquer que le Christ avait droit aux prémisses de sa découverte, Christophe Colomb fit élever sur le rivage une grande croix.

L'île que Colomb avait baptisée du nom de San-Salvador, s'appelait en langue indigène « Guanahani ». C'est une des îles Lucayes, situées au centre de l'archipel de Bahama. Cette île était habitée, mais à l'aspect des caravelles qu'ils avaient prises pour des monstres marins, les naturels s'étaient enfuis tout d'abord et s'étaient cachés dans les bois. Peu à peu ils s'enhardirent et approchèrent des Espagnols auxquels ils rendirent toutes sortes de marques de respect. Mais, pendant que le notaire royal rédigeait l'acte de la prise de possession, ils s'imaginèrent qu'on jetait sur eux quelque sort et ils disparurent rapidement, tout effrayés. L'amiral les fit suivre, et plusieurs ayant été pris, on les lui amena ; il les combla de présents et les laissa libres de rejoindre leurs compagnons. Ils revinrent bientôt plus nombreux, et, cette fois complètement rassurés, ils exprimaient par leurs gestes et leurs exclamations l'étonnement qu'ils éprouvaient. Ils touchaient les vêtements et le visage des Espagnols,

surpris de voir des hommes faits autrement qu'eux et qui portaient de la barbe.

Afin que ces insulaires le traitassent avec amitié et surtout parce qu'il reconnaissait qu'ils se convertiraient à la foi catholique plus par la douceur et la persuasion que par la violence, Colomb distribua à quelques-uns d'entre eux des bonnets de couleur et des perles de verre qu'ils ajustaient à leur cou. L'amiral nous apprend lui-même dans son Journal l'accueil que lui firent ces sauvages et comment il se concilia leur bienveillance et leur affection. « Ils venaient à la nage jusqu'aux chaloupes des navires où nous étions, nous apporter des perroquets, du fil de coton en pelotons, des zagaies et autres choses, pour les échanger contre de menus objets, comme grelots, grains de verroterie, en un mot, tout ce qu'on leur offrait, donnant volontiers tout ce qu'ils possédaient. Il me sembla, à tous les indices, que c'étaient des gens extrêmement pauvres. Parmi les hommes que je vis, aucun n'avait plus de trente ans. Ils étaient bien conformés de corps, et de physionomie gracieuse. Leurs cheveux étaient comme des crins de cheval, courts, et tombant sur les sourcils ; ils laissaient croître par derrière une longue touffe sans la tailler jamais. Leur teint naturel, comme celui des habitants des Canaries, n'est ni noir, ni blanc. »

Plusieurs se coloriaient de blanc, d'autres de rouge ou de quelque autre nuance qu'ils pouvaient trouver ;

quelques-uns se teignaient seulement la face, d'autres tout le corps; ceux-ci les yeux, ceux-là le nez.

Ils ne portaient point d'armes, et ne les connaissaient pas. Quand Christophe Colomb leur montra des sabres, ils les prirent du côté du tranchant et se firent des blessures dont ils paraissaient surpris. Ils n'avaient point de fer; leurs zagaies étaient des bâtons, dont quelques-uns avaient à l'extrémité une dent de poisson ou toute autre matière dure; d'autres étaient simplement d'un bois durci au feu.

Tous ces insulaires étaient généralement d'une belle stature. Colomb en vit quelques-uns qui avaient sur le corps diverses cicatrices; il leur demanda par gestes quelle en était la cause, et ils lui firent comprendre qu'il venait dans leur île des habitants des îles voisines pour les faire prisonniers, et qu'alors ils se défendaient. « Je crus et je crois encore, dit l'Amiral dans son journal, que leurs ennemis venaient de la terre ferme, afin de s'emparer d'eux pour en faire des esclaves. Ils doivent être d'excellents serviteurs et d'un bon caractère. Je m'aperçus qu'ils répétaient promptement tout ce qu'on leur disait, et je crois qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté, car ils ne me semblent appartenir à aucune secte. S'il plaît au Seigneur, j'en amènerai six à Son Altesse lors de mon retour, afin qu'ils apprennent à parler. Je n'ai vu dans cette île aucune espèce d'animaux, excepté certains perroquets. »

Le lendemain les naturels vinrent au vaisseau de l'Amiral dans des pirogues toutes d'un morceau, faites de troncs d'arbre, avec des lances longues et travaillées admirablement. Quelques-unes de ces pirogues étaient assez grandes pour contenir jusqu'à quarante et quarante-cinq hommes; il y en avait de plus petites, et dans quelques-unes il ne pouvait se tenir qu'un seul homme. Ils les dirigeaient à l'aide d'une rame semblable à une pelle à four. Si l'une de ces pirogues se renversait, tous ceux qui la montaient se jetaient à la nage, la remettaient à flot et vidaient l'eau au moyen de calebasses qu'ils avaient avec eux.

Christophe Colomb désira savoir si les naturels possédaient de l'or ; quelques-uns en avaient un petit morceau enfilé dans un trou percé à leurs narines. L'amiral parvint à apprendre par signes qu'en faisant le tour de leur île et en naviguant au midi, il trouverait un pays dont le roi avait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. « Je tâchai, écrit Colomb, de les décider à me conduire dans cette contrée, mais ils s'y refusèrent. Je résolus donc d'attendre au surlendemain, et de partir à une heure avancée pour aller vers le Sud-Ouest, où, selon les indices qu'ils me fournirent, il existait une terre qui s'étendait du midi au Nord-Ouest. Ils me firent entendre encore que les habitants de la contrée située dans cette dernière direction venaient souvent les combattre, et qu'eux-

mêmes allaient au Sud-Ouest chercher de l'or et des pierres précieuses. »

« Cette île est très grande, dit encore Colomb dans son Journal ; il y a beaucoup d'eau, un lac très vaste au milieu ; aucune montagne. Elle est si verdoyante que c'est un plaisir de la regarder, et les habitants en sont très dociles ; mais, avides des objets que nous avons, et persuadés qu'ils ne peuvent rien recevoir de nous s'ils n'ont quelque chose à donner en échange, ils dérobent s'ils en trouvent l'occasion, et se jettent à la nage. Tout ce qu'ils ont, ils le donnent pour la moindre chose qu'on leur offre, au point de prendre en échange jusqu'à des tessons d'écuelles et des morceaux de verre cassé; j'ai vu donner seize pelotons de coton pour trois *centi* de Portugal, valant environ une *blanca* de Castille [1] ; et ces seize pelotons pouvaient former à peu près vingt-cinq à trente livres de coton filé. Je défendis les trocs pour le coton, et je ne permis à personne d'en prendre, me réservant d'acquérir tout pour Vos Altesses, s'il y en avait en quantité suffisante. C'est un des produits de l'île ; mais le peu de temps que je veux y demeurer ne me permet pas de les connaîre tous. L'or qu'ils portent suspendu à leurs narines se trouve là aussi ; toutefois, je m'abstiens d'en faire chercher, afin de ne pas perdre mon temps, parce que je veux essayer d'aborder à l'île de Cipango. »

1. A peu près deux liards de notre monnaie.

Le 14 octobre, avant de prendre la route du Sud-Ouest où il comptait trouver plusieurs grandes îles, d'après les indications données par les indigènes, Colomb fit armer les chaloupes et les envoya reconnaître les côtes de l'île San-Salvador. Au Nord-Ouest on découvrit un port naturel, très profond et d'un accès facile aux plus grands navires ; un peu plus loin une presqu'île tellement bien située qu'avec quelque travail on eût pu en faire une forteresse imprenable. Les sauvages continuaient de suivre les Européens, soit sur le rivage, soit dans leurs canots ; et les habitants de l'autre côté de l'île, avertis par leurs compagnons, accouraient pour voir ces hommes extraordinaires et pour leur apporter à boire et à manger comme à des envoyés du ciel. Colomb remarqua en plusieurs lieux des sortes de maisons environnées d'arbres et d'arbustes en manière de jardins ; et, dans son esprit de sincère dévotion, il nota en certains endroits des pierres propres à la construction des églises.

L'amiral renvoya les indigènes qui l'accompagnaient à l'exception de sept d'entre eux qu'il désirait emmener en Castille pour les instruire dans la religion catholique et leur apprendre la langue espagnole. Il pensait qu'une fois baptisés, ces nouveaux interprètes pourraient l'aider puissamment à faire tout le bien qu'il s'était proposé, par la diffusion de l'Évangile, au milieu de ces peuplades de mœurs douces et paisibles.

A peine Colomb avait-il quitté San-Salvador qu'il vit surgir autour de lui une infinité d'îles, corbeilles fleuries sorties par centaines du sein des eaux. Les naturels qui étaient sur sa caravelle les nommaient l'une après l'autre dans la langue de leur pays. Colomb crut que cet archipel était les 7,488 îles que Marco Polo avait indiquées avec une assurance au moins singulière, assurance d'ailleurs partagée à cette époque par la plupart des navigateurs. Embarrassé par un si grand nombre d'îlots, Colomb se dirigea vers la terre qui lui parut la plus grande, à une distance d'environ sept lieues de celle qu'il avait quittée. Il en prit possession en y plantant une croix et lui donna le nom de *Sainte-Marie de la Conception.* Les caravelles mirent à l'ancre, mais l'île étant mal pourvue de vivres, elles firent voile le lendemain pour une autre île à laquelle l'amiral, désireux de ménager les susceptibilités du roi d'Aragon, donna le nom de *Ferdinandine.* Là les habitants, de figure semblable à ceux des îles voisines, avaient pourtant l'air plus civilisé. Ils étaient même plus rusés, et, au lieu de prendre tout simplement ce qu'on leur offrait en échange des productions de leur sol, ils ne craignaient point de marchander. Ils travaillaient le coton et tissaient des pièces d'étoffe dont ils se couvraient. Leurs cases étaient en forme de tente et tenues avec la plus minutieuse propreté ; une sorte de portail recouvert de branchages les garantissait de

la pluie et des vents, et plusieurs tuyaux étaient disposés à l'intérieur pour le passage de la fumée. Les indigènes dormaient dans des hamacs.

Parmi les habitants, on en distingua un qui portait au nez une lame d'or où étaient empreints quelques caractères ; l'amiral prit d'abord ces signes pour des lettres, et ce ne fut que plus tard qu'il se convainquit que les habitants de cet archipel ignoraient l'usage de l'écriture.

Tout, dans cette nature pittoresque et sauvage, était bien fait pour frapper l'imagination des navigateurs : la richesse de la végétation, la beauté et l'abondance des arbres qui mêlaient leurs feuillages touffus ; des oiseaux aux vives couleurs, des perroquets de plusieurs espèces, des poissons aux écailles nuancées d'or, de pourpre et d'azur, des lézards monstrueux et dont l'aspect les frappa d'abord d'épouvante.

Les habitants de la Ferdinandine apprirent à Colomb que, non loin de leur île, était une terre plus considérable à laquelle ils donnaient le nom de *Saamoto ;* l'amiral se mit en route pour la découvrir. Il arriva en vue de cette île le lendemain et l'appela *Isabelle.* « Mes yeux, écrit Colomb dans son journal, ne pouvaient se lasser d'admirer une verdure si magnifique et si différente de celle de nos climats. Les fleurs et les arbres du rivage nous envoyaient une odeur si agréable et si

embaumée que c'était pour l'odorat la chose la plus suave du monde. » De superbes futaies ombrageaient l'île, et des myriades d'oiseaux éblouissants peuplaient leurs profondeurs mystérieuses. De grands lacs aux eaux limpides s'étendaient au milieu des forêts, et un gazon frais et vert croissait dru sur leurs bords. Colomb était rempli d'étonnement ; il admirait le Créateur dans son œuvre, aspirant les senteurs dont l'atmosphère était chargée, surpris de la diversité des arbres et des fruits, regrettant seulement de ne point connaître tant de plantes : il pensait que Dieu, dans sa sagesse et sa générosité, ne les avait point faites inutiles.

L'amiral cependant se reprochait le temps qu'il perdait si volontiers dans la contemplation de ces merveilles. Son dessein n'était point de visiter ces contrées en détail, et d'ailleurs, écrivait-il à la reine, il n'y eût point réussi en cinquante ans : il voulait voir et découvrir le plus de pays nouveaux qu'il lui serait possible. Le but principal de ce premier voyage, Colomb l'avoue humblement, était de découvrir de l'or et d'en amasser une très grande quantité. Le grand homme ne s'intéressait à la recherche de l'or que parce qu'il sentait que de là dépendrait dans l'avenir la continuation de ses expéditions ; il connaissait le roi d'Aragon et savait que c'était le meilleur moyen de s'attirer son appui; il comprenait quel attrait magique exercerait sur

l'Espagne la vue de l'or, cette preuve matérielle et palpable de sa découverte, et il devinait que l'Occident devait se ruer à la conquête de cet or si fièvreusement convoité. Mais l'amiral ne prévoyait pas les excès que la passion de l'or ferait commettre, et, dans la simplicité de son âme, il ne pensait actuellement qu'à la civilisation et à la conversion des peuples éloignés de Dieu. Si, dans l'avenir, il osait entrevoir quelque chose, ce n'était que la délivrance des Lieux saints.

Colomb mit à la voile le 25 octobre, à minuit, pour aller à la recherche de richesses qu'il n'avait jamais tant enviées. Il ne pouvait manquer, disait-il, par l'aide de Notre-Seigneur,de rencontrer l'or là où il naît. Il fit route à l'Ouest-Sud-Ouest.Les jours suivants il aperçut huit nouvelles îles qui furent nommées îles de sable ou d'*Aréna*, parce que les caravelles n'y trouvèrent que peu de fond. On fut obligé d'avancer avec les plus grandes précautions dans ces mers basses et semées de rochers. Par prudence, l'amiral resta à la cape toute la nuit. Le samedi 27 octobre, vers le soir, on aperçut une grande terre : les Indiens qui étaient sur les navires l'appelaient *Cuba*.

Le dimanche 28, au point du jour, les caravelles entrèrent dans un grand fleuve : là le spectacle surpassait tout ce que l'imagination peut concevoir, et Colomb avoue qu'il ne vit jamais chose aussi magni-

fique. Pendant que les navires étaient au calme dans le hâvre formé par l'embouchure du fleuve, les chaloupes s'avancèrent pour sonder la passe. Les habitants qui couvraient le rivage s'enfuirent, et Colomb, de crainte de les alarmer davantage, fit défense à ses équipages d'atterrir. Le 29, sur les indications des Indiens qui l'accompagnaient, il leva l'ancre et navigua vers le couchant, pénétrant par les fleuves dans l'intérieur des terres pour contempler de plus près cette île de Cuba, la reine des Antilles, qu'il déclare lui-même la plus belle des contrées qu'aient jamais vue les yeux de l'homme.

Colomb crut qu'il avait abordé dans les parages du continent asiatique, et il crut reconnaître dans Cuba l'île de Cipango. Afin de s'en assurer, il résolut d'envoyer au roi de l'île un message et choisit pour remplir cette mission Luiz de Torres, Juif converti et fort versé dans la science des langues, auquel il adjoignit un Castillan et deux Indiens. Au bout de six jours, Luiz de Torres, le Castillan et les deux Indiens revinrent accompagnés de trois habitants. Les messagers avaient été reçus comme des êtres descendus des cieux ; on avait par tous les moyens tenté de les retenir et on leur avait prodigué les marques de la plus franche hospitalité. Ils racontaient les particularités curieuses de leur voyage : on les avait fait asseoir sur des sièges garnis d'or ; pour aliments on leur avait offert des

racines cuites, d'un goût comparable à celui des châtaignes ; ils avaient remarqué une foule d'oiseaux de diverses espèces, parmi lesquels ils n'avaient reconnu que des oies, des perdrix et des rossignols ; l'île ne contenait d'autres animaux que des chiens qui ne jappaient point. Les plaines étaient semées de maïs, sorte de grains dont ils avaient goûté avec plaisir. Ils ajoutaient que les indigènes se servaient pour allumer du feu de deux morceaux de bois qu'ils frottaient rapidement l'un contre l'autre ; qu'ils aspiraient tous, tant hommes que femmes, la fumée d'une plante odorante qu'ils nommaient *tabago* ou tabac, après l'avoir enroulée dans une feuille sèche. Enfin les messagers n'avaient pu recueillir aucun indice qui indiquât qu'on fût près du royaume du grand Khan ; aucun indice non plus qui permît de supposer l'existence de mines d'or.

Quelque chose pourtant devait réjouir le cœur de Colomb plus que la présence de l'or qu'il recherchait maintenant si avidement, c'était la douceur des habitants de Cuba qu'il croyait tout disposés à accepter l'Évangile. Il écrivait en effet aux rois : « Je tiens pour dit, Sérénissimes Princes, que du moment où des missionnaires parleront leur langue, ils se feront tous chrétiens. J'espère en Notre-Seigneur que Vos Altesses se décideront à y en envoyer quelques-uns, afin de réunir à l'Église des peuples si nombreux. » Dans la même lettre, il annonçait qu'il avait fait réparer ses

navires pendant son séjour à Cuba, et qu'il allait partir à la découverte de l'or, des épices et de nouvelles terres.

Le 14 novembre, il prit la direction de l'Est et se trouva au milieu de nombreuses îles. Il appela la mer qu'il parcourait la mer de Notre-Dame, ou de *Nuestra Señora.* Il navigua pendant deux jours à travers les canaux formés par ces îles à la verdure luxuriante. Le 16, étant descendu à terre, il vit deux grandes pièces de bois étendues sur le sol l'une sur l'autre et figurant une croix. Prenant cela pour un avertissement de la Providence, Colomb fit assembler ces madriers, et le 16 il fit solennellement dresser le signe du salut sur une éminence dégarnie de végétation et d'où l'on pouvait l'apercevoir de loin.

Le lendemain lundi, les trois navires étaient au large, faisant voile pour *Bohio* ou *Babèque*, vers le Sud-Est. Les Indiens prétendaient qu'on y ramassait l'or en grosses pierres, la nuit, à la clarté des flambeaux. Les vents rendirent la navigation très pénible.

Le 22 au matin les caravelles étaient réduites à deux. Les équipages de la *Santa Maria* et de la *Niña* cherchèrent vainement à apercevoir à l'horizon la voilure de la *Pinta.*

Le capitaine Martin-Alonzo Pinzon qui commandait la *Pinta* supportait mal l'autorité dont Colomb avait

été investi. Il se disait que, sans lui et ses frères, cet étranger qui les faisait travailler à sa propre gloire, serait peut-être encore à attendre des hommes et des navires. Puis la soif de l'or lui faisant oublier ses devoirs et ses serments, il déserta le pavillon de son chef, et entreprit d'aller seul à la découverte de cette Babèque qui, au dire des naturels indiens, resplendissait d'or et de perles. La *Pinta* étant très légère à la voile, l'aîné de Pinzon espérait arriver le premier dans cette île fortunée.

Cette désertion affecta profondément l'amiral. Outre qu'elle le privait d'une partie de ses ressources en hommes et de son meilleur vaisseau, il sentit en plein cœur cette première blessure que lui faisait l'envie. Il continua sa route, consolé par le spectacle auquel il lui était donné d'assister, enthousiasmé des prodigieuses beautés de ce nouveau monde dont il était le révélateur, trouvant ici des terres d'une fertilité inouïe, là un port où cent vaisseaux eussent pu tenir à l'ancre, plus loin des montagnes couvertes de majestueuses forêts, « rencontrant tous les jours, disait-il, une chose meilleure que la précédente, étant allé de bien en mieux dans toutes ses découvertes ».

Ayant peur de s'attarder dans l'admiration de ces îles au détriment de ce qui était devenu son principal objet, il résolut de ne pas toucher terre, avouant qu'il

s'arrêtait toujours plus qu'il n'en avait d'abord l'intention, entraîné qu'il était par la joie qu'il ressentait à l'aspect de cette nature si fraîche, si riante et si variée.

Le 28, en longeant la côte de Cuba au Sud-Est, les caravelles entrèrent dans un port creusé par les eaux d'un fleuve profond. Des montagnes s'étageaient graduellement vers des sommets plus élevés qui se perdaient dans un horizon lumineux. La végétation, si puissante dans les îles qu'il avait déjà visitées, prenait là des proportions gigantesques, et la richesse d'un sol fertile éclatait de toutes parts avec une incroyable fécondité. La nature exubérante des tropiques avait marié dans cet endroit favorisé toutes ses forces et toutes ses grâces.



# CHAPITRE VIII

*Puerto-Santo* ; le Port de *Saint-Nicolas* ; Découverte de l'île d'Haïti à laquelle Colomb donne le nom d'*Hispaniola*, plus tard Saint-Domingue. L'île de la *Tortue*. — Rapports des Espagnols avec les naturels d'Hispaniola ; le cacique Guacanagari. — Naufrage de la *Santa-Maria*. Premier établissement des Européens aux Antilles. Colomb fait construire un fort à Hispaniola. Il y laisse une petite garnison sous les ordres de Diégo de Arana. — Il part pour l'Europe avec la *Niña*. Arrivée de la *Pinta* ; excuses d'Alonzo-Martin Pinzon. Colomb, par prudence, accepte sa soumission. Terrible tempête, pendant laquelle les deux caravelles sont séparées. Vœux que font les équipages. — Colomb confie à la mer le récit de sa découverte. — Arrivée aux Açores ; le gouverneur portugais veut arrêter Christophe Colomb. — Autre tempête qui force la *Niña* à aborder en Portugal.

CHRISTOPHE donna à ce lieu, où tant de charmes et de splendeurs étaient réunis, le nom de Port-Saint ou *Puerto-Santo*. Il lui semblait qu'il se trouvait au milieu d'illusions et de prestiges ; un moment il crut qu'il n'aurait point le courage de s'arracher à tant d'enchantements. Essayant de décrire ces paysages qui l'avaient plongé dans un véritable ravissement, il s'excusait de ne pouvoir exprimer la millième partie de ce qu'il éprouvait. Il remerciait Dieu de toutes ces choses ; il lui témoignait aussi sa reconnaissance de ce que, parmi les dangers

inséparables d'une telle navigation, sa santé était toujours restée bonne. « Grâce à Notre-Seigneur, écrivait-il, pas un seul des gens de mon équipage n'a ressenti jusqu'à ce jour le moindre mal de tête ; pas un seul n'a gardé la chambre pour cause de malaise, si ce n'est un vieux matelot qui toute sa vie a souffert de la gravelle, et qui a été guéri dès notre arrivée en ce pays. »

Puis, comme s'il prévoyait que ces contrées bénies dussent être plus tard souillées par le crime et la passion de l'or qui mène au crime, il suppliait les souverains d'Espagne d'en défendre l'accès à tous ceux qui pourraient y apporter quelque germe de corruption. « Que Vos Altesses ne permettent à aucun étranger de mettre le pied dans ce pays et d'y commercer, s'il n'est chrétien catholique ; à aucun Espagnol d'y aborder, s'il n'est pas entièrement chrétien, puisque le projet et l'exécution de cette entreprise n'ont eu d'autre but que l'accroissement et la glorification de la religion chrétienne. »

Certes le dessein de Christophe Colomb se révèle ici dans toute sa naïve vérité. Qu'on n'aille plus se méprendre sur les motifs qui ont inspiré sa conduite ; qu'on n'aille plus l'accuser follement d'avoir cédé à la passion qu'il avait des richesses et à l'ambition qu'il avait des honneurs. L'inventeur du nouveau monde

défendait son œuvre ; il la trouvait belle et voulait que la pureté de la religion rendît ces contrées dignes en tout de la main généreuse qui les avait semées, comme autant de perles précieuses, au delà des abîmes de l'Océan.

Le 1er décembre, Colomb fit ériger sur une hauteur, dominant le port, le signe sacré de notre Rédemption. Il prenait, au nom de Dieu, possession de ces îles magnifiques.

Le 4 décembre, après six journées passées à Puerto-Santo, l'amiral fit lever les ancres, et les caravelles continuèrent leur route vers l'Ouest.

Le 6 décembre, les navires entrèrent dans une anse que Colomb mit sous l'invocation de la Vierge. Il donna le nom de *Cap de l'Étoile* à un promontoire qui s'avançait dans la mer. Vers le soir ayant reconnu un beau port, en l'honneur du saint dont l'Église célèbre ce jour-là la fête, il l'appela du nom de *Saint-Nicolas*.

La côte que suivaient les caravelles présentait des montagnes et des collines dont l'aspect rappela aux équipages l'aspect de leur patrie. Quelques hommes ayant mis à la mer des embarcations jetèrent leurs filets ; on prit une quantité de poissons tout à fait semblables à ceux qui peuplent les mers d'Espagne, des soles, des saumons, des sardines et des mulets.

Les plaines qui s'étendaient, du rivage à l'intérieur, entre les collines boisées, avaient aussi quelque analogie avec les plaines de la Castille. Christophe Colomb donna à cette île le nom d'*Hispaniola*, île espagnole, nom bien doux à l'oreille de ses compagnons et qu'ils se plaisaient à répéter comme un écho de celui de la patrie lointaine. C'était l'île que l'amiral cherchait sous le nom de *Bohio*, et que les indigènes appelaient également *Haïti*.

Le 12 décembre, l'amiral, selon sa pieuse coutume, fit planter une croix sur le rivage, non seulement pour constater les droits du royaume de Castille, mais « principalement en signe de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et en l'honneur de la chrétienté. »

Les insulaires avaient d'abord pris la fuite, et c'était vainement que l'amiral et ses matelots avaient essayé de se mettre en rapport avec eux. Quand les Espagnols eurent pénétré dans l'intérieur, ils ne virent que des habitations désertes. Pourtant quelques soldats ayant pris un indigène, Colomb à qui il fut amené lui donna de menus présents; puis il le fit reconduire après l'avoir traité avec bonté. Le lendemain, neuf soldats accompagnés d'un Indien de San-Salvador s'avancèrent jusqu'à près de cinq lieues dans le pays. Ils arrivèrent à un village assez considérable et qui ne comprenait pas moins de mille maisons. Les habitants prirent la

fuite, mais rassurés par le récit de l'indigène que Colomb avait si humainement accueilli, encouragés aussi par le témoignage de l'Indien, ils revinrent bientôt et s'approchèrent sans défiance des Castillans. On sut plus tard la raison de leur frayeur et en même temps de leur prudence : ces îles étaient souvent désolées par les incursions des sauvages de *Caniba*, ou *Caraïbes*, race guerrière et féroce, qui venaient d'îles éloignées sur leurs canots armés, et qui, après avoir fait des prisonniers, se nourrissaient de leur chair.

Les neuf soldats retournèrent aux caravelles. Ils avaient trouvé des champs fertiles chargés d'arbres fruitiers, des plaines fleuries comme celles de Castille au printemps, bien qu'on fût au mois de décembre. Toutefois ils n'avaient rien vu qui les mît sur la trace de l'or qu'ils cherchaient.

Colomb mit à la voile à la découverte de l'île de Babèque que les Indiens citaient comme le pays où l'or était en abondance ; mais les vents contraires ayant porté la *Santa-Maria* et la *Niña* sur l'île de la *Tortue*, l'amiral rejoignit Hispaniola.

Cette fois, les naturels accoururent en foule au-devant des Castillans. Colomb ordonna à ses gens de les traiter avec la plus grande affection et de les regarder comme des frères, « parce que c'étaient les peuples les meilleurs du monde, et surtout, écrivait l'amiral, parce

que j'ai en Notre-Seigneur la ferme espérance que Vos Altesses les rendront tous chrétiens. »

Le roi du pays, ayant entendu parler de ces étrangers qui étaient venus comme par prodige dans d'énormes vaisseaux, et qui ne faisaient point de mal à ses sujets mais leur distribuaient au contraire des présents, voulut lui aussi visiter ceux qu'il supposait être des personnages célestes. Suivi d'une escorte de deux cents hommes, il s'arrêta un moment sur le rivage, ordonna à sa troupe de l'attendre, et lui-même, avec deux de ses officiers, monta sur la caravelle de Colomb. L'amiral lui offrit des rafraîchissements, mais le *cacique*, ainsi que l'appelaient les siens, n'y toucha que du bout des lèvres, par une sorte de courtoisie. Il présenta à Christophe Colomb une ceinture ornée de bijoux d'or finement ciselés ; et l'amiral, s'apercevant qu'il regardait avec envie la courtepointe de son lit, lui en fit don aussitôt. Un des Indiens de San-Salvador qui commençait à servir d'interprète lui expliqua que l'amiral était lieutenant des rois de Castille et de Léon, les plus grands princes du monde ; mais le cacique n'en crut rien et demeura persuadé qu'il venait du ciel. Ce cacique était le chef principal de Haïti et se nommait Guacanagari.

D'autres caciques accoururent auprès des navigateurs. Colomb les reçut avec bienveillance, leur donna des verroteries, des anneaux de cuivre et de laiton des grelots, des bonnets d'étoffe.

Le 21 décembre, Guacanagari fit prier Colomb de se rendre à sa cour ; il lui envoyait par des messagers un masque fait de bois léger, et dont les yeux, le nez, la langue et les oreilles étaient d'or pur. L'amiral, soit que le vent eût manqué, soit qu'il écoutât les conseils de la prudence, dépêcha à Guacanagari quelques-uns de ses officiers. Ils revinrent bientôt, émerveillés de l'accueil qu'ils avaient reçu du grand cacique. Ils rapportaient pour Colomb des présents assez riches, des morceaux d'or, des perroquets apprivoisés. Ils racontèrent que, lorsqu'ils passaient dans les villages, les naturels se précipitaient sur leurs pas et baisaient la terre où ils avaient marché.

Le lundi, 24 décembre, la *Santa-Maria* et la *Niña* profitèrent du vent qui s'élevait de terre pour sortir du port. Colomb se proposait d'aller visiter le grand cacique Guacanagari. Vers le milieu de la journée, la brise mollit tout à coup, et les caravelles tinrent leur route sans guère avancer. La *Niña* gouvernait dans les eaux de la *Santa-Maria*, à un mille environ. L'amiral était extrêmement fatigué, soit que les soins du commandement l'eussent empêché de prendre du repos, soit que l'affluence des indigènes venus pour le saluer ne lui eût laissé aucune trêve. Vers les onze heures du soir, il quitta le pont du navire et descendit dans sa chambre où il se jeta tout habillé sur son lit.

La mer était calme et les parages dans lesquels on naviguait ne paraissaient point dangereux.

L'officier de quart se sentit gagner par le sommeil ; il confia la barre à un pilote pour aller se coucher. Le pilote en fit autant, et chargea un novice inexpérimenté de prendre sa place. Ce novice se laissa peu à peu entraîner par les courants sur un banc de sable où le navire échoua. L'amiral fut debout en un instant, et le premier de son équipage. Avec un étonnant sang-froid, il essaya de remédier à la coupable négligence des siens, ordonna de mettre à la mer une embarcation et d'aller jeter une ancre à quelque distance. Il pensait que, grâce à ce point d'appui, la *Santa-Maria*, un peu soulagée, se remettrait à flot. Mais ceux qu'il avait chargés d'exécuter cette manœuvre, aussitôt qu'ils eurent sauté dans la chaloupe, s'éloignèrent à force de rames, ne songeant qu'à se tirer du péril, et allèrent accoster la *Niña*. Vincente Yañez Pinzon refusa de prendre ces déserteurs à son bord, et envoya de suite un canot au secours de l'amiral. La *Santa-Maria* était perdue sans ressource ; l'avant s'était profondément engagé dans le sable, et Colomb dut se résigner à l'abandonner. Il rejoignit la *Niña* avec les hommes qui lui restaient.

Le lendemain, dès l'aube, Colomb envoya des messagers à Guacanagari pour lui apprendre la perte de

sa caravelle. Le grand cacique dépêcha un grand nombre de ses gens et plusieurs canots afin d'aider au déchargement de la *Santa-Maria*. Grâce à leur activité, le sauvetage du navire fut opéré en quelques heures, et les naturels qui s'y employèrent ne dérobèrent même point un bout de corde.

Guacanagari se montra inconsolable de ce désastre qui touchait d'autant plus l'amiral qu'il ne lui demeurait plus maintenant qu'un navire, la *Niña*, depuis que Martin Alonzo Pinzon l'avait privé par sa lâche désertion du secours qu'il était en droit d'attendre de la *Pinta*. Le grand cacique lui offrit tout ce qu'il possédait pour réparer cette perte.

L'amitié que ce chef lui témoignait, aussi bien que le naufrage de la *Santa-Maria*, naufrage dans lequel rien de ce qu'elle contenait n'avait disparu, ni les marchandises, ni les vivres, ni les armes, amenèrent Christophe Colomb à penser que « si Dieu avait permis qu'il échouât sur cette terre, c'était afin qu'il s'y établît. » L'amiral résolut donc de bâtir un fort à cet endroit, avec l'acquiescement de Guacanagari. Celui-ci favorisa ce projet de tout son pouvoir : non seulement il portait à ces étrangers une vive affection, mais il voyait en eux de puissants alliés contre ses ennemis les Caraïbes, ces tribus sanguinaires qui, dans leur appétit de chair humaine, venaient ravager l'île paisible d'Haïti.

Christophe Colomb, pour confirmer l'espérance des insulaires, et en même temps pour leur inspirer une crainte qu'il jugeait salutaire, fit tirer devant eux quelques coups d'artillerie. Tous s'imaginèrent que les Espagnols avaient la foudre en leur pouvoir. « Avec ces armes, dit l'amiral à Guacanagari, je vous rendrai victorieux de ceux qui vous attaqueront. »

On travailla dès lors à la construction d'un fortin. Colomb en dessina lui-même les plans et en surveilla l'exécution. Il était protégé par des remparts de terre que soutenaient des pieux reliés par quelques grosses charpentes du navire échoué, environné d'un fossé assez profond, et défendu par plusieurs des pièces de canon de la *Santa-Maria.*

Colomb pressa l'achèvement du fortin. Il lui tardait de partir et d'aller porter en Espagne l'annonce de ses découvertes. Seule des trois caravelles qu'il avait en abordant le Nouveau-Monde, la *Niña* lui restait, et il craignait qu'un accident semblable à celui qui avait occasionné la perte de la *Santa-Maria* ne vînt lui rendre le retour désormais impossible. Il assembla donc ses gens et choisit parmi les plus forts et les plus résolus trente-neuf hommes qui devaient constituer la garnison du fort. Il en confia le commandement à Diégo de Araña et lui adjoignit deux lieutenants, Pedro Guttierez et Rodrigo de Escovedo. Il leur donna des instruments, un grand nombre d'armes, la chaloupe

de la *Santa-Maria*, et des vivres pour une année. Il leur laissa beaucoup de marchandises, afin qu'ils pussent continuer le commerce entrepris avec les insulaires, et diverses sortes de graines pour ensemencer les terres. Quelques ouvriers, un charpentier, un armurier, un tailleur et un cordonnier complétaient la petite garnison.

Après avoir donné à ses gens les plus touchantes instructions, leur avoir recommandé la paix et la concorde entre eux, la prudence et la bonté envers les peuples au milieu desquels il les laissait, leur avoir représenté qu'ils devaient étudier la langue du pays et attirer les insulaires à la religion chrétienne autant par la douceur que par l'exemple, Christophe Colomb fit ses adieux au roi Guacanagari. Il lui envoya de nouveaux présents, gages d'une nouvelle alliance, et reçut de lui la promesse qu'il traiterait les Espagnols comme ses sujets.

Le vendredi, 4 janvier, la *Niña* fit voile pour l'Europe; Colomb désirait en même temps reconnaître les côtes d'Hispaniola.

Le dimanche suivant, les vigies de la *Niña* signalaient un navire qui suivait même route. C'était la *Pinta*. Martin Alonzo Pinzon avait-il essayé jusque-là de se dérober aux sévères reproches et aux châtiments que méritait sa conduite, et n'avait-il été amené en

vue de son chef que par hasard, ou plutôt par permission divine ? Il prétendit que non, que les mauvais temps l'avaient empêché de rejoindre l'amiral ; bref il donna toutes sortes d'excuses de son absence. Bien que Christophe Colomb n'ajoutât pas foi à son récit, il se tut et reçut avec bienveillance une soumission qui n'était qu'apparente. L'amiral se sentait isolé au milieu de ces équipages tout dévoués aux Pinzon ; il crut qu'il valait mieux patienter que donner prise à l'envie, et il se résigna de peur d'amener des troubles, et d'être, par sa justice, l'occasion de quelque révolte.

Cependant les caravelles étaient incapables de tenir longtemps la mer ; le 7 on avait dû boucher une voie d'eau dans la cale de la *Niña*. Le 11, un vent favorable pour le retour vint à souffler, et Colomb, abandonnant l'idée qu'il avait eue de côtoyer Hispaniola, mit le cap sur l'Espagne. Il espérait, malgré la quantité d'eau que faisaient les navires, que Dieu qui l'avait si miraculeusement conduit, le ramènerait au port. Le 16 janvier, les deux caravelles cinglèrent au Nord-Est.

La navigation de la *Niña* et de la *Pinta*, bien qu'incertaine au jugement des pilotes, fut assez heureuse pendant un mois ; cette dernière pourtant avait éprouvé quelques avaries, et souvent la *Niña* pour l'attendre était obligée de diminuer sa voilure. Les vivres baissaient aussi; des thons et un gros requin dont on réussit

à s'emparer vinrent renouveler les provisions qui s'épuisaient.

Le 12 février, les deux caravelles avaient fait environ cinq cents lieues, lorsqu'elles essuyèrent une terrible tempête. Colomb avait fait carguer les voiles dès que le vent eut commencé à fraîchir. L'ouragan bientôt redoubla de violence, et les navigateurs n'eurent plus dès lors aucun espoir. La *Pinta*, incapable de se tenir au vent et de manœuvrer, fut entraînée au loin parmi le bouleversement des vagues furieuses ; et la *Niña* qui laissait aller au vent la crut perdue.

L'amiral, voyant le naufrage inévitable, proposa à son équipage de faire un vœu. On tira au sort pour savoir lequel irait, au nom de tous, en pèlerinage à Santa-Maria de Guadalupe. Le sort désigna l'amiral. Le péril augmentant, un second pèlerinage fut promis; un troisième vœu fut fait pareillement dans un moment de danger imminent, et cette fois encore le sort tomba sur Christophe Colomb. Enfin, tous firent le vœu d'aller pieds nus à l'église de la Vierge la plus voisine du lieu où l'on pourrait aborder.

La force de l'ouragan ne baissait point cependant, et la persistance de cette affreuse tempête avait rempli toutes les âmes de terreur. L'amiral, croyant toucher à la mort, souffrait cruellement, non point de la perte d'une vie dont il avait si souvent fait le sacrifice, mais bien à la pensée que ses travaux pouvaient

demeurer stériles et que ses découvertes resteraient inconnues. Il descendit alors dans sa cabine, traça à la hâte sur un parchemin les circonstances principales de son voyage ; et ayant entouré ce parchemin d'une toile goudronnée, il le renferma dans un gâteau de cire ; puis plaça, dans une barrique qu'il boucha hermétiquement, ce testament par lequel il léguait un monde à la couronne d'Espagne. Un peu rassuré désormais, Colomb remonta sur le pont et fit jeter la barrique à la mer.

La tempête s'apaisa un peu, et le vendredi 15 février, au matin, les vigies signalèrent une terre dans la direction du Nord-Est. La violence des lames ne permettait point toutefois d'en approcher. Les uns crurent avoir devant eux la roche de Cintra, voisine de Lisbonne ; les autres s'imaginaient être dans les parages de l'île de Madère. Seul, Colomb jugea par ses observations qu'on était en vue d'une des Açores.

Il ne se trompait point, et le lendemain on reconnut l'île Sainte-Marie. Il aborda le 18 février. Don Juan de Castañeda, gouverneur des Açores pour le roi de Portugal, envoya complimenter Colomb et lui fit porter des rafraîchissements. Rassuré par cet accueil, l'amiral ne pensa qu'à l'accomplissement du vœu qu'avait fait son équipage ; il fit descendre une partie de ses hommes afin qu'ils allassent en procession à une chapelle

voisine; lui-même se proposait d'y aller le lendemain avec le reste de ses gens. Les Castillans étaient sans armes et pieds nus. A peine eurent-ils marché quelques centaines de pas, qu'une troupe de Portugais se jeta sur eux et les fit prisonniers. Surpris de ne point les voir revenir, l'amiral se douta de quelque chose; il apprit que tous les sujets du roi de Portugal avaient ordre de s'emparer de sa personne, en quelque endroit qu'on pût l'arrêter. Voilà la manière indigne d'un prince que Don Joan employait pour se venger de Colomb, alors qu'il n'avait à lui reprocher que son succès. Nous nous trompons, le roi de Portugal avait contre l'amiral un plus sérieux grief : sa propre déloyauté.

Colomb se disposait à tirer vengeance des Portugais, lorsque le gouverneur des Açores intervint, feignit l'étonnement, parla de méprise; si bien qu'ayant obtenu satisfaction et ses hommes lui étant rendus, Colomb poursuivit sa route.

Le temps devenant favorable, il fit prendre la direction de l'Est qu'on suivit heureusement jusqu'au second jour de mars. Le 3, éclata une tempête aussi furieuse que la première; on fit vœu cette fois d'envoyer quelqu'un de l'équipage à Notre-Dame de la Cinta, dans la province d'Huelva, et le sort tomba une troisième fois sur l'amiral. On s'abandonna aux vents pendant la nuit, sans règle et sans espérance. Enfin, le 4, après

avoir reconnu la terre dans l'obscurité, on vit à la pointe du jour la roche de Cintra. « Quoique le vent parût fort bon pour s'avancer vers l'Espagne, la mer continuait d'être si grosse, qu'on se crut obligé d'entrer dans la rivière de Lisbonne. »

On atteignit, au prix des plus grandes difficultés, le mouillage de Rastello. Colomb aussitôt écrivit deux lettres, l'une aux rois de Castille et d'Aragon pour les informer de son arrivée, l'autre au roi de Portugal pour lui demander la permission d'aller mouiller dans le port de sa capitale.



# CHAPITRE IX

Accueil fait à C. Colomb par le roi de Portugal. Le Vice-Roi des Indes arrive au port de Palos. Honneurs rendus à l'inventeur du Nouveau-Monde. — Retour de la *Pinta*. Dépit de Martin Alonzo Pinzon quand i apprend que Colomb est arrivé sain et sauf. — Sa mort. — Colomb est appelé à la cour. Sa marche triomphale de Séville à Barcelone. — Audience que Colomb reçoit des rois; il leur fait le récit de son voyage. Il est comblé de faveurs par les souverains et par les grands. — La bulle de démarcation réglant les découvertes des Espagnols et des Portugais. — Préparatifs pour une seconde expédition. Colomb part avec trois caraques et quatorze caravelles. Découverte de la *Dominique* après une heureuse traversée. Les îles *Caraïbes ;* la *Guadeloupe ;* Arrivée à Hispaniola. Désolation de Colomb en apprenant la ruine de la Colonie et le massacre de la garnison par les sauvages. Fidélité de Guacanagari.

PAR quelles mortelles angoisses avait dû passer Christophe Colomb ! Par quelles douleurs seules réservées aux grandes âmes Dieu avait-il permis qu'il fût éprouvé! La perfidie et la basse jalousie des hommes, les océans furieux et les vents déchaînés, le mépris, la misère, la honte aussi de se voir si longtemps méconnu, tout l'avait assailli tour à tour. Près d'atteindre le but suprême de son existence et d'apporter à l'Europe un nouveau monde, il avait failli périr; périr sans avoir pu donner à ceux qui le dédaignaient une preuve indéniable de son génie,

non plus qu'à ceux qui croyaient en lui une justification de leur confiance. Maintenant il allait entrer tout vivant dans l'admiration de la postérité. C'est à Dieu qu'il le devait et il ne savait comment le remercier de l'avoir si visiblement secouru. « Béni soit le Seigneur, disait-il ; béni soit le Seigneur qui donne la victoire et le succès à qui suit ses voies. Il l'a miraculeusement prouvé en ma faveur. J'ai entrepris un voyage contre l'avis d'un grand nombre de personnages distingués ; tous traitaient mon dessein de chimère. J'espère en Dieu que le résultat fera grand honneur à la chrétienté. »

Et voilà que la chrétienté se remuait à l'annonce de cette découverte qui élargissait prodigieusement l'horizon des peuples de l'Occident. Le roi de Portugal, vaincu par l'enthousiasme de ses sujets, dissimula son dépit : peut-être, malgré toutes les actions blâmables dont il s'était rendu coupable envers Colomb, subissait-il l'ascendant de cet homme supérieur qu'il se reprochait surtout d'avoir éconduit. Il l'invita à se rendre à sa cour et donna l'ordre de pourvoir à tous ses besoins. Colomb se rendit sans défiance à la royale invitation. Les seigneurs de la cour vinrent au-devant de lui et l'accompagnèrent jusqu'au palais. Joan II l'accueillit comme il le devait faire, lui prodigua les marques de son intérêt, le fit asseoir et couvrir devant lui et prit le plus grand plaisir à entendre de sa bouche les circon-

stances de son voyage. Deux fois il le revit avec la même satisfaction, et l'ayant comblé d'honneurs et de présents, il lui donna congé d'aller à Lisbonne. Il lui permit même de rejoindre l'Espagne par son royaume et lui offrit de le faire escorter jusqu'à la frontière. Colomb remercia le roi de cette faveur, mais ne voulut point en profiter.

On dit que des courtisans, pénétrant la secrète envie que le roi de Portugal devait ressentir, lui offrirent d'assassiner l'inventeur du Nouveau-Monde. Joan oublia ses ressentiments passés et aussi ses injustices: il défendit toute tentative contre celui dont il avait pressenti le génie, mais dont un orgueil mal entendu l'avait empêché de se servir et, par là, d'augmenter sa propre gloire.

Revenu à bord de la *Niña*, l'amiral remit à la voile pour l'Espagne le 13 mars. Le vendredi 15, vers midi, il entra dans le port de Palos. C'était également un vendredi, le 3 août, qu'il en était parti. En sept mois et demi environ, il avait achevé la plus grande navigation qu'on eût faite encore en plein Océan, « entreprise qu'il avait sans doute regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années. »

Quand la *Niña* fut en vue du port de Palos, quand on eut reconnu flottant à ses mâts le pavillon de l'expédition et l'étendard de Castille, ce fut dans la petite

ville une indescriptible émotion. Ceux-ci quittant leurs affaires et ceux-là leurs plaisirs, tous se précipitèrent aussitôt sur le rivage, faisant retentir les airs de joyeuses acclamations. Les boutiques furent fermées, les rues furent jonchées de fleurs. Les cloches des églises sonnèrent à toute volée et le canon tonna comme à l'annonce d'une grande victoire. C'était une victoire, en effet, et la plus éclatante qu'eût remportée jusqu'ici la civilisation sur la barbarie.

« En débarquant, Colomb fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au roi. Tout le peuple en procession solennelle l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église où ils allèrent remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus important qui eût jamais été entrepris.

Quelques heures plus tard, une autre caravelle entrait dans le port de Palos. C'était la *Pinta*. Martin Alonzo Pinzon, séparé de la *Niña* par la tempête, était persuadé que la petite caravelle de Colomb avait péri dans la tourmente. Poussé par les vents sur les côtes de Biscaye, il avait adressé aux rois la relation d'une découverte dont il s'attribuait le mérite, et, avant de se rendre à la cour, il venait triompher dans sa ville natale. Quand il aperçut la *Niña* sous pavillon amiral, une grande rage l'étreignit. Craignant que Colomb n'usât vis-à-vis de lui de rigueur et ne le fît mettre aux fers,

il prit la fuite. Il revint peu après à Palos, mais si malade de fatigue et de chagrin, si douloureusement consumé par l'envie, qu'il mourut au bout de peu de jours.

Avant de partir pour Séville, l'amiral voulut accomplir les vœux qu'il avait faits pendant le voyage. Quand il se fut acquitté envers Dieu et la Vierge, il rédigea une relation détaillée de son expédition qu'il envoya à Barcelone où se trouvait alors la cour. Puis il se mit en route, suivi des richesses qu'il avait rapportées des îles lointaines, et des Indiens dont il s'était fait accompagner. Il devait attendre à Séville les ordres du roi et de la reine.

Ceux-ci avaient une aussi grande impatience de le voir que lui-même d'arriver à la cour. Il reçut à Séville une missive royale portant cette suscription : « A Don Christophe Colomb, notre amiral de la mer océane, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes dans les Indes occidentales. » Ferdinand et Isabelle l'assuraient de leur affection et de leur reconnaissance, le pressaient de se rendre à Barcelone et le consultaient sur les dispositions à prendre pour une nouvelle expédition qui achèverait son ouvrage.

« De Séville à Barcelone, le voyage de Colomb fut un continuel triomphe. Les grands chemins et les campagnes retentissaient des acclamations des peuples

qui abandonnaient tout pour le voir. On sortait au-devant de lui de toutes les villes par où il devait passer. »

Les marins de la *Niña* lui faisaient cortège ; un pilote portait le pavillon de Castille qui avait servi d'enseigne à l'expédition; des matelots venaient ensuite, étalant aux yeux des foules émerveillées des plantes, des armes et des animaux inconnus. Tous voulaient voir des choses si rares et dont l'aspect étrange leur causait une admiration mêlée de frayeur. On s'étonnait de la grandeur des végétaux, de la forme singulière des arbustes, de la prodigieuse grosseur des fruits. Des alligators, des serpents, des iguanes qu'on avait empaillés causaient aux curieux je ne sais quelle épouvante, tandis qu'ils se poussaient les uns sur les autres pour regarder de plus près les couronnes de plumes, les masques et les bracelets d'or, les ceintures délicatement ouvragées. Des perroquets de plus de quarante espèces différentes mêlaient leurs cris discordants aux rumeurs du peuple qui ne se lassait point de contempler leurs riches couleurs. Sept Indiens, peints en rouge et en blanc selon leur usage et parés de leurs ornements, attiraient surtout les regards. Enfin venait l'amiral, monté sur un beau cheval et revêtu de son costume d'apparat. Et quand on l'apercevait, on ne pensait plus à tant d'objets étranges ; c'était à lui seul qu'allait l'admiration des hommes ; c'était lui seul qu'on

acclamait, lui seul que les mères montraient aux enfants qu'elles élevaient dans leurs bras.

Christophe Colomb arriva à Barcelone le 15 avril 1493. Tout avait été préparé pour lui faire une réception que ses services justifiaient et que réclamait l'enthousiasme des foules.

Les courtisans allèrent en nombre au-devant de lui et le conduisirent jusqu'au palais où l'attendaient les rois. Lorsque Colomb parut en leur présence, Ferdinand et Isabelle firent quelques pas vers lui, et comme il se prosternait pour leur baiser la main, suivant le cérémonial en usage à la Cour de Castille, tous deux le relevèrent et le firent asseoir près de leurs trônes. « On le reçut, dit un historien, non seulement comme s'il eût été un grand homme, mais un grand d'Espagne. » La reine lui ordonna de se couvrir, et quand il eut obéi, elle et son époux le prièrent de leur faire le récit de son voyage et de ses découvertes. Christophe Colomb parla avec une éloquente simplicité ; il reporta à Dieu, auteur de tous biens, l'honneur de l'entreprise, montrant que le résultat qu'on avait obtenu n'était que la récompense de la piété des souverains et de leur zèle pour la foi catholique. Il fit voir, dans ses religieuses espérances pour l'avenir, tant de milliers d'âmes sauvées et qui jusqu'ici n'avaient vécu que dans l'ignorance et la superstition. Ensuite il décrivit

le pays et ses habitants, les richesses de toutes sortes qu'il avait reconnues, la beauté des paysages l'incroyable fécondité des terres. Si bien que, selon le mot de Las Casas, les rois semblaient goûter en cet instant les délices du paradis.

L'assemblée écoutait, charmée, l'homme dont les yeux avaient contemplé tant de choses merveilleuses; tous s'imaginaient les voir à leur tour et se sentaient irrésistiblement portés vers ces contrées dont la splendeur tenait du rêve, et où, comme en un rêve, on pouvait ramasser l'or parmi les pierres.

Le roi et la reine se mirent ensuite à genoux ; et le peuple les imitant, tous rendirent grâces à Dieu ; et le *Te Deum* retentit, entonné par les musiciens de la chapelle royale et répété au dehors par les foules empressées.

Ferdinand était donc revenu de ses hésitations et de son injurieuse indifférence. Christophe Colomb rapportait de l'or et en faisait espérer des monceaux : il n'en fallait pas davantage pour avoir changé les sentiments du roi d'Aragon. Depuis, il affecta de ne paraître dans la ville qu'avec le prince son fils à sa droite et Christophe Colomb à sa gauche, lui témoignant publiquement une déférence marquée, ne négligeant aucune occasion de lui accorder de nouveaux honneurs. Le premier ministre d'Espagne, le grand

Cardinal, Pierre Gonzalès de Mendoza, « le traita dans un festin où non seulement il lui donna la première place, mais le fit servir à plats couverts, avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai ; ce que tous les seigneurs observèrent en le traitant à leur tour. » Doña Isabelle renchérit encore sur tant de précieuses faveurs : elle lui octroya des armoiries écartelées des armes royales de Castille et de Léon, avec cette devise :

*Por Castilla y por Leon,*
*Nuevo Mundo Hallo Colon.*



Armoiries de Christophe Colomb.

Les frères de l'amiral eurent part également aux libéralités des souverains. Barthélemy et Diégo, le plus jeune, que Colomb avait fait venir auprès de lui, accompagneront désormais leur aîné, et nous les verrons, selon les caprices de la fortune et des hommes, partager la gloire de ses travaux et aussi ses disgrâces imméritées.

Quelques difficultés cependant avaient surgi au sujet de l'expédition de Christophe Colomb. Le pape

Martin V avait concédé au roi de Portugal tous les pays à découvrir, du cap Bojador et du cap Non jusqu'aux Indes. L'Espagne portait donc atteinte, en s'appropriant les découvertes de Colomb, aux droits de possession du Portugal, et le roi Joan expédia une escadre pour les occuper. Ferdinand promit réparation; en même temps, on recourut à Rome, d'où vinrent les bulles d'Alexandre VI, qui assignaient à l'Espagne les îles et la terre ferme, tant découvertes qu'à découvrir sur l'Océan occidental; de même que ses prédécesseurs avaient fait don aux Portugais de celles d'Afrique et d'Éthiopie. Puis, dans une autre bulle, connue sous le nom de « Bulle de démarcation » et datée du 4 mai 1493, le pape traça une ligne du pôle arctique au pôle antarctique, à cent lieues des Açores et du cap Vert, et attribua à l'Espagne les pays situés au delà de cette ligne. C'est un spectacle imposant, dit l'historien Césare Cantu en parlant de cet acte fameux, que « de voir le pape se lever dans toute la grandeur du moyen âge pour tracer du bout de son doigt les confins de deux grandes puissances, et leur dire : vous viendrez jusqu'ici; comme si l'on était encore aux temps où les rois le choisissaient pour arbitre, au lieu de courir aux armes. »

Dans le même moment l'on songeait à poursuivre les conquêtes commencées. On déploya une activité fiévreuse. Juan de Fonseca, nommé Ordonnateur

général de la marine, fut chargé de pourvoir à l'armement d'une flotte; Juan de Soria fut créé contrôleur général, et François Pinelo, trésorier. Les rois choisirent dix-sept officiers qui devaient commander autant de navires. Colomb avait le titre de Capitaine Général; on lui remit le sceau royal; il fut autorisé à nommer à tous les emplois de son gouvernement; de nouvelles lettres patentes confirmèrent ses titres et ses privilèges. De plus on fit choix de douze prêtres ou religieux, chargés de porter l'Évangile aux nations sauvages; un bénédictin de Catalogne, le Père Boïl, homme d'un grand mérite, fut, par bref pontifical, nommé Vicaire Apostolique dans les Indes. Juan Perez de Marchena, l'ami de Colomb, lui fut adjoint en qualité d'astronome.

Vers la fin de juillet, l'amiral reçut les hommages des capitaines de la flotte. Il se rendit à Séville où se trouvaient les navires presque en état de mettre à la voile. Quatorze caravelles et trois grandes caraques étaient déjà complètement approvisionnées et pourvues d'artillerie et de munitions, non seulement pour la durée du voyage, mais encore pour les colonies qu'on se proposait d'établir. On y avait embarqué des vivres en quantité, du froment, du riz, toutes sortes de graines et de semences, des instruments pour travailler la terre et d'autres pour servir à l'extraction et au lavage de l'or, des marchandises pour le commerce, des chevaux et plusieurs espèces d'animaux.

Une foule de gens s'offrirent pour prendre part à l'expédition, et parmi eux beaucoup de gentilshommes, les uns par amour des voyages et de la nouveauté, les autres excités par le désir d'acquérir quelque gloire, le plus grand nombre par cupidité, par soif de l'or. Mille d'entre eux furent choisis, mais cinq cents autres s'embarquèrent volontairement et à leurs frais. L'amiral emmenait avec lui ses deux frères. En prenant congé des souverains, il avait obtenu d'eux la permission de laisser ses deux fils à la cour, en qualité de pages.

Le 25 septembre 1493, la flotte réunie dans la baie de Cadix reçut l'ordre d'appareiller. L'amiral avait arboré son pavillon sur la plus grande des caraques, la *Gracieuse-Marie.* On gouverna vers les îles Canaries où l'escadre devait relâcher. Le 2 octobre on arriva en vue de la grande Canarie et, le 5, les navires accostèrent la Gomera pour y faire des provisions et embarquer des veaux, des chèvres, des brebis, des porcs et des poules que Colomb se proposait d'acclimater dans le Nouveau-Monde.

Le 7 octobre, on remit à la voile. L'amiral avait donné, avant de quitter la Gomera, à chacun des capitaines, une lettre cachetée contenant des instructions sur la route qu'on devait tenir en cas que la flotte fût dispersée par la tempête. Injonction était faite de ne

prendre connaissance de cet écrit que dans un cas d'absolue nécessité. Christophe Colomb « souhaitait que la route qu'il allait suivre ne fût connue de personne, de peur que les Portugais n'en fussent informés ».

L'amiral fit prendre un peu plus au Sud que lors du précédent voyage. La navigation fut parfaitement heureuse et la mer ne cessa point d'être calme. Le 2 novembre, l'amiral annonça qu'on était proche d'une terre. Le lendemain qui était un dimanche, en effet, au point du jour, à sept lieues au loin, on aperçut une île montagneuse. Colomb, en l'honneur du jour du Seigneur, appela cette île la *Dominique.* Ce fut une grande joie parmi les voyageurs qui commençaient à souffrir de la longueur de la traversée. En s'avançant vers la Dominique, on s'aperçut qu'elle n'avait point de port convenable et en même temps on découvrit plusieurs terres. L'amiral se dirigea vers la plus importante, y aborda, et lui donna le nom de sa caraque, *Gracieuse-Marie*, ou *Maria Galante.* Peu après, il reconnut une île plus grande que les précédentes, et, en souvenir de Notre-Dame de *Guadalupe* en Espagne, il la baptisa de ce nom. Elle s'appelait *Turuqueira* en langue indigène.

Turuqueira était la principale des îles Caraïbes. Plusieurs détachements envoyés dans l'intérieur ne purent trouver d'habitants ; ils ramenèrent seulement

quelques femmes et un jeune garçon que ceux de l'île avaient faits prisonniers. On trouva bientôt les preuves de la présence des féroces Caraïbes : une tête cuisait dans une marmite, et des membres humains étaient suspendus dans les cases comme des quartiers de boucherie.

Le 5 novembre, on longea les côtes d'une île plantée d'arbres et que la barbarie des cannibales avait dépeuplée. L'amiral, du nom d'un sanctuaire de la Vierge, l'appela *Montserrat*. Le soir, on eut en vue une autre île ; elle fut nommée *Santa-Maria della Rotonda* ; le lendemain matin, une autre, qui reçut le nom de *Santa-Maria-Antigua* ; le soir du même jour une autre encore, *Santa-Croce*.

Le 8, l'amiral découvrit une terre entourée d'îlots : il les appela *Sainte-Ursule* et les *Onze mille Vierges*.

Une île plus grande fut aperçue le lendemain. Les indigènes la nommaient *Boriquen* ; l'amiral l'appela *Saint-Jean-Baptiste*, aujourd'hui *Porto-Rico*.

Colomb se dirigea ensuite vers Haïti. « Avec la grâce de Dieu et la science de l'amiral, bien que nul ne connût ces parages, on y alla par une route aussi directe que si l'on eût suivi un chemin frayé. »

Le 22 novembre, on arrivait à Haïti, que les Espagnols avaient, dans leur premier voyage, appelée

Hispaniola. Il tardait à Colomb d'avoir des nouvelles des gens qu'il y avait laissés sous la protection du fort qu'il avait fait construire. Il comptait les voir accourir, mais quelques Indiens seulement s'approchèrent des navires dans un canot. On les pressa de monter à bord, mais ils n'y voulurent pas consentir avant d'avoir vu l'amiral. « Celui-ci s'étant présenté, ils abordèrent sans crainte. Ils le saluèrent de la part de Guacanagari et lui firent un assez riche présent. Colomb leur demanda pourquoi il ne voyait personne des siens ; ils répondirent que les uns étaient morts et que les autres avaient quitté la contrée. Malgré les cruels soupçons qu'il devait concevoir d'un pareil discours, il dissimula et renvoya les Indiens avec des présents. »

Le lendemain, on pénétra dans le port. La forteresse était détruite et paraissait avoir été brûlée. Colomb fit déblayer l'ouverture d'un puits dans lequel il avait recommandé aux officiers de la garnison de cacher leur or et leurs effets précieux, en cas qu'ils fussent pressés par quelque danger ; le puits ne renfermait rien. Ou s'approcha des habitations voisines ; elles étaient désertes. Enfin, à un endroit où la terre avait été fraîchement remuée, on eut l'idée de fouiller le sol : on y trouva plusieurs corps en décomposition et que les habits dont ils étaient revêtus firent reconnaître pour des Espagnols.

On sut bientôt la triste vérité. La colonie avait irrité

par son insolence et son inconduite les paisibles sujets de Guacanagari ; les ordres du commandant Diego de Araña avaient été méprisés et son autorité méconnue; le grand cacique cependant avait tout supporté, les brigandages et les violences, attendant toujours le retour de l'amiral. Mais, un jour, les lieutenants Pedro Guttierez et Escovedo, après avoir tué un indigène, étaient passés avec neuf de leurs compagnons dans les États du cacique de Cibao, Caonabo, de qui dépendaient les mines d'or. Celui-ci les avait fait mettre à mort, et, craignant pour ses richesses, il avait résolu d'exterminer tous les étrangers. A la tête d'une troupe puissante, il était venu assiéger le fortin que défendaient seuls le brave Diego de Araña et dix des siens qui lui étaient restés fidèles. Il avait plusieurs fois été repoussé; mais, profitant de ce que les Espagnols ne posaient point de sentinelles, confiants dans leurs retranchements et leur artillerie, Caonabo tenta l'assaut pendant une nuit, tomba sur les Castillans endormis et les égorgea ; puis il mit le feu au fortin. Guacanagari s'élança à la défense de ses alliés et de ses hôtes, mais il fut défait par Caonabo et dangereusement blessé de la main même de ce cacique.

Bien que Colomb n'ajoutât pas entièrement foi à ce qu'on lui rapportait et qu'il eût trouvé des raisons de soupçonner Guacanagari des violences attribuées à

Caonabo, il se refusa pourtant à le faire arrêter et châtier ainsi qu'on le lui conseillait. Il lui paraissait qu'une justice aussi hâtive pourrait risquer de frapper un innocent, et que le temps lui apprendrait infailliblement à connaître le coupable. Aussi ne fit-il point difficulté de se rendre à la cour de Guacanagari, qui lui fit le récit de la prise du fort et du massacre des Espagnols en même temps qu'il lui montrait ses blessures. Colomb renouvela avec le grand cacique ses anciens traités d'alliance.

L'amiral songea alors à s'établir sérieusement sur la côte d'Hispaniola. Il pensa d'abord à relever le fortin de ses ruines et à lui donner plus d'étendue et plus de solidité, afin d'en faire une citadelle avancée de la civilisation espagnole. Mais il craignit que les eaux stagnantes qui l'entouraient ne pussent corrompre l'air et rendre le pays malsain; de plus, l'on ne trouvait point là de pierres propres à bâtir des édifices. L'amiral résolut donc de s'avancer vers l'est, et, le 7 septembre, il partit dans l'intention de débarquer avec toute sa flotte en un lieu commode qui lui semblait propre à l'exécution de ses projets. A mi-chemin, il fut surpris par une tempête subite, et les vaisseaux n'auraient pu éviter de se briser à la côte si, par bonheur, ils n'avaient trouvé une anse formée par deux rivières où ils se mirent à l'abri.

Ce port était excellent ; du rivage on découvrait de fertiles plaines ; de belles forêts s'étendaient dans l'intérieur ; ici, des pierres bonnes pour bâtir et pour faire de la chaux : Colomb jugea inutile d'aller plus loin.



# CHAPITRE X

Fondation d'*Isabelle*. La colonie manque d'approvisionnements. Troubles fomentés par des mécontents. L'amiral rétablit le calme à Hispaniola. Il va visiter le pays des mines d'or. *Cibao ;* fondation du fort *Saint-Thomas*. Il nomme gouverneur du fort Pedro de Margarita. — Fertilité du sol à Isabella. Les vivres manquant en attendant les récoltes, Colomb ordonne que les rations seront diminuées. Murmures causés par cet ordre et l'obligation où se voient les Espagnols de construire des moulins. — Colomb maintient fermement la discipline, ce qui exaspère les gentilshommes. Il est taxé de cruauté. — Il institue à Isabella un conseil, et entreprend un nouveau voyage de découvertes. — La *Jamaïque*. — Retour à Hispaniola. — Boïl et Margarita s'emparent de quelques caravelles et partent pour l'Espagne à la tête d'une troupe de mécontents. — Soulèvements des caciques, et mesures que prend Colomb pour les réprimer. Arrivée en Espagne de Boïl et de Margarita ; leurs plaintes contre l'Amiral. Elles sont malheureusement écoutées. — Les souverains décident l'envoi à Hispaniola d'un commissaire royal pour informer sur les actes reprochés à Colomb. — Jean d'Aguado ; son insolence. Colomb veut partir pour la Castille, afin de se justifier. Il arrive à Cadix. Il triomphe de ses accusateurs. Confusion de ses ennemis.

COLOMB s'occupa aussitôt d'élever une ville, la première qu'aient fondée les Espagnols dans le Nouveau-Monde, et, en reconnaissance de la bienveillance que lui avait toujours témoignée la reine de Castille, il lui donna le nom d'*Isabella*.

Le premier édifice dont il pressa la construction fut une église. Colomb n'oublia jamais l'idéal qui l'avait conduit au milieu de ces terres inconnues, et il ne dépendit point de lui de le réaliser au plus vite. Gagner des âmes à JÉSUS-CHRIST, il n'avait point d'autre dessein. Il n'y a point un fait, pas un détail, dans toute la conduite de Christophe Colomb, qui ne le révèle à nos yeux comme un admirable chrétien.

Cette église était en pierre, ainsi qu'un magasin et quelques bâtiments publics. Les maisons des Espagnols furent simplement faites de bois et de terre.

La colonie naissante devait éprouver bien des déboires et bien des découragements. « Soit que les provisions n'eussent pas été assez ménagées, soit qu'elles eussent été de mauvaise qualité et qu'elles se fussent corrompues, on ne fut pas longtemps sans tomber dans une grande disette de vivres. » Le travail, dont personne, pas même les gentilshommes, n'était dispensé, la différence du climat, la chaleur extrême qu'il faisait, amenèrent bon nombre de maladies. L'amiral, qui s'épargnait moins encore que les autres, dut garder le lit ; mais il ne cessa de donner des ordres et d'en assurer l'exécution. Désirant obtenir dans le plus bref délai d'autres approvisionnements, il renvoya la flotte sous le commandement d'Antonio de Torrez et ne garda que cinq caravelles. Déjà il avait expédié Alonzo d'Ojéda, à la tête de quinze

hommes armés, vers Cibao, dans la direction des mines. Il se disait que la découverte de l'or rendrait des forces à ses compagnons affaiblis et désillusionnés. Ojeda était revenu, rapportant en effet une assez grande quantité d'or, et il n'avait pas fallu davantage pour ranimer ceux que la faim ou la maladie commençaient à désespérer.

L'escadre commandée par Antonio de Torrez avait mis à la voile le 2 février 1494. Torrez emportait tout l'or qu'Ojeda avait trouvé à Cibao et celui qu'avait pu réunir l'amiral. En échange des richesses du Nouveau-Monde, Colomb se promettait que les rois lui enverraient promptement les vivres qui lui faisaient maintenant si cruellement défaut.

L'amiral était encore obligé de garder le lit, lorsqu'il eut à triompher d'un péril plus grand que celui dont le manque de provisions le menaçait. Profitant de sa maladie, quelques mécontents avaient formé le dessein de l'abandonner. Ayant pris pour chef le trésorier Bernal Diaz, ils convinrent d'enlever les cinq caravelles que Colomb avait retenues à Isabella et de retourner en Europe. L'amiral fut prévenu à temps du complot ; il fit saisir Bernal Diaz, et, poussant la clémence à l'extrême, il se contenta de le renvoyer en Espagne dans un des cinq navires, avec les preuves de sa trahison.

Ayant rétabli le calme dans la colonie, et se trouvant

maintenant capable de reprendre sa vie active, il résolut de visiter lui-même les mines de Cibao. Il se mit en marche le 12 mars 1494, laissant à son frère Diégo le soin de le remplacer à Isabella. Il traversa, après avoir franchi quelques montagnes escarpées, une magnifique plaine qu'il appela *Vega-Reale*, campagne royale.

A dix-huit lieues seulement d'Isabella, on avait découvert plusieurs mines d'or. Pour établir entre le port et les mines de Cibao une communication indispensable, Colomb fit élever un fort sur une montagne entourée presque complètement par une rivière. Il lui parut facile de fortifier un lieu si avantageusement placé et auquel les circuits de la rivière faisaient une défense naturelle. Il donna à cet endroit le nom de *Saint-Thomas*, «pour railler les incrédules qui n'avaient pas voulu croire ce qu'on publiait des mines de Cibao sans les avoir vues de leurs propres yeux». Après avoir confié le gouvernement de Saint-Thomas au commandeur Don Pedro de Margarita et lui avoir laissé cinquante-six hommes et quelques chevaux, l'amiral se hâta de regagner Isabella.

Là devait commencer pour lui toute une série de difficultés.

En arrivant, il fut étonné de la fécondité du sol. Après deux mois d'absence, il retrouvait en épis le

froment qu'il avait fait semer avant de partir. En trois jours, les graines germaient ; en trois semaines les fruits arrivaient à maturité. Mais ces richesses pour l'avenir n'adoucissaient en rien la rigueur des maux présents. Presque tous les vivres avaient disparu. La farine manquait ; il ne restait plus qu'une faible quantité de grain.

Colomb ordonna que les rations de blé fussent diminuées ; et, comme il fallait des moulins pour moudre le blé, il en décida la construction. Or, les soldats et les ouvriers, qu'on avait employés sans relâche à bâtir la ville, étaient malades ; et les gentilshommes volontaires, que l'idée d'un travail manuel révoltait, se refusèrent à obéir à l'amiral. Il leur paraissait que ce n'était point à eux, qui n'étaient venus là que pour l'avancement de leur fortune ou de leur gloire, qu'il appartenait de travailler aux besoins de la colonie. Colomb ne céda point, et, la nécessité le rendant inflexible, il décréta que ceux qui n'apporteraient pas leur bonne volonté au salut commun, seraient privés de leur ration. L'orgueil castillan ne pouvait pardonner une semblable mesure à un homme qui, disait-on, n'était rien par lui même, et qui ne devait son rang qu'à la faveur, ou plutôt qu'à la faiblesse des souverains.

Malheureusement, les gentilshommes mécontents trouvèrent un précieux auxiliaire dans le vicaire apostolique. Le Père Boïl avait vécu jusque-là dans les

meilleurs termes avec l'amiral. Quelques dissentiments s'étaient pourtant élevés entre eux au sujet du cacique Guacanagari que le Père Boïl avait voulu faire punir sévèrement, le croyant coupable; on a vu comment Colomb s'y était énergiquement refusé. Ces dissentiments n'avaient d'ailleurs amené entre eux aucune rupture, lorsque le Père Boïl, blâmant très durement la mesure prise par Colomb pour obliger les hidalgos au travail, le censura publiquement et l'accusa de « cruauté ».

Sur ces entrefaites, Pedro de Margarita donna avis à Christophe Colomb des dispositions belliqueuses du cacique Coanabo. Les appréhensions que causèrent cette nouvelle furent bien vite dissipées quand on sut qu'un seul cavalier de la garnison du fort de Saint-Thomas avait mis en fuite quatre cents sauvages ; ils avaient été effrayés des mouvements et de la rapidité de son cheval.

Colomb songea alors à de nouvelles découvertes, craignant qu'il ne fût devancé par le Portugal. Comme il prévoyait qu'il serait longtemps absent, il institua à Isabella un conseil composé du Père Boïl, de Fernandez Corroël, d'Alphonse de Carvajal et de Jean de Luzan, sous la présidence de son frère Diégo.

Il partit le 24 avril 1494 avec trois caravelles. Il avait arboré son pavillon sur la *Niña*, ce petit navire qui l'avait ramené en Europe lors de son premier

voyage ; mais il avait cette fois changé son nom. La *Niña* était devenue la *Santa-Clara*. L'amiral était accompagné de Juan Perez de Marchena, du médecin Chanca, du pilote Niño, de son écuyer Diégo Mendez et de Fernando Perez de Luna, notaire royal.

Colomb prit la route de l'Ouest. Quelques jours après il découvrit une île d'une surprenante beauté à laquelle les indigènes donnaient le nom de *Jamaïca* qu'elle a conservé. Les naturels ne lui permettant pas d'y débarquer, il prit le parti de retourner à Cuba. Il désirait approfondir si Cuba était une île ou une terre ferme.

Le 18 mai, il était en vue de Cuba. Il donna à un cap avancé le nom de *Santa-Cruz*. Continuant de ranger la côte, il se trouva au milieu d'une infinité d'îles verdoyantes et d'îlots bas et sablonneux. Elles lui apparurent si nombreuses qu'il renonça à les compter et leur donna le nom de *Jardins de la Reine*.

Colomb parcourut pendant plus d'un mois ce dangereux archipel. L'eau venant à manquer aux navires, il se rapprocha de l'île de Cuba.

Le 6 juillet, pendant que l'amiral faisait célébrer la Sainte Messe sur le rivage, un cacique se présenta devant lui pour lui offrir des fruits, raconte Herrera. S'étant assis à ses côtés, il lui tint ce discours que traduisit à Colomb son interprète Diégo :

« Nous ne savons si vous êtes des hommes ou des dieux ; mais vous montrez une telle force que ce serait folie de vous résister, quand même nous le voudrions. Nous voici donc en votre puissance. Si vous êtes des dieux, acceptez nos dons et soyez-nous favorables. Si, comme nous, vous êtes des hommes soumis à la mort, vous devez savoir qu'après cette vie il y en a une autre, différente pour les bons et pour les méchants. Si vous croyez à une vie à venir où chacun sera traité selon sa conduite dans la vie actuelle, vous ne ferez point de mal à qui ne vous en fait pas. »

L'amiral lui fit répondre « qu'il était envoyé par ses souverains pour savoir s'il y avait dans leur pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disait des Caraïbes ; qu'il avait ordre d'empêcher leurs violences barbares et de faire régner la justice et la paix entre tous les habitants des îles. »

Le cacique pleura quand l'interprète lui eut traduit ces paroles, et demanda si ces hommes n'étaient point descendus du ciel.

Colomb se dirigea vers Hispaniola. Il eut à subir tous les caprices des vents et toutes les fureurs des vagues. Dieu permit enfin qu'après cinq mois d'une pénible navigation la flottille entrât dans le port d'Isabella. Depuis quelques jours, l'amiral était tombé si gravement malade, de fatigue et d'épuisement,

qu'il avait perdu connaissance quand on le transporta à terre.

Des soins empressés rétablirent rapidement Christophe Colomb. Il eut la joie de voir à son chevet son frère Barthélemy, arrivé d'Espagne avec des secours pour la colonie. Peu de jours après, Antonio de Torrez amenait quatre caravelles chargées d'approvisionnements. Il était porteur d'une lettre de la reine pour Colomb.

« Nous rendons grâces au Seigneur, disait la reine. Nous espérons, avec l'aide de Dieu, que cet ouvrage qui est le vôtre, donnera à notre sainte foi catholique une grande extension.... En tout ceci, la principale satisfaction que nous éprouvions est de sentir que c'est par votre génie que cette entreprise a été conçue, par votre habileté qu'elle a été mise au jour, par votre persévérance qu'elle a été exécutée. Et il nous paraît que tout ce que vous nous aviez annoncé, tout d'abord, comme devant arriver, s'est effectué avec autant de précision que si vous l'aviez vu avant de nous le dire. »

Cependant de graves événements avaient eu lieu à Hispaniola durant l'absence du vice-roi des Indes. Don Pedro de Margarita, à qui il avait confié le commandement de Saint-Thomas, s'était insurgé contre le conseil et, au lieu de visiter et d'explorer les différentes régions de l'île, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, il alla

camper aux environs d'Isabella, ne maintenant plus aucune discipline parmi ses hommes, employant la violence pour se procurer des vivres, gâtant les provisions et pillant les richesses des Indiens. Puis, soit qu'il fût malade et qu'il eût assez du climat d'Hispaniola, soit qu'il redoutât le châtiment qu'il avait encouru, il prit le parti de retourner en Espagne et de prévenir le retour de l'amiral. Irrité des remontrances que Diégo Colomb lui fit de sa conduite et de son désordre, il ne garda bientôt plus aucun frein. Attaquant ouvertement Colomb et ses frères, il se fit quelques partisans et sut attirer à son parti le Père Boïl. Le vicaire apostolique publia « qu'il allait détromper les rois catholiques des fausses idées que l'amiral leur avait fait concevoir sur ses entreprises ».

Les navires qu'avait amenés Barthélemy Colomb étaient à l'ancre, dans le port d'Isabella. Le Père Boïl, Don Pedro de Margarita et leurs compagnons réussirent à s'en emparer et partirent pour l'Espagne. Nous verrons tout à l'heure le mal que leurs plaintes et leurs rapports défavorables firent à Colomb. Remarquons toutefois que la mauvaise volonté apportée par le Père Boïl dans ses relations avec Christophe Colomb est un fait tout isolé. Nous avons vu que le grand-homme avait sans cesse trouvé auprès des religieux le plus sincère et le plus affectueux dévouement.

Colomb cependant résolut de faire respecter la colonie par les caciques ennemis qui l'environnaient ; plusieurs Espagnols avaient été assassinés : l'amiral comprit qu'une plus longue patience ne pouvait que lui nuire, et ayant appris que Caonabo méditait un complot et faisait alliance avec quelques-uns d'entre les principaux chefs, il eut dessein de l'attaquer.

Ce n'était point chose facile avec le petit nombre de soldats dont il disposait. L'amiral employa la ruse. Alonzo de Ojeda, qui commandait le fort de Cibao, à qui Colomb parla de son projet, prit sur lui de l'exécuter. Il partit de Cibao avec neuf cavaliers, et ayant fait courir le bruit que les Espagnols souhaitaient la paix et qu'il était porteur des présents de Christophe Colomb pour Caonabo, il réussit à se faire introduire auprès du cacique. Caonabo, « le puissant seigneur de la maison d'or », demanda à voir les présents qu'il venait lui offrir, et Ojeda, lui montrant des chaînes et des bracelets de cuivre brillant, voulut lui-même les lui mettre aux pieds et aux mains. Le cacique tomba dans le piège ; il fut étroitement garrotté, et Ojeda le prenant en croupe le ramena prisonnier à Isabella. Le malheureux cacique fut envoyé en Espagne, mais une tempête engloutit la caravelle qui le portait et ensevelit dans les profondeurs de l'Océan les vainqueurs et le vaincu.

Les trois frères de Caonabo tentèrent alors de sou-

lever l'île entière contre ceux qui étaient si rapidement devenus leurs oppresseurs. Ils réunirent cent mille guerriers. A ces forces considérables, Colomb ne put opposer que deux cents fantassins et vingt cavaliers. Colomb se mit en prière et donna le commandement de sa petite troupe à son frère Barthélemy qu'il avait revêtu du titre de lieutenant-général ou *d'adelantade.* Au moment où une nuée de flèches tirées par les Indiens obscurcissait l'air, un vent violent s'éleva qui les fit dévier de leur but. Les Espagnols crièrent miracle, et s'élançant sur les ennemis, ils les taillèrent en pièces. Le nombre fut impuissant contre la supériorité de la discipline. Puis les armes à feu répandaient la terreur et la mort dans les rangs des naturels ; les chevaux s'élançant sur eux leur causaient aussi une incroyable frayeur ; ils s'imaginaient que c'étaient des monstres tout prêts à les dévorer.

Pour remercier Dieu de sa victoire, Colomb fit dresser un autel et célébrer une messe d'action de grâces.

Plusieurs fois l'amiral eut à lutter contre les forces dispersées des Indiens, et toujours il obtint l'avantage. Les ayant assujettis, il leur imposa un tribut. Ceux qui habitaient le voisinage des mines devaient payer tous les trois mois une petite mesure d'or ; les autres vingt-cinq livres de coton filé.

Pendant que Colomb avait à combattre contre les habitants d'Haïti, les plus graves accusations pesaient sur lui. Le Père Boïl et Pedro de Margarita étaient arrivés à la cour. Leurs plaintes avaient trouvé un écho retentissant dans les bureaux de la marine où Juan de Fonseca était chargé de la direction des découvertes. Juan de Fonseca « s'autorisa des récits des fugitifs pour traverser les expéditions de Colomb ». Les envieux du grand homme, tous ceux qui se posaient en mécontents formèrent bientôt un parti redoutable. Ils allaient déblatérant contre l'amiral : tout ce qu'on avait publié sur les mines d'or n'était que chimère ; Colomb était un téméraire, un ambitieux, qui sacrifiait les autres à son orgueil et n'avait d'autre moyen de se maintenir que la cruauté. Qu'étaient donc ces fameux pays qui, à l'en croire, devaient produire tant de trésors? Des îles malsaines où l'on manquait de tout, et où la faim menaçait de faire périr ceux qu'avait épargnés la maladie. Colomb, cet étranger, ce Génois, ce parvenu, n'avait-il pas osé contraindre des Castillans, des gentilshommes, aux plus durs travaux ? N'avait-il pas osé leur imposer une discipline de fer, à eux déjà trop humiliés de lui obéir ?

Le crédit de l'amiral diminuait ; les duretés dont on l'accusait envers les Indiens, les murmures des mécontents augmentés par des gens hostiles au grand homme, les discours du Père Boïl et de Don Pedro de Marga-

rita, le mauvais vouloir de Juan de Fonseca et du contrôleur Juan de Soria, tout cela finit par prévenir contre Colomb les rois Ferdinand et Isabelle. Bien qu'ils fussent d'avis d'user avec lui de ménagements, on s'empressa de lui retirer les privilèges qu'il avait obtenus et l'on permit à n'importe qui de s'établir dans le Nouveau-Monde et d'y faire des découvertes.

Les rois prirent le parti d'envoyer à Hispaniola un commissaire chargé d'informer sur les faits reprochés à Colomb. Ils firent choix de Juan d'Aguado et le munirent de pleins pouvoirs.

Juan d'Aguado, tout gonflé de cette importante mission, partit avec quatre caravelles et arriva, après une heureuse traversée, à Haïti où commandait l'adelantade en l'absence de son frère. Il traita Barthélemy Colomb avec hauteur, se répandant en invectives et en menaces. Il venait, disait-il, faire aux Colomb leur procès et essayer d'en délivrer la colonie.

L'amiral, occupé alors à guerroyer contre les caciques, revint à Isabella dès qu'il eut reçu le message de son frère l'avertissant de l'arrivée d'Aguado.

Le commissaire royal, excédant l'autorité que la cour lui avait départie, ne se contenta pas de montrer sa lettre de créance à Christophe Colomb, mais, lui parlant sur un ton arrogant, il lui annonça qu'il venait recueillir les informations nécessaires à son procès

« Colomb souffrit son insolence avec une grande modestie », et l'assura de sa soumission absolue aux ordres des souverains.

Aguado réunit alors minutieusement tous les témoignages qu'il put trouver contre Colomb ; il interrogea les plus mauvais colons, les plus lâches soldats, des Indiens même, afin de faire retomber sur l'amiral les excès dont ils se plaignaient de la part des Espagnols. Au mois de décembre 1495, la procédure était terminée.

Colomb supporta héroïquement toutes les humiliations qu'Aguado prit plaisir à lui infliger. Plein de déférence pour l'autorité royale que représentait celui qui se faisait ainsi gratuitement son ennemi, l'inventeur du Nouveau-Monde lui abandonna le rang et les honneurs auxquels seul il avait droit.

Maintenant qu'il avait rempli la mission que les souverains lui avaient confiée, mission toute de justice et d'apaisement dont il avait fait une œuvre de haine, Aguado songea à repartir. Tous ses préparatifs étaient achevés, lorsqu'un ouragan furieux éclata sur Hispaniola, brisant les quatre caravelles qui l'avaient amené et trois des navires de Colomb. Un seul avait été épargné, la *Niña*, que, lors de son dernier voyage, l'amiral avait baptisée du nom de *Santa-Clara*.

Christophe Colomb voulut arriver à la cour de Castille en même temps que son accusateur ; il fit construire

une autre caravelle, la *Santa-Croce*, bien décidé à aller lui-même plaider sa cause auprès des rois et à leur faire part de ses récentes découvertes.

« Aguado n'osa combattre une résolution aussi ferme. L'amiral, continuant de lui laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels à sa dignité. » Il confia, pendant son absence, le gouvernement général à ses deux frères, Barthélemy et Diégo, et nomma François Roldan administrateur de la justice. Il désigna également plusieurs officiers auxquels il donna le commandement de différentes forteresses.

Le 10 mars 1496, les deux caravelles firent voile pour l'Europe. Aguado montait la *Santa-Croce* que Colomb venait de faire construire ; lui-même s'était embarqué sur la *Santa-Clara*. L'amiral avait avec lui deux cent vingt Espagnols, « les plus pauvres de la colonie, et que ses bons traitements, dans le cours de la navigation, disposèrent à prendre parti pour lui contre Aguado. » Gouvernant à l'Est vers le cap d'*Engano*, il le doubla le 22 mars, et le 9 avril, il aborda à Maria-Galande. La difficulté qu'il y éprouva de faire de l'eau l'obligea à relâcher le lendemain à la Guadalupe. Le 20 avril, il remit à la voile, mais les vents furent si peu favorables, que le 20 mai on se trouvait perdu au milieu de l'Océan. Les pilotes ne reconnaissaient plus leur route ; l'eau manquait ; les vivres

touchaient à leur fin ; l'inquiétude s'était emparée de tous les esprits.

Comme l'amiral avait mis les hommes de l'équipage à la ration de six onces de pain par jour, des murmures éclatèrent. On parlait de jeter à la mer les Indiens qui étaient à bord, afin de s'assurer par cette cruauté une légère augmentation de vivres. La proposition en fut faite à mots couverts d'abord, puis ouvertement. L'amiral rappela ces désespérés à leur devoir de chrétiens, et annonça que dans trois jours on apercevrait le cap Saint-Vincent. Tous se récrièrent : l'amiral les trompait assurément, et les meilleurs marins, d'après leur estime, se croyaient éloignés de l'Espagne de plus de deux cents lieues, les uns disant qu'on était dans les parages de l'Angleterre, les autres près du canal des Flandres.

Trois jours après, le 11 juin 1496, la *Santa-Clara* reconnut le cap Saint-Vincent.

En entrant le lendemain dans le port de Cadix, Colomb trouva trois vaisseaux chargés de vivres et de munitions, et prêts à partir pour Hispaniola. Il en profita pour envoyer à ses frères des lettres pleines d'encouragements. Puis, ayant informé les souverains de son retour, il attendit leurs ordres.

Le 12 juillet 1496, il reçut de Burgos un message royal l'invitant à se rendre à la cour. Colomb y parut

modestement et ne put dissimuler la tristesse qu'il ressentait. Il avait laissé croître ses cheveux et sa barbe, et s'était revêtu « d'un habit gris de moine ». Mais loin d'être traité « comme un criminel dont on attend la justification, on ne lui parla ni des informations d'Aguado, ni des accusations du Père Boïl et de Don Pedro de Margarita. Il ne reçut que des éloges et des remercîments pour ses nouveaux services. »

Colomb triomphait encore. Son seul aspect, dit un de ses historiens, « était la réfutation des attaques de ses ennemis ».



# CHAPITRE XI

Colomb propose aux souverains de continuer ses découvertes. Retards. Nouvelles calomnies. Mesures et instructions d'Isabelle pour l'administration de la colonie. — Colomb part avec six caravelles. Il en envoie trois ravitailler Hispaniola, et avec les autres il se dirige vers la zone torride. Souffrances des équipages. Il aborde à la *Trinité*. Dans ce troisième voyage aux Indes occidentales, il aborde au continent. — Il revient à Hispaniola. Il trouve la colonie dans une misérable situation. Pendant qu'il ramène partont l'ordre et l'obéissance, on ameute contre lui l'opinion en Espagne. — Les rois font partir Bobadilla pour Hispaniola et lui donnent des pouvoirs dont il abuse. Indigne conduite de Bobadilla. Par ordre du nouveau Gouverneur, Colomb et ses frères sont chargés de fers. Bobadilla recueille toutes les plaintes et les dépositions nécessaires à l'instruction de leur procès. Colomb traverse en prisonnier l'Océan qu'il avait, quelques années auparavant, parcouru en triomphateur et dont il avait montré la route à l'Europe.

DANS la joie d'un accueil qui couvrait ses adversaires de honte et de confusion, Christophe Colomb fit aux souverains le récit de ses nouvelles découvertes. Il ne leur cacha rien de ce qui put leur montrer la vérité au sujet de la situation de la colonie ; il prouva que les mesures qu'il avait prises et qu'on avait si hautement blâmées, et avec tant de partialité, étaient indispensables dans un pays qui n'était point encore organisé ; il ajouta qu'on ne devait

point le juger comme un gouverneur ordinaire responsable de ses excès, mais bien comme un conquérant obligé de se faire respecter par la force au milieu de peuplades sauvages. Tout ce qu'il avait fait, il était prêt à le refaire, car pas un seul de ses actes n'avait été inspiré par un sentiment d'ambition personnelle : jamais il n'avait agi qu'en vue de la grandeur de sa patrie d'adoption ; jamais il n'avait imposé sa volonté que pour assurer le salut de ceux qu'il avait mission de défendre, que dans l'intérêt même de ceux qui étaient devenus ses accusateurs.

Puis il donna aux rois les trésors qu'il avait rapportés, des masques et des ceintures aux ornements d'or, des grains d'or en quantité, les uns gros comme des fèves, d'autres comme des noix.

Colomb proposa aussitôt de continuer ses découvertes. Il demanda huit vaisseaux. Il voulait en envoyer deux à Isabella avec des secours de vivres et de munitions, et partir avec les six autres. Sur l'ordre d'Isabelle, six millions de maravédis furent attribués à Colomb pour subvenir aux frais de ce nouvel armement.

Malheureusement les bureaux de Séville agissaient activement contre l'amiral. Le conseil royal des Indes, que dirigeait à son gré Juan Rodriguez de Fonseca, publia des édits tyranniques ; et tandis que la reine de Castille, partageant en cela l'avis de Christophe

Colomb, espérait convertir les sauvages à la foi catholique à force de douceur et d'humanité, le conseil faisait montre d'une rigueur dont tout l'odieux devait retomber sur notre héros. On prétend même que Ferdinand, qui ne souhaitait que de l'or et qui trouvait que la colonie ne lui en fournissait point assez, ordonna pour s'en procurer de vendre les naturels comme esclaves.

Le 20 octobre, le pilote Alonzo Niño ramena à Cadix trois caravelles d'Hispaniola. Chacune avait à bord cent Indiens prisonniers. Les calomnies des ennemis de Colomb paraissaient justifiées ; « on l'accablait de reproches », écrivait-il lui-même. Seule, la reine encourageait le grand homme : « Il ne devait point prêter attention à tous les propos qu'on tenait contre lui ; sa volonté était de poursuivre cette entreprise et de la soutenir, dût-on n'en retirer que des pierres ; elle ne s'arrêterait pas à la dépense, car elle croyait que notre sainte foi s'étendrait ; elle jugeait que ceux qui dénigraient l'entreprise n'étaient pas amis de sa couronne. »

Le 23 avril 1497, Isabelle donna l'ordre de pourvoir à l'armement de la flotte destinée aux Indes. Elle confirma et étendit même les pouvoirs de Christophe Colomb.

La reine voulut aussi donner à l'amiral une marque particulière de sa gratitude et offrit de lui constituer

dans les Indes une principauté qu'elle érigerait en duché. Colomb refusa.

Le 19 juin, Isabelle remit à Christophe Colomb des instructions pour l'administration de la colonie. Mais tout cela paraissait être fait en pure perte ; les provisions n'étaient point achetées ; le mauvais vouloir des bureaux de la marine aidant, aucun navire n'était prêt ; et, les calomnies répandues augmentant les préventions, personne ne se présentait pour s'embarquer. Colomb, désireux de partir, et craignant surtout qu'un plus long retardement ne fût plus que nuisible à la colonie d'Hispaniola, proposa alors un moyen extrême et qui fut adopté. Les criminels verraient désormais leur peine commuée en un exil perpétuel aux Indes ; ceux qui seraient condamnés à mort seraient graciés, mais à charge de servir deux années sans gages ; les autres devraient seulement une année de service. Ils seraient à couvert des poursuites de la justice, à la condition pour les premiers de ne jamais revoir l'Europe. D'autre part, les tribunaux d'Espagne reçurent l'ordre de condamner aux travaux des mines ceux qui auraient mérité quelque châtiment sévère. Ces deux règlements reçurent l'approbation des souverains le 22 juin 1497, à Medina-del-Campo.

Colomb avait commis là une faute, dont l'excuse n'était que dans la hâte qu'il avait de rejoindre l'île d'Hispaniola et de secourir ses compatriotes dont il

comprenait le dénûment et les besoins pressants. Il eût dû sacrifier les progrès de sa colonie, plutôt que de peupler l'île de voleurs et d'assassins ; il eût dû prévoir qu'avec de pareils habitants, la découverte, dont il s'était promis tant de bien pour la religion, allait devenir « un fléau pour l'humanité ».

Les retards continuaient cependant et Colomb se désespérait. Les mois se passaient et rien n'était prêt. Dès juillet 1496, la reine avait montré les dispositions les plus favorables à la continuation de l'entreprise, et l'année 1497 s'était écoulée sans qu'on fît rien pour y contribuer. Ce ne fut qu'à grand'peine que l'amiral put armer deux caravelles, et seulement au commencement de l'année 1498. La colonie d'Hispaniola le préoccupant par dessus tout, il ne voulut point de nouveaux délais et fit partir les deux navires dans les premiers jours de février.

Puis, rassuré de ce côté, déployant une activité que rien ne put arrêter et une énergie que rien ne put abattre, malgré les difficultés suscitées par les bureaux de la marine, malgré l'opposition systématique de l'ordonnateur général, il fit si bien qu'au mois de mai 1498 six caravelles étaient dans le port de San Lucas, prêtes à mettre à la voile.

On appareilla le 30 mai, au nom de la Sainte Trinité. Colomb se dirigea avec trois navires vers la

zone torride ; les autres reçurent l'ordre d'aller ravitailler l'île d'Haïti, l'Hispaniola des conquérants.

Colomb, dans ce troisième voyage, prenait une route différente. Son génie ne le trompait pas : il allait cette fois découvrir le continent.

Le 27 juin, les brumes qui couvraient la mer devinrent si épaisses qu'on ne pouvait observer les étoiles.

Le 13 juillet, le vent tomba. Sur une mer unie et couleur de plomb s'étendait un ciel embrasé. Nul souffle ne venait rafraîchir l'air brûlant. Un calme terrible avait succédé à l'agitation des vagues. Le goudron se liquéfiait ; le vin et l'eau s'échappaient par les fentes des tonneaux dont la chaleur faisait jouer les douves ; les viandes salées se corrompaient et le lard fondait comme si on l'eût mis devant le feu. Dans la cale des navires, on ne pouvait point respirer, « et personne n'osait descendre sous le pont pour réparer les barriques et prendre soin des vivres ».

Cela dura une semaine, une semaine de tortures sans nom, au bout de laquelle Dieu envoya à Colomb un bon vent qui dura quelques jours.

Le 31 juillet, on découvrit la terre. A l'horizon trois montagnes élevaient leurs sommets dans les brumes du ciel. L'amiral qui avait mis son voyage sous la protection de la Sainte Trinité fut frappé de cette heureuse coïncidence. Il baptisa cette terre du nom

de *Trinidad.* Le lendemain l'amiral se trouvait en vue du Delta de l'Orénoque. Il imposa à cette contrée où Dieu l'avait conduit le nom de Terre de Grâce, *Terra di Gracia.*

Le 5 août était un dimanche. Colomb voulut qu'on le célébrât sur la terre qu'il venait de découvrir. Lui-même étant retenu à bord par une ophthalmie très douloureuse, le capitaine Pedro de Terreros fit planter sur le rivage une grande croix.

Le lundi et le mardi on louvoya près de la côte. Colomb appela le courant formé par l'Orénoque, ce fleuve immense qui se décharge dans l'Océan par sept grandes embouchures, du nom de Bouche du Dragon. Il se trouvait dans le golfe de Paria qu'il nomma le *Golfe des Perles.*

Les caravelles eurent la plus grande difficulté à franchir le courant ; le vent ne leur était point favorable et l'on courut les plus sérieux dangers. Profitant d'une petite brise qui s'éleva de terre, Colomb s'avança dans la passe. « A peine les vaisseaux, dit Herrera, étaient-ils entrés dans ce terrible défilé, que le vent tomba subitement, et il s'en fallut de peu qu'on ne fût broyé contre les rochers. » On fut enfin assez heureux pour se servir du courant, et les navires furent sauvés.

A vingt-six lieues au Nord, on découvrit une île ; un peu plus loin, une autre. Elles furent nommées l'*Assomption* et la *Conception.*

Dès le 1er août, l'étendue des côtes vers l'Ouest, et surtout la puissance du fleuve qu'il avait reconnu et qui, à cause de l'abondance de ses eaux devait dans son cours baigner une terre considérable, avaient fait juger à Colomb qu'il avait découvert le continent. Il résolut alors, pressé par la diminution des vivres et aussi par le mauvais état de santé de ses équipages, de mettre le cap sur Hispaniola.

En débarquant, Colomb trouva la colonie dans une situation déplorable. Une foule de gentilshommes, « dont le plus instruit, dit Las Casas, ne savait même pas le *Credo* et les dix Commandements », avaient envahi cette île si belle et si fertile. Barthélemy Colomb, malgré ses talents et sa sagesse, n'avait pu réprimer les excès de tous ces aventuriers. Les maux et les privations dont souffraient les Européens avaient engendré entre eux des discordes qui doublaient la confusion. Les révoltes et les complots des indigènes, excités par le désordre des Espagnols, aidés quelquefois même par eux, avaient porté à son comble cette misérable situation.

Pendant ce temps, le parti hostile à Colomb continuait ses agissements auprès de la cour. Les plaintes arrivaient de tous côtés. Des mécontents, qui n'avaient point vu leur fortune et leur ambition satisfaites, étaient revenus des Indes, et leurs calomnies avaient

été assez bien accueillies pour qu'on s'en servît afin de rendre l'amiral « odieux au peuple et suspect à la cour ». On publiait qu'il avait réduit des hidalgos à la dernière des pauvretés ; que d'autres, qui avaient sacrifié, à la recherche de l'or dans les mines, leur travail et leur santé, n'avaient point été payés de leur salaire et qu'ils n'avaient rapporté de tant de fatigues que la ruine et d'incurables maladies. Colomb était cause de tout par son orgueil indomptable et son insatiable avarice.

Lorsque le roi passait dans les rues de Grenade, les mécontents le suivaient en poussant de grands cris contre l'amiral et en réclamant leur paie ; et quand on apercevait les fils du grand homme qui étaient encore pages de la reine Isabelle : « Voilà, disait-on, les enfants de ce traître Génois qui a découvert de nouvelles terres pour y faire périr toute la noblesse de Castille ! » Le roi Ferdinand, qui toujours avait eu quelques préventions contre l'amiral, se laissa entraîner facilement par l'opinion populaire, que conduisait habilement un petit nombre de meneurs. La reine toutefois défendait encore Christophe Colomb; mais d'autres esclaves, ayant été embarqués contre les ordres de l'amiral, et amenés en Espagne, Isabelle, qui lui avait recommandé avec tant d'instances de n'attenter en rien à la liberté des naturels, ne sut pas se défendre d'une injustice qu'un peu moins de précipitation lui eût épargnée.

Croyant Colomb coupable d'un pareil crime, elle ne le crut point innocent de tous les autres maux qu'on lui imputait. Elle ordonna, sous peine de mort, de rendre les Indiens prisonniers à la liberté, et elle résolut d'enlever à l'amiral une autorité qui contre venait à l'autorité royale, un pouvoir dont il usait d'une manière si barbare et qu'elle ne lui avait laissé qu'en vue de la religion. Si la reine eût attendu d'être mieux informée, elle aurait su que la conduite de Colomb avait toujours été exempte de reproches, que sa sévérité pour la discipline lui avait seule fait des ennemis, que sa gloire seule lui avait fait des envieux.

Colomb cependant poursuivait la tâche qu'il s'était prescrite ; les révoltes étaient apaisées ; son autorité était reconnue par les Castillans et par les Indiens disposés au baptême. Il demandait trois années encore, et promettait d'augmenter de soixante millions les revenus de la couronne par le monopole des mines d'or et de la pêche des perles. Il ne se trompait pas, et cinq ans après les droits royaux dépassaient cent millions ; mais on ne croyait plus en ses promesses.

La reine, pour mettre fin à un désordre qu'on lui représentait devoir durer autant que le gouvernement de l'amiral, fit partir Francesco de Bobadilla, commandeur de Calatrava, auquel elle donna des pouvoirs illimités. Bobadilla avait les titres de gouverneur

général et d'intendant suprême de la Justice ; il devait s'enquérir du véritable état de la colonie. Ambitieux, violent et cupide, le nouveau gouverneur se promettait d'user largement de l'autorité qu'on lui remettait; et, d'ailleurs, n'avait-on pas été jusqu'à dire que Colomb pensait à se rendre indépendant des couronnes de Castille et d'Aragon, et qu'il méditait de se faire proclamer souverain du Nouveau-Monde ?

Hélas ! le grand homme n'était point menacé seulement de la perte du pouvoir qu'il exerçait. Dans le même temps, on allait tenter de lui arracher la gloire de ses découvertes. L'ordonnateur général des Indes, peut-être à l'insu des rois catholiques, avait accordé à Alonzo d'Ojeda, le même qui s'était emparé du cacique Caonabo, la permission de continuer l'entreprise de Colomb. Il avait demandé et obtenu communication des plans et des notes de l'amiral,et se proposait de poursuivre une œuvre d'autant moins difficile maintenant que la route était tracée. Ojeda fit armer quatre vaisseaux, aidé dans les frais de cet armement par un riche négociant florentin, Améric Vespuce, qui avait l'expérience de la navigation, et qui prit part au voyage comme il avait participé à la dépense qu'il nécessitait.

La flottille commandée par Ojeda et pilotée par Juan de la Cosa, natif de Biscaye, mit à la voile le

20 mai 1499. Elle atterrit précisément dans les lieux qu'avait visités Christophe Colomb une année auparavant. Améric Vespuce publia la relation de son voyage, où d'ailleurs il ne parle même point d'Ojeda. Rien toutefois ne fait supposer qu'il se soit attribué par fraude une gloire qui appartenait à un autre; mais son récit fabuleux s'étant répandu chez les savants amis du merveilleux, ayant de plus été traduit en plusieurs langues, on associa le nom du premier navigateur qui ait fait la description du nouveau continent à la découverte elle-même, au détriment de celui qui le premier avait découvert le Nouveau-Monde. Les géographes aidant, la terre dont Christophe Colomb était l'inventeur, fut appelée Amérique.

François de Bobadilla, cependant, qui était parti d'Espagne à la fin du mois de juin 1500, avec deux caravelles, arriva le 23 août, à San-Domingo, ville que Barthélemy Colomb avait fondée, d'après les plans de son frère, sur la côte sud d'Hispaniola. C'est de cette ville, qui a donné son nom à l'île d'Hispaniola ou d'Haïti, que Colomb comptait faire la capitale de la vice-royauté des Indes, le foyer d'où émaneraient sur le monde barbare les pures lumières du christianisme.

Le 24 août, Bobadilla descendit à terre et fit lire devant les habitants de San-Domingo les lettres

royales dont il était porteur et qui le créaient intendant de justice. Le lendemain il fit publier les actes des souverains qui le constituaient gouverneur général des îles et terre ferme, et qui lui conféraient un pouvoir sans bornes.

Diégo Colomb commandait dans la ville. Bobadilla le somma de lui livrer les prisonniers détenus dans la forteresse, sur ses ordres et sur ceux de ses frères, pour cause de révolte. Diégo refusa, déclarant qu'il n'en pouvait disposer sans l'autorisation de Colomb dont l'autorité était sans doute supérieure à la sienne. « Je vous ferai connaître, dit Bobadilla, que vous et lui devez m'obéir. » Et il lança à l'assaut de la forteresse les marins qu'il avait amenés d'Espagne.

Après avoir débuté par un coup de force, le commandeur de Calatrava ne demeura pas en si beau chemin. Il se logea dans la propre maison de l'amiral, saisit ses papiers, confisqua ses meubles, s'empara de ses chevaux, fit main basse sur tout ce que Colomb avait ramassé d'or et d'argent. Puis il fit arrêter Don Diégo, sans aucune formalité, et le fit jeter dans une de ses caravelles, avec l'ordre de le mettre aux fers. Puis, pour se rendre les gens de guerre favorables, il publia un édit réglant la solde militaire et la paie des engagés. Enfin il fit publier, afin d'attirer tout le monde à son parti, que la recherche de l'or dans les mines serait libre pendant vingt années, à la condition de payer aux rois

la vingtième partie de celui qu'on pourrait extraire. Il ajouta qu'il contraindrait bien Colomb à donner satisfaction à tous ceux qui avaient contre lui quelque sujet de plainte.

Alors Bobadilla tint registre ouvert de toutes les accusations portées contre les Colomb. Il reçut toutes les dépositions, les plus calomnieuses et les plus manifestement mensongères, comme les plus futiles.

Don Diégo, avant d'être incarcéré, avait envoyé à son frère un message pour l'informer de l'arrivée de Bobabilla. Colomb se mit en route pour San-Domingo. Un huissier à verge vint au-devant de lui, et lui remit copie des lettres de créance du nouveau gouverneur. Colomb déclara que les pouvoirs donnés à Bobadilla étaient en contradiction formelle avec les privilèges irrévocables qu'il avait lui-même obtenus des souverains, et qu'il exigerait que les sujets de la couronne d'Espagne demeurassent dans la soumission qu'ils lui devaient jusqu'à ce qu'il en eût référé à Ferdinand et à Isabelle.

Mais, respectueux de l'autorité souveraine et des ordres de ceux qu'il considérait comme ses maîtres, l'amiral dut bientôt céder. Le 7 septembre 1500, Vélasquez, trésorier royal, accompagné du Père Juan de Trasiera, religieux franciscain, remirent à Colomb une lettre signée de la main du roi et de la reine, et qui

lui intimait l'ordre d'exécuter tout ce que Bobadilla exigerait de lui.

Les rois manquaient donc à leur parole. En donnant au nouveau gouverneur de pareils pouvoirs, ils faussaient la promesse qu'ils avaient faite au vice-roi des Indes ; ils le dépossédaient d'une dignité qui lui appartenait légitimement, de par les conventions les plus sacrées, de par les travaux et les dangers inouïs que lui avaient valu ses découvertes, de par les droits plus inaliénables encore que lui avaient mérités sa persévérance et son génie. Colomb pensait tout cela ; il eût pu se révolter et rompre ses engagements vis-à-vis de ceux qui violaient leurs serments : il se soumit.

Lorsque le vice-roi des Indes arriva à San-Domingo et se présenta devant le nouveau gouverneur, celui-ci ne voulut pas le voir et le fit brutalement enlever et conduire dans la citadelle, les fers aux pieds. Voilà de quelle façon injuste, avec quels procédés révoltants, se conduisait l'homme que Ferdinand et Isabelle avaient chargé d'aller en leur nom rendre la justice à Hispaniola.

Colomb n'opposa aucune résistance aux soldats de Bobadilla. Il avait retrouvé dans le malheur tout son calme et toute sa sérénité ; et celui que d'indignes accusateurs traitaient d'orgueilleux et d'emporté donnait le plus admirable exemple d'abnégation et de

patience. Mais si tous s'étaient ligués pour le noircir et le diffamer, il ne se trouva personne qui osât lui attacher ses fers, personne qui voulût enchaîner les membres du héros dont la ferveur avait rêvé de rendre des âmes à la liberté du Christ. Pendant que les séides de Bobadilla se regardaient, hésitants, reculant tous devant l'accomplissement de ce dernier outrage, quelqu'un se présenta pourtant et offrit de river les fers de l'amiral de l'Océan. C'était un de ses propres valets, qu'il avait comblé de bienfaits. L'histoire a enregistré son nom avec mépris : il se nommait Espinosa.

C'est dans les fers qu'éclata la grandeur d'âme de Christophe Colomb. Moralement et physiquement, il souffrit tous les tourments qu'il est possible d'imaginer. Dépossédé de la conquête d'un monde, il était nourri d'aliments rebutants, à peine vêtu, et ne savait seulement pas de quels crimes on l'accusait.

L'Adelantado était libre encore. Énergique comme on le connaissait, Barthélemy Colomb, selon toute apparence, n'allait reculer devant rien pour venger ses frères et les arracher des mains de Bobadilla. Redoutant ce danger, celui-ci fit dire à l'amiral d'écrire à son frère de revenir en hâte à San-Domingo. L'amiral écrivit ; il conjurait Barthélemy de se soumettre aux ordres des souverains : « Notre ressource, lui disait-il, est dans notre innocence. Nous serons menés en

Espagne : qu'avons-nous à désirer de plus heureux que la possibilité de nous justifier ? »

L'Atelantado se rendit aux instances de Colomb. Il vint à San-Domingo. A peine arrivé, il fut chargé de chaînes et incarcéré dans une autre caravelle. Les trois frères étaient tenus au secret, chacun dans une prison différente, et, sous peine de mort, il était défendu à qui que ce fût de communiquer avec eux.

Bobadilla n'osa pousser l'audace jusqu'à l'assassinat. L'instruction du procès étant terminée, il rendit contre les Colomb une sentence de mort et on put croire qu'il exécuterait son arrêt. Il devait facilement venir à l'esprit de tous qu'un tel juge voulût se faire bourreau. Mais Colomb étant grand officier de la couronne d'Espagne, le gouverneur prit le parti d'envoyer ses prisonniers à la cour, avec les pièces de leur procès, espérant que les tribunaux de la métropole confirmeraient son jugement.

Un jeune officier, Alonzo de Vallejo, créature de Juan de Fonseca, dont Bobadilla s'était fait le protecteur et qu'il estimait capable de le seconder, fut chargé par lui de conduire les trois frères en Espagne. Lorsque Vallejo vint chercher l'amiral dans sa prison pour le faire embarquer, le grand homme pensa que c'en était fait de lui et qu'on allait le mener au supplice.

— « Vallejo, où me mènes-tu ? » lui dit-il tristement.

— « A bord de la *Gorda*, monseigneur, qui va partir pour l'Espagne. »

— « Vallejo, cela est-il vrai ? » reprit Colomb.

— « Par la vie de votre seigneurie, j'ai ordre de vous faire embarquer pour l'Espagne. »

Les paroles de l'officier rassurèrent Colomb. S'il craignait de mourir, ce n'est point qu'il eût peur de la mort ; mais il avait peur de succomber ignominieusement, sans que la vérité parût au grand jour, sans que « la justice de l'incorruptible avenir » s'éveillât jamais en sa faveur.

La *Gorda* leva l'ancre et fit voile pour l'Europe.

Spectacle plein d'enseignements et qui provoque les larmes . Christophe Colomb traversant enchaîné l'Atlantique dont il avait ouvert la route au vieux monde ; le vainqueur de l'Océan devenu victime de l'ingratitude et de l'iniquité des hommes !



# CHAPITRE XII

A la nouvelle des traitements qu'on a fait subir à Colomb, Isabelle est indignée. Elle ordonne qu'on lui rende la liberté. Audiences données par elle à Colomb ; elle prodigue au Vice-Roi des Indes les consolations et les promesses. — On nomme pourtant à Hispaniola un gouverneur intérimaire. Nicolas de Ovando. — Colomb sollicite la cour afin d'entreprendre un autre voyage d'exploration. La cour se rend à sa demande. Il part avec quatre caravelles. — Accueil incroyable qu'on lui fait à Hispaniola Il prédit une tempête et conjure Ovando d'empêcher de partir pour l'Europe la flotte de trente-deux voiles qui a amené le nouveau gouverneur. — On se moque des prédictions de Colomb. La flotte est détruite par un terrible ouragan, et avec elle périssent les ennemis les plus acharnés du grand homme. — Nouvelles découvertes et nouvelles souffrances de Colomb. Ses plaintes touchantes. — Son retour en Europe à l'issue de ce quatrième voyage. — Mort d'Isabelle la Catholique Ingratitude de Ferdinand. Mort de Christophe Colomb.

VALLEJO était gentilhomme, et, bien que dévoué à Juan de Fonseca, il ne put supporter ce spectacle sans attendrissement. En sortant du port, le capitaine de la *Gorda* voulut faire enlever leurs fers à Colomb et à ses deux frères. L'amiral le remercia de son humanité, mais répondit qu'il n'appartenait qu'aux souverains de faire tomber les chaînes dont on l'avait chargé en leur nom.

Ces chaînes, il les conserva pendant sa vie comme

une preuve de l'injustice des hommes. « Je les ai toujours vues, dit son fils, suspendues dans sa chambre, et il voulut qu'elles fussent ensevelies avec lui. »

La traversée fut rapide. Partie au mois d'octobre, la *Gorda* entrait dans le port de Cadix le 25 novembre. Un pilote nommé Andrès Martin, touché des malheurs de l'amiral, s'offrit pour porter ses lettres à Grenade, où se trouvait alors la cour, avant qu'on pût recevoir la nouvelle de son arrivée.

Isabelle apprit avec une douleur indignée l'abus déshonorant pour elle qu'on avait fait de l'autorité royale. Elle et Ferdinand envoyèrent sur-le-champ l'ordre d'élargir l'amiral et ses frères, et de leur compter deux mille ducats afin qu'ils fussent en état de se rendre promptement à Grenade.

Les trois Colomb se présentèrent, le 17 décembre 1500, à l'audience des souverains qui les reçurent avec les témoignages de la compassion la plus sincère. L'amiral, peu de jours après, obtint de la reine la faveur d'un entretien particulier. Quand il eut été introduit auprès d'elle, il se jeta à ses pieds et il fondit en larmes. Isabelle en fut touchée et le releva avec bonté. Tout attendrie elle-même, elle demeura quelque temps sans pouvoir lui parler. Enfin, après l'avoir consolé, elle promit de punir l'outrage qu'on lui avait fait, et qui l'atteignait elle-même ; mais, tout en l'assurant qu'il serait réintégré dans ses fonctions de grand

amiral, elle ne put lui promettre qu'on lui rendrait ses honneurs et sa vice-royauté, ses privilèges et son gouvernement. C'est qu'à côté de la généreuse Isabelle, il y avait Ferdinand, dont la politique ombrageuse s'accommodait mal de la gloire de Colomb et qui se repentait de l'avoir élevé si haut.

D'ailleurs le remplacement provisoire de l'amiral au gouvernement des Indes était décidé déjà. Les vues du roi s'étaient portées sur Nicolas de Ovando, commandeur de Larez, de l'ordre d'Alcantara, et Ferdinand avait habilement disposé la reine à accepter un choix que lui-même avait fait. Bobadilla fut rappelé.

Ovando était bien en cour, et ses relations avec l'ordonnateur général de la marine le servirent assez pour qu'en moins de six mois une flotte magnifique de trente-deux navires, abondamment pourvus, fût prête à mettre à la voile. Ovando emmenait une petite armée, deux mille cinq cents hommes, sans compter les équipages. Les pouvoirs du commandeur de Larez devaient durer deux années. Ses instructions portaient qu'il eût à examiner particulièrement la conduite et les comptes de Bobadilla; la même flotte ramènerait celui-ci en Espagne; de plus Ovando s'appliquerait à dédommager l'amiral et ses frères de tous les torts qu'ils avaient soufferts, de tout le préjudice qu'on leur avait causé.

Ovando s'embarqua le 13 février 1502. Il relâcha aux îles Canaries après avoir perdu un de ses plus grands vaisseaux dans une tempête; puis, ayant pris le commandement des caravelles les plus légères à la voile, il laissa les autres sous les ordres d'Antonio de Torrez qui devait conduire la flotte au retour.

Le 15 avril, Nicolas de Ovando jetait l'ancre dans le port de San-Domingo. Le nouveau gouverneur se fit reconnaître par les officiers et les habitants de la colonie. Tout en instruisant le procès de Bobadilla, il le fit traiter honorablement, et usa seulement de rigueur contre Francesco Roldan et ses complices qui avaient été maintes fois l'occasion de troubles sanglants. Pendant quelque temps, le bon ordre parut régner dans la colonie espagnole.

L'ingratitude n avait point découragé Christophe Colomb. L'âge ni les malheurs ne l'avaient point encore abattu. Après avoir caressé son projet de croisade, et avoir calculé qu'avec les sommes qu'on lui devait il pourrait équiper une armée pour la conquête des Lieux Saints, il se montra fatigué du repos. L'espoir de nouvelles découvertes l'excitait encore. Il voulait une fois de plus adorer le Créateur dans la beauté et la majesté de sa création ; il voulait achever sa mission. « J'entrai tout petit à la mer, dit-il lui-même, pour m'adonner à la navigation, et j'ai continué jusqu'à

ce jour. Cette carrière porte qui la suit à souhaiter de pénétrer les secrets de ce monde... Quoique je sois un très grand pécheur, la compassion et la miséricorde de Notre-Seigneur, que j'ai toujours implorées, couvrant mes fautes, m'ont tout à fait comblé. J'ai trouvé la plus suave consolation à mettre mon bonheur dans la contemplation du merveilleux aspect de son œuvre. »

Dans son intuition des choses de la nature, Colomb s'était dit qu'au milieu du continent qu'il avait découvert il trouverait un passage qui le conduirait aux Moluques. Ce détroit, il l'indiquait avec précision. Bien qu'il n'existât point, il l'indiquait à l'endroit où il devait exister, entre les deux grandes divisions de l'Amérique, à l'endroit même qu'a choisi la science moderne pour établir la communication des deux Océans. N'est-il point remarquable de voir ce grand génie devancer les siècles et deviner le canal de Panama ? Mais, amoureux de la nature, il ne pensait point à la corriger, et croyait praticable ce passage que l'industrie et la persévérance travaillent actuellement à ouvrir au commerce des deux mondes. Colomb avait résolu, s'il trouvait le détroit qu'il cherchait, de faire le tour du monde et de revenir en Espagne par l'Asie et la côte d'Afrique.

Isabelle et Ferdinand approuvèrent pleinement le projet de l'amiral. Les ordres des rois furent donnés

cette fois dans des termes qui n'admettaient point de retards. Quatre petits navires furent bientôt équipés. Christophe Colomb s'embarqua avec son frère Barthélemy et son second fils, Fernando, qui était alors âgé d'environ treize ans. Les navires étaient pourvus de vivres pour deux années. Colomb mit son pavillon sur la *Capitane;* les trois autres caravelles s'appelaient le *Saint-Jacques de Palos*, le *Galicien* et la *Biscaïenne*. Les différents équipages comprenaient à peu près cent cinquante hommes.

La petite escadre fut retenue quelque temps dans la rade de Cadix par les vents contraires. Le 20 mai 1502, on apprit que les Maures attaquaient sur la côte du Maroc la forteresse portugaise d'Arcilla. L'amiral fit lever l'ancre, sortit du port malgré le vent qui soufflait du Sud, et arriva devant la forteresse. Les Maures prirent la fuite en apercevant les navires.

Le 24 mai, on était aux îles Canaries. Le 10 juin, on reconnut les îles Caraïbes. Le 13, Colomb arriva en vue de l'île *Martinico*, qui a conservé son nom, la Martinique ; il y demeura trois jours. S'étant aperçu qu'un de ses navires, le *Galicien*, était mauvais marcheur et fatiguait beaucoup à la mer, il prit le parti d'aller à Hispaniola. Il voulait changer le *Galicien* contre une des caravelles qu'Ovando avait amenées et qu'Antonio de Torrez devait reconduire en Espagne.

Le 29 juin, l'escadre jeta l'ancre devant San-Domingo, à une lieue en mer. Colomb envoya à terre le capitaine du *Galicien*, Pedro de Torreros, afin qu'il exposât lui-même la nécessité de se procurer une autre caravelle. L'amiral offrait d'ailleurs, pour couper court à toutes difficultés, de la payer de ses deniers. Pedro de Torreros était en même temps chargé de demander à Ovando, de la part de son chef, l'autorisation d'atterrir à Hispaniola pour se mettre à l'abri contre une furieuse tempête qu'il prévoyait devoir éclater bientôt.

Non seulement Ovando refusa d'accéder à la demande de Pedro de Torreros, mais il fit défendre à l'amiral et à ses hommes d'aborder. Le nouveau gouverneur n'avait point encore fait partir Bobadilla; « il craignait, disait-il, que la présence de Colomb ne causât quelque désordre dans la colonie. » Quant à la tempête prédite, il s'en moquait.

Le capitaine du *Galicien*, en rendant compte à l'amiral de l'insuccès de sa mission, lui dit qu'il avait vu en rade les trente-deux navires que devait ramener Antonio de Torrez se préparant à partir pour l'Espagne. Deux autres vaisseaux accompagnaient la flotte ; ils appartenaient à Rodrigo de Bastidas, navigateur commissionné par le roi.

Colomb ressentit douloureusement l'injure que lui faisait Ovando. N'avait-il plus le droit d'aborder dans

une colonie qu'il avait créée ? « Qui, depuis Job, s'écriait-il amèrement, ne serait mort de désespoir en voyant que, bien qu'il y allât de ma vie, de celle de mon fils, de mon frère, de mes amis, ils nous interdisaient la terre et les ports découverts au prix de mon sang ? »

Mais son indignation ne tint pas devant le danger auquel il voyait que ses compatriotes allaient être exposés. Il rendit le bien pour le mal et envoya de nouveau vers le gouverneur afin de l'avertir de l'approche d'un ouragan terrible, le suppliant de retenir la flotte en partance, de peur qu'elle ne fût assaillie en pleine mer ; il ajoutait que, puisqu'on lui refusait à lui ce que l'on doit accorder à tous, le droit d'entrer dans le port pour éviter l'orage, il allait sans retard partir à la recherche d'un abri.

Ovando méprisa les avis de Christophe Colomb. Le temps était superbe et rien n'annonçait les périls que l'expérience de l'amiral lui faisait pressentir. La flotte leva l'ancre, sous le commandement du capitaine général Antonio de Torrez. Bobadilla et Roldan avaient réuni sur une des caravelles tout l'or que leur avaient valu leurs exactions.

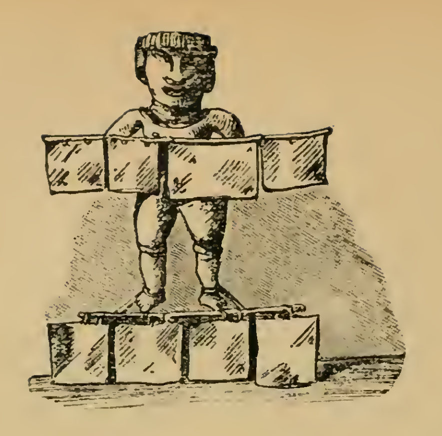
On put bientôt regretter de n'avoir pas suivi les conseils du vieux marin. Un ouragan d'une extrême violence s'abattit dans les parages que l'on traversait,

et les navires désemparés furent engloutis avec leurs maîtres et les richesses de leurs maîtres. De toute cette flotte, il ne revint à Hispaniola que deux ou trois caravelles à moitié brisées. Le seul navire qui pût continuer sa route vers l'Espagne, était celui sur lequel on eût dû compter le moins, le plus mauvais de tous : une petite caravelle, nommée « El Aguja », l'*Aiguille*, « qui portait tout le bien de l'amiral, consistant en quatre mille pesos ; ce fut l'*Aiguille* qui la première arriva en Castille, comme par la permission de Dieu. »

Rodrigo de Bastidas se sauva miraculeusement. Quant à Bobadilla, à Roldan, à tous les autres ennemis de Colomb, ils périrent au nombre de cinq cents avec les trésors accumulés par leurs rapines et leur tyrannie. Cet événement répandit la terreur et la consternation dans les deux mondes ; on le regarda comme un châtiment céleste sur ceux qui avaient calomnié le grand homme, comme l'exécution d'un arrêt que le ciel avait porté contre les persécuteurs d'un innocent.

L'amiral et les siens furent préservés. Les quatre caravelles qu'il commandait purent se réfugier dans une anse, et, bien qu'elles eussent été fort maltraitées par l'ouragan, Dieu garda leurs équipages de la mort.

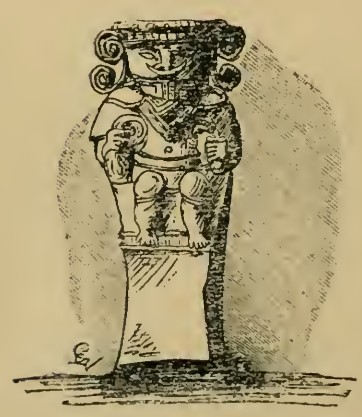
Colomb, le 14 juillet 1502, fit porter vers le Sud. Pendant plusieurs semaines il eut à courir des dangers



Le commerce.



La musique.



Les arts.



La pêche.

Statues trouvées chez les Indiens Chibka (Colombie).



Lance des indiens Chibka (Colombie).



L'agriculture.



La boisson.



La guerre.

Statues trouvées chez les indiens Chibka (Colombie).

infinis. Une tempête épouvantable l'assaillit : « On a bien vu d'autres tempêtes, dit-il lui-même, mais aucune n'a été aussi affreuse et n'a duré aussi lontemps, au point que plusieurs des miens, qui passaient pour intrépides, perdirent tout à fait courage. » Ce qui, au milieu de ces périls constamment renouvelés, ranimait Christophe Colomb, c'était la présence de son jeune fils Fernando : « Notre-Seigneur lui donna un tel courage, écrivait l'amiral, que c'était lui qui réconfortait les autres. Et quand il s'agissait de s'employer à la manœuvre, il le faisait comme s'il eût navigué quatre-vingts ans ; et c'était lui qui me consolait. »

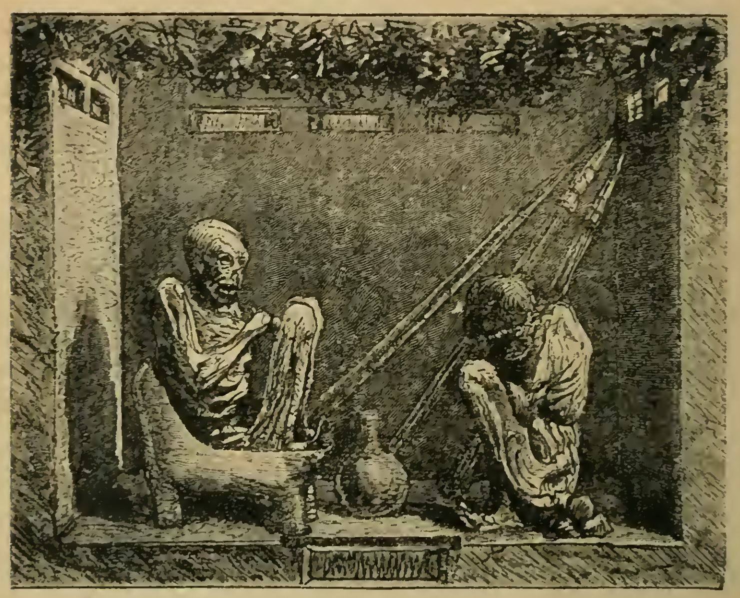
Le 30 juillet, Christophe Colomb découvrit l'île de Guanaya, à l'entrée de la baie de Honduras, et conjectura qu'il se trouvait dans le voisinage d'un pays riche et cultivé d'après le chargement d'une barque rencontrée dans ces parages : c'était un grand canot qui transportait des étoffes de coton, des armes et des poteries. Continuant sa marche vers le Sud, l'amiral toucha enfin la terre ferme près du cap Caxinas, le 14 août, et y fit célébrer la messe. Le 17, l'escadre reprit la mer, longeant la côte pendant le jour et jetant l'ancre la nuit, afin de ne pas dépasser sans l'apercevoir le détroit qui devait, dans la pensée de Colomb, mettre l'Atlantique en communication avec les mers du Levant. Rien ne fut plus pénible que ce voyage : la violence du vent,

les pluies continuelles, les dangers d'une mer inconnue, les maladies à bord, tout s'unit pour décourager les hardis explorateurs qui, par surcroît, avaient à lutter contre le grand courant équatorial.

Le 14 septembre, la mer devint plus clémente, dès que les caravelles, doublant un grand cap qui regardait l'Est, eurent quitté les eaux de la Baie de Honduras, pour redescendre vers le Sud le long de la côte des Mosquitos. A cause de cela, l'amiral donna à ce cap le nom de *Grâces à Dieu.*

Le 17, un canot envoyé à terre pour ravitailler la flottille, fut englouti par un coup de mer. Aucun de ceux qui le montaient ne reparut. Cette perte fut d'autant plus cruellement ressentie que les équipages suffisaient à peine à la manœuvre. Le 25, ayant trouvé un excellent mouillage, l'amiral en profita pour radouber ses navires. Le séjour qu'il y fit lui permit d'entrer en relations avec les peuplades du littoral. Ces indiens, très défiants d'abord, se laissèrent enfin gagner par les démonstrations pacifiques et les présents des espagnols. Ils n'approchaient cependant que munis d'amulettes et de talismans contre les maléfices. Ce qui les caractérisait surtout, c'était leur culte pour leurs morts qu'ils embaumaient et auxquels ils élevaient des tombeaux. Ces monuments funèbres étaient ornés de sculptures représentant soit des figures d'animaux soit les portraits des défunts.

Continuant de suivre la côte, l'amiral contourna la baie de Chiriqui, s'arrêta à Veragna où il fit des échanges avec les indigènes, qui lui donnaient des feuilles d'or. Le 2 novembre, il arriva dans un port admirablement situé auquel il donna le nom de *Puerto Bello* ;



Monument funèbre découvert en Colombie.
Tribu des indiens Chibka.

il y demeura une semaine, et le mercredi 9 novembre, il remit à la voile pour poursuivre son voyage d'exploration.

Le mauvais temps était revenu, et avec lui d'intolérables souffrances. Les vents, les pluies, les brusques changements de température avaient épuisé les navi-

gateurs. Tous demandaient avec instance de retourner en Espagne. Colomb, ne voulant pas s'opiniâtrer



Pierres funéraires sculptées découvertes au Guatémala.

davantage à la recherche du détroit qu'il supposait exister entre les deux continents américains, résolut de rebrousser chemin et d'aller visiter le pays de Veragua, sur l'isthme de Darien, pays qu'on lui avait représenté comme très riche en mines d'or.

Le 5 décembre, de violentes bourrasques se succédèrent avec tant de persistance, que les navires ne purent gouverner. Puis, soudain, la mer grossit démesurément, prit une apparence sinistre et se couvrit d'écume. « Les vagues, reflétant le ciel embrasé, semblaient être de sang et paraissaient bouillonner comme une chaudière sur un grand feu. Jamais le ciel ne s'était montré sous un aspect aussi effrayant ; il brûla un jour et une nuit comme une fournaise. » La pluie ensuite tomba avec force, et « si drue, qu'on aurait pensé qu'on la versait d'en haut à pleins tonneaux. Cette pluie était comme un autre déluge ; les équipages se trouvaient tellement harassés qu'ils souhaitaient de mourir pour être délivrés de tant de maux. » Les caravelles, au milieu de ces tempêtes continuelles, ne pouvaient se maintenir ; leurs coques s'entr'ouvraient ; leurs voiles étaient emportées par la violence des vents ; elles avaient perdu leurs chaloupes et leurs ancres.

L'amiral cependant était malade. Des douleurs cruelles venaient s'ajouter pour lui à tant de fatigues

et de craintes. Le 13 décembre 1502, les équipages virent « s'élever dans la mer une immense colonne d'eau, qui touchait jusqu'au ciel, et qui s'avança en tournoyant pour submerger les navires. » Les cris de frayeur des matelots avertirent l'amiral de quelque danger imminent. Il se leva, monta sur le pont, et, ayant prié, il traça dans l'air avec son épée le signe de la croix : la trombe passa en bouleversant la mer et en grondant comme un tonnerre, mais elle épargna les vaisseaux.

Ce furent bientôt d'autres tourments ; la faim et la soif torturèrent les compagnons de Colomb. Ce qui restait de vivres était corrompu ; le biscuit était pourri et l'on ne pouvait se décider à en manger « à cause de la quantité de vers qui en sortaient ».

Enfin, le 6 janvier 1503, on atteignit la rivière de Veragua. L'amiral résolut d'y laisser reposer ses gens au moins quelques mois, et de réparer ses navires incapables de continuer la campagne dans l'état où ils se trouvaient. Si Colomb se mettait à l'abri des périls de la mer pour un temps, d'autres maux devaient l'accabler à la Veragua. Il avait envoyé en reconnaissance son frère Barthélemy, à la tête d'une poignée d'hommes ; il apprit qu'en pénétrant dans l'intérieur, Barthélemy avait été attaqué par un parti d'Indiens et qu'il avait même été dangereusement blessé. Un de ses navires, le *Galicien*, avait dû être abandonné. Lui-

même était malade, découragé ; jamais il ne s'était senti aussi profondément attristé.

Dieu, en ce moment d'angoisse, n'oublia point son serviteur, et Colomb va nous apprendre comment il releva sa confiance abattue. « Terrassé par tant de misères, dit-il, un jour je m'étais endormi, lorsque j'entendis une voix qui tenait du reproche et de la pitié :

— « Homme insensé, lent à croire et à servir ton Dieu ! Que fit-il de plus pour Moïse et pour David « son serviteur ? Depuis ta naissance il est toujours « pour toi de la plus grande sollicitude. Lorsque tu as « eu atteint un âge convenable, il a fait retentir mer« veilleusement toute la terre de ton nom. Les Indes, « cette partie si riche du monde, il te les a accordées, « te laissant maître d'en faire part à qui bon te sem« blerait. Les barrières difficiles t'ont été ouvertes; tu « as soumis une infinité de pays, et ton nom est « devenu fameux parmi les chrétiens. Dieu a-t-il fait « plus pour le grand peuple d'Israël en le tirant « d'Égypte, ou pour David en l'élevant de l'état de « berger à celui de roi ? Tourne-toi donc vers lui et « reconnais ton erreur; car sa miséricorde est infinie. « S'il reste quelque grande entreprise à accomplir, « que ton âge ne soit pas un obstacle.

« Tu es abattu de cœur et tu demandes des secours « à grands cris. Réponds : qui a causé tes afflictions,

« tes peines si vives et si diverses? Dieu ou le monde?
« Dieu ne t'a pas failli dans ses promesses, et, après
« avoir accueilli tes services, il n'a pas dit que telle
« n'avait point été son intention, et que tu l'avais mal
« compris. Ce qu'il promet, il le maintient, et plus
« encore. Ce qui t'arrive à cette heure est la récom-
« pense des services que tu as rendus à d'autres maî-
« tres. »

« J'écoutais toutes ces choses comme un homme à moitié mort, et je n'eus pas la force de répondre à ce langage si vrai. Tout ce que je pus faire, ce fut de pleurer mes fautes; celui qui m'avait parlé, quel qu'il fût, termina en ajoutant :

— « Ne crains rien; aie confiance! Toutes ces tribu-
« lations sont écrites sur le marbre, et ne sont pas sans
« motif. »

L'histoire en effet a écrit sur le marbre les tribulations du grand homme, et, au milieu du souvenir impérissable de ses malheurs, a conservé ces pages, admirables monuments de sa foi.

Au mois d'avril 1503, l'amiral partit pour Hispaniola. Des tempêtes assaillirent les navires presque chaque jour. « Tous mes agrès, écrit-il lui-même, étaient perdus; mes vaisseaux étaient percés de trous plus qu'un rayon d'abeilles; mes équipages complètement démora-

lisés. » Au commencement de mai, Colomb et ses compagnons ne savaient plus à quel saint se vouer. « Leur industrie ne pouvait vaincre l'eau, bien qu'on travaillât incessamment aux pompes. Déjà l'eau montait jusque sur le tillac, et, ajoute l'amiral, mon navire était au moment de couler bas, lorsque Notre-Seigneur me conduisit miraculeusement à terre.

Christophe Colomb venait d'échouer à la Jamaïque.

Il n'était point encore au terme de ses malheurs. « Malade de corps et d'esprit, attaqué par les naturels, tandis que les matelots se mutinaient, il languit pendant un an, après avoir vainement sollicité des secours et des vivres à Hispaniola. » Il écrivit alors aux rois une lettre que nous avons conservée, dans laquelle il résume ses dernières découvertes et où il supplie Isabelle et Ferdinand de lui venir en aide.

« Je n'ai eu jusqu'à présent, dit-il, que des sujets de larmes, et je n'ai pas cessé d'en répandre. Que le ciel me fasse miséricorde, et que la terre pleure sur moi ! J'accomplissais ma dix-huitième année quand je vins au service de Vos Altesses, et maintenant je n'ai pas un cheveu sur la tête qui ne soit blanc. Je suis maladif, j'ai dépensé tout ce que j'avais, et l'on m'a enlevé et vendu, à moi comme à mes frères, tout, jusqu'au dernier vêtement ; je suis donc tellement à sec qu'il ne me reste pas une livre à donner pour l'amour de Dieu. Isolé dans mes souffrances, malade, attendant

la mort de jour en jour, entouré d'un million de sauvages remplis de cruauté et nos ennemis; quiconque a des entrailles de charité, quiconque aime la justice et la vérité, qu'il pleure sur moi! »



Ce ne fut que le 28 juin 1504 que Colomb put mettre à la voile pour Hispaniola. Il arriva à San-Domingo le 13 août, et il y fut reçu cette fois avec honneur. Le 12 septembre de la même année, il partait pour l'Espagne, et le 7 novembre, « par la permission de Dieu », il entrait dans le port de San Lucar de Barameda.

Une nouvelle disgrâce devait mettre le comble à tous les malheurs de Christophe Colomb. Isabelle la Catholique succombait lentement, dévorée par une terrible maladie. Elle mourut le 26 novembre 1504. Avec elle allait disparaître la gloire de l'Espagne; avec elle allaient s'évanouir les dernières espérances de Colomb. L'amiral la pleura moins parce qu'il perdait en elle une protectrice ardente et généreuse, que parce qu'il l'aimait pour la grandeur de sa foi.

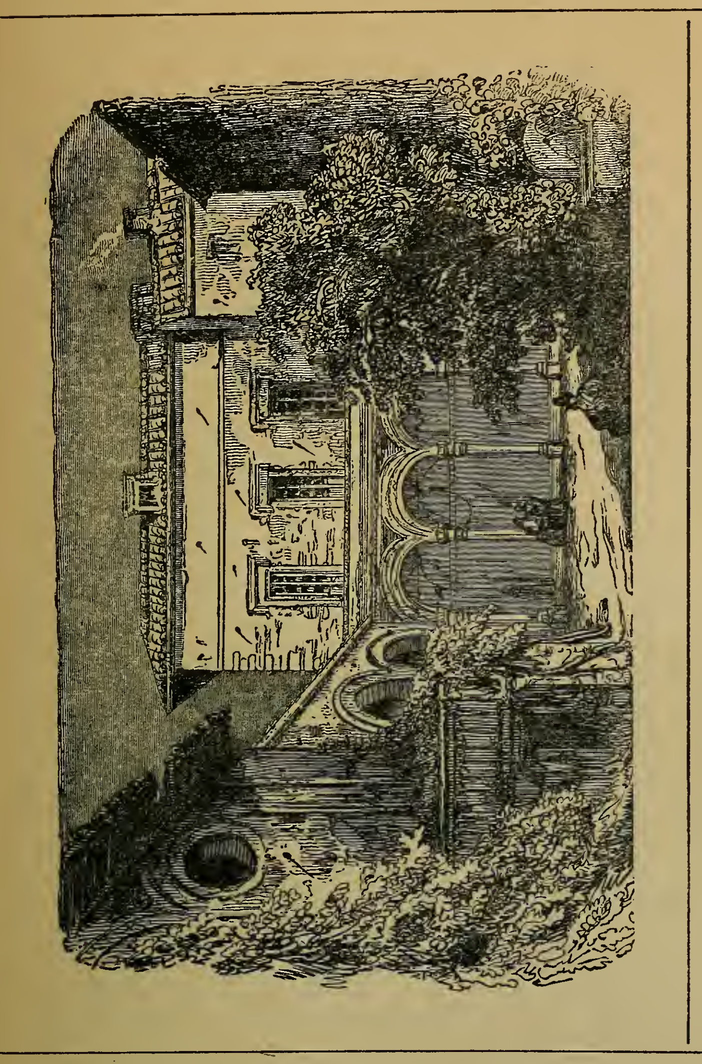
Pour lui, il comprit que, s'il n'avait point fini de vivre ni de souffrir, il avait du moins fini d'attendre la récompense de ses services, et qu'il tenterait inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de Vice-Roi. Après des instances réitérées, Ferdinand lui permit de venir le trouver à Ségovie, où la cour se tenait alors. Le roi le reçut avec des marques extérieures d'estime

et de bienveillance, mais avec une froideur et une réserve secrètes qu'il ne sut pas dissimuler.

Le grand homme cependant « se nourrissait encore de vœux et de projets » bien qu'il sût qu'il ne pouvait les réaliser. Il écrivait quand même au roi, lui parlant d'autres entreprises et sollicitant d'être employé à d'autres expéditions. Une dédaigneuse courtoisie était le prix ordinaire de ses offres et de ses démarches.

Colomb devait au moins s'attendre à ce que Ferdinand, prenant en pitié ses embarras pécuniaires et la maladie qui ne lui laissait point de répit, permît qu'on lui attribuât les revenus auxquels il avait droit. « Après vingt ans de services et de fatigues, écrivait Colomb à son fils, après tant et de si grands périls, je ne possède pas en Espagne un toit pour abriter ma tête. Si je veux manger et dormir, il me faut aller à l'hôtellerie, et le plus souvent je n'ai pas de quoi payer mon écot. »

Ferdinand, devant cet aveu d'une glorieuse misère, résolut de profiter de la situation de Colomb. Il lui fit proposer de renoncer à tous ses privilèges et d'accepter en échange des terres situées en Castille auxquelles il ajouterait une pension sur le trésor de la couronne. Colomb ne céda point; il préférait sa pauvreté à un acquiescement qui l'abaisserait. Mais tant d'iniquité lui causa un profond chagrin; ses forces dépérirent de



Maison où mourut Christophe Colomb à Séville.

jour en jour: l'ingratitude de Ferdinand lui avait porté le coup mortel.

Dans une pauvre chambre d'auberge, le vice-roi des Indes était étendu sur un grabat. Ses fils et quelques fidèles amis l'entouraient. Il sentit que la mort était proche, et, s'étant fait revêtir d'une robe de moine, il demanda l'extrême-onction. Il reçut les sacrements avec une piété touchante et une foi qui transportait les témoins de son agonie. Le 20 mai 1506, à l'heure de midi, Christophe Colomb se recueillit un instant: « Seigneur, murmura-t-il, je remets mon âme entre vos mains »; et il expira.

***

TELLE fut la fin du grand homme auquel la postérité, disait Oviedo à Charles-Quint, aurait dû marquer son estime et sa reconnaissance en lui élevant une statue d'or. Ainsi que l'avait souhaité Christophe Colomb, ses chaînes furent mises avec lui dans son tombeau. Peut-être voulait-il que l'outrage demeurât à jamais enseveli auprès de ses restes mortels et que le monde oubliât l'injure qu'il avait reçue. Peut-être encore voulut-il donner aux hommes un plus haut enseignement, et leur montrer que, si le génie a de glorieux privilèges, il peut être aussi payé

d'ingratitude par ceux mêmes auxquels il a rendu les services les plus signalés.

L'amiral des Indes fut enterré à Valladolid, dans le couvent des Franciscains, après que ses obsèques eurent été célébrées dans l'église cathédrale de Sainte-Marie l'Ancienne. Les religieux, qui avaient été ses consolateurs et ses amis durant sa vie, veillèrent et prièrent sur sa sépulture.

Sept ans se passèrent. Il semblait que tous, hormis ceux qui s'étaient constitués les gardiens de ces précieuses dépouilles, eussent perdu le souvenir de l'homme qui avait achevé son grand œuvre au prix d'inénarrables souffrances. Le silence du cloître de l'Observance fut pourtant troublé, et le cercueil de Christophe Colomb fut arraché à sa solitude pour être transporté à Séville dans le monastère des Chartreux. Et treize autres années s'écoulèrent.

Cependant toutes les injustices s'étaient peu à peu apaisées. Revenu des préventions par lesquelles il s'était trop souvent laissé guider, le roi Ferdinand avait ordonné qu'on rendît à la mémoire de Colomb les plus grands honneurs;il avait fait davantage,et avait rétabli dans les dignités auxquelles ils avaient droit les enfants de l'Inventeur du Nouveau-Monde. Don Diègue continuait avec éclat la mission de celui à qui

il devait un nom illustre. En même temps que Colomb, l'envie était morte, et ses pires ennemis avaient dû enfin reconnaître à quels détestables excès les avaient portés leur aveuglement.

L'an 1526, on entreprit de transporter à Hispaniola le corps de Christophe Colomb. Le conquérant qui s'était élancé, la croix à la main, à la découverte du Nouveau-Monde, devait être inhumé dans la terre qu'il avait conquise à la croix. Il reprenait, sentinelle avancée de la civilisation, son poste de vice-roi dont il avait été méchamment dépossédé. Honneurs tardifs qu'on ne rendait plus qu'à son cercueil !

Puis des années et des années s'écoulèrent encore. Colomb dormait son dernier sommeil dans la cathédrale de Saint-Domingue, à la droite du maître-autel. Les hommes passèrent, les révolutions passèrent, et sa gloire s'obscurcit devant de nouveaux soleils. Amérigo Vespuce avait, par l'ignorance des géographes, bénéficié des travaux de Christophe Colomb, et les peuples attribuaient l'honneur de la découverte à celui qui lui donnait son nom.

En 1795, l'Espagne céda à la France l'île de Saint-Domingue. Les habitants songèrent alors à mettre en sûreté les restes du héros. Les cendres des grands hommes sont des richesses précieuses et sacrées que respecte l'étranger, mais qu'un peuple soucieux de ses

traditions ne doit point laisser à des étrangers. On transporta religieusement à la Havane ce que l'on croyait être le cercueil de Christophe Colomb, dans cette île que l'amiral des Indes avait lui-même appelée la reine des Antilles, la plus belle des terres qu'aient jamais vue les yeux de l'homme.

Mais les Espagnols s'étaient trompés, et la poussière qu'ils avaient voulu conserver comme une relique n'était point celle de Christophe Colomb. Tout récemment, en 1877, le cercueil du grand amiral de la mer Océane a été retrouvé dans les caveaux de la cathédrale où il avait été déposé trois cent cinquante ans auparavant. Dans des fouilles effectuées par ordre de Mgr Rocco-Cocchia, archevêque de Saint-Domingue, on fut assez heureux pour découvrir les restes mortels de Colomb enfermés dans un coffre de plomb portant son nom et son titre de vice-roi.

Qu'importe après tout ? et qu'ajoutera l'admiration des hommes à la gloire de celui qui, selon les paroles de Pie IX, « enflammé de zèle pour la foi catholique, résolut, en entreprenant la plus audacieuse des navigations, de découvrir un monde nouveau, non point pour ajouter de nouvelles terres à la souveraineté de l'Espagne, mais afin de placer de nouveaux peuples sous le règne du Christ ? »

Christophe Colomb, le chrétien incomparable, aban-

donné de tous, en butte à l'injustice de ses ennemis, leva les yeux au ciel. Armé de cette foi qui fait les confesseurs, et de ce courage qui fait les martyrs, sans doute il a reçu la récompense digne de son génie et de ses vertus.

L'Église n'a point oublié un de ses plus héroïques enfants et un de ses plus fidèles serviteurs. Déjà la béatification de Christophe Colomb a été sollicitée et proposée au Saint Siège; une foule d'évêques de toutes les nations en ont pris l'initiative ; une information sur les vertus et les miracles du grand apôtre de la foi catholique a été commencée régulièrement.

Mais Dieu réserve-t-il à quelque pontife, et auquel, l'honneur de proclamer devant l'univers chrétien la glorification du chrétien qui a reculé les bornes de l'univers ? C'est le secret de sa Providence.



# Appendice

*Ce qu'on savait de l'Amérique avant Christophe Colomb.*

DANS un très savant et très intéressant ouvrage sur le XIII[e] siècle, M. Lecoy de la Marche se pose cette question : Christophe Colomb a-t-il découvert tout d'un coup et pour la première fois l'Amérique? « Non, répond-il ; les grands événements de cette espèce se sont, comme l'invention de l'imprimerie, produits peu à peu et par une série de transformations, d'évolutions, de progrès qui ont demandé des siècles. Dès le commencement du moyen âge, certains rivages du nouveau continent paraissent avoir été abordés par des moines irlandais. On en oublia le chemin ; mais une tradition vivace se perpétua chez les Européens, suivant laquelle de vastes îles, séjour du bonheur et de l'abondance, auraient existé bien loin, à l'Ouest de l'Afrique, auraient même été connues et fréquentées, puis perdues et recherchées en vain. Cette tradition, nous la voyons reproduite, au treizième siècle, dans l'ouvrage de Gervais de Tilbéry. Mais l'auteur de l'*Image du monde* est bien plus précis. On peut douter, en pesant les paroles de Gervais, qu'elles fassent allusion à l'Amérique ; mais comment ne pas reconnaître qu'il s'agit bien réellement d'elle quand nous entendons Honoré d'Autun nous parler de *la grande île, plus grande que l'Afrique et l'Europe, qui passait pour un lieu de délices, et qui a été entièrement submergée ?* Elle n'avait pas été submergée ; seulement, un jour, on avait essayé inutilement d'y retourner ; une tempête, un courant contraire avait

dérouté les marins; on avait navigué longtemps, longtemps, sans retrouver la terre, et on était revenu en disant que la grande île avait disparu.

Pourtant elle n'avait pas disparu pour tout le monde. Les Normands, depuis l'an 1000, n'avaient pas cessé de visiter l'Amérique du Nord ; ils y avaient pénétré par l'Islande et le Groënland ; ils en occupaient la côte orientale ; ils la colonisèrent de nouveau aux quatorzième et quinzième siècles, et leurs possessions ne furent pas ignorées en Europe. On peut lire à ce sujet un intéressant travail de M. Gravier, publié en 1874, et intitulé bravement par son auteur : *Découverte de l'Amérique par les Normands au X^e siècle.* Il renferme de bien curieuses nouveautés. Des sagas scandinaves, des inscriptions récemment retrouvées, des monuments de diverse nature apprennent au lecteur qu'Erik le Rouge, ses compagnons ou ses successeurs descendirent des terres glacées du Nord jusqu'aux régions brûlées du soleil, jusqu'aux environs de l'isthme de Panama ; qu'avec eux, sinon avant eux, la croix fut plantée sur ces lointains rivages ; qu'on y baptisait, qu'on y récitait le *Pater*, qu'on y voyait des hommes vêtus de blanc faisant des processions, que les habitants payaient la dîme et le denier de Saint-Pierre ! On a la liste des évêques de Gardar, en Groënland, depuis 1121 jusqu'en 1448 ; on sait qu'il y avait dans ce pays un monastère placé sous le vocable de saint Thomas, fondé vers 1244, et qu'à la même époque des prêtres groënlandais, islandais, norwégiens, reculèrent considérablement au Sud les limites du règne de l'Évangile.

Faut-il s'étonner, après cela, que les explorateurs modernes aient découvert des figures de croix dans les habitations des sauvages et, sur leurs lèvres, des restes

défigurés de prières chrétiennes ? Certainement, un tel ensemble de faits ne pouvait être demeuré étranger à toute l'Europe. Rome surtout, Rome, à qui ces chrétientés perdues au-delà des mers envoyaient des pèlerins et de l'argent, ne devait pas les ignorer ; car, ainsi que le dit M. Gravier, « elle était très attentive aux découvertes géographiques, elle collectionnait avec soin les cartes et les récits qui lui parvenaient ; toute découverte semblait un agrandissement du domaine papal, un champ nouveau pour la prédication évangélique. » Donc, en réalité, l'Amérique n'était pas inconnue. Les bruits lointains qui arrivaient de l'autre bord de l'Atlantique étaient devenus plus vagues et plus confus au moment où Christophe Colomb mit à la voile ; mais lui-même avait pu les recueillir encore, et il est positif qu'ils ne furent pas sans influence sur sa détermination, sur la direction qu'il prit, sur la conquête merveilleuse qu'il procura à l'Église. Car lui aussi était un apôtre, on le sait, puisqu'il est question aujourd'hui de canoniser ce fidèle serviteur de Dieu. Mais ce n'est pas lui seul qui sera honoré par cet hommage suprême. Sa gloire rejaillira du même coup sur tous les obscurs pionniers de la civilisation chrétienne qui, dans le cours du moyen âge, et particulièrement sous saint Louis, ont donné des âmes nouvelles à Dieu et des terres nouvelles à la science.

(*Le XIII^e siècle littéraire et scientifique*, par LECOY DE LA MARCHE.)



# *Table des Matières*

## Chapitre troisième.



## Chapitre quatrième.



## Chapitre cinquième.

## Chapitre sixième.



## Chapitre septième.

## Chapitre huitième.



## Chapitre neuvième.



## Chapitre dixième.

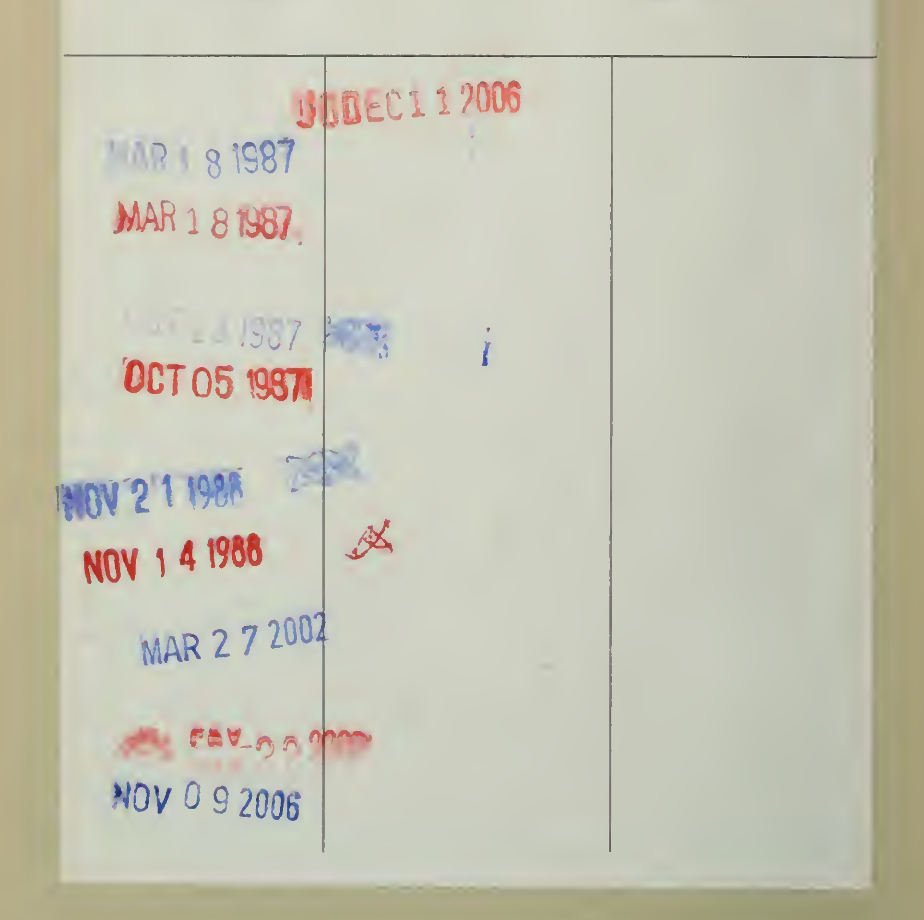
## Chapitre onzième.

## Chapitre douzième.

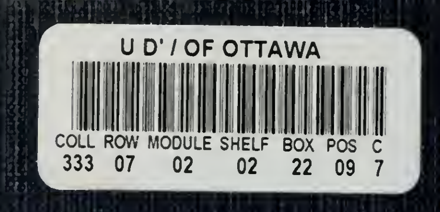




Imprimé par Desclée De Brouwer et Cie, [redacted] — Bruges



DEC 1 1 2006
MAR 1 8 1987
MAR 1 8 1987
OCT 05 1987
NOV 2 1 1988
NOV 1 4 1988
MAR 2 7 2002
NOV 0 9 2006


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 02 22 09 7